

U d/of OTTAWA



39003002285772

52

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada



Gracieusement offert par
Mlle Antoinette Taillefer
177, rue Wilbrod
Ottawa, Ontario.

Le 8 octobre 1952

CHEFS-D'ŒUVRE

CHEFS D'ŒUVRE

DIDEROT

CHEFS-D'ŒUVRE

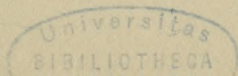
TOME DEUXIÈME



LA RENAISSANCE DU LIVRE

JEAN GILLEQUIN & Cie, Éditeurs

— 78, Boulevard Saint-Michel. — PARIS —



DIDEROT

CHEFS-D'OEUVRE

PQ

1103

.T6

#60

1913

V.2

LA RENAISSANCE DU LIVRE

JEAN BULLENGE & C. ÉDITEURS

12, rue de la Harpe - PARIS

ŒUVRES LITTÉRAIRES CHOISIES

CECI N'EST PAS UN CONTE

Lorsqu'on fait un conte, c'est à quelqu'un qui l'écoute : et pour peu que le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu quelquefois par son auditeur. Voilà pourquoi j'ai introduit dans le récit qu'on va lire, et qui n'est pas un conte, ou qui est un mauvais conte, si vous vous en doutez, un personnage qui fasse à peu près le rôle du lecteur ; et je commence.

Et vous concluez de là ?

— Qu'un sujet aussi intéressant devait mettre nos têtes en l'air ; défrayer pendant un mois tous les cercles de la ville ; y être tourné et retourné jusqu'à l'insipidité : fournir à mille disputes, à vingt brochures au moins, et à quelques centaines de pièces de vers pour ou contre ; et qu'en dépit de toute la finesse, de toutes les connaissances, de tout l'esprit de l'auteur, puisque son ouvrage n'a excité aucune fermentation violente, il est médiocre, et très médiocre.

— Mais il me semble que nous lui devons pourtant une soirée assez agréable, et que cette lecture a amené...

— Quoi ! une litanie d'historiettes usées qu'on se décochait de part et d'autre, et qui ne disaient qu'une chose connue de toute éternité, c'est que l'homme et la femme sont deux bêtes très malfaisantes.

— Cependant l'épidémie vous a gagné, et vous avez payé votre écot tout comme un autre.

— C'est que bon gré, mal gré qu'on en ait, on se prête au ton donné ; qu'en entrant dans une société, d'usage, on arrange à la porte d'un appartement jusqu'à sa physionomie sur celles qu'on voit ; qu'on contrefait le plaisant, quand on est triste ; le triste, quand on serait tenté d'être plaisant ; qu'on ne veut être étranger à quoi que ce soit ; que le littérateur politique ; que le politique métaphysique ; que le métaphysicien moralise ; que le moraliste parle finance ; le financier, belles-lettres ou géométrie ; que, plutôt que d'écouter ou se taire, chacun bavarde de ce qu'il ignore, et que tous s'ennuient par sottise vanité ou par politesse.

— Vous avez de l'humeur.

— A mon ordinaire.

— Et je crois qu'il est à propos que je réserve mon historiette pour un moment plus favorable.

— C'est-à-dire que vous attendrez que je n'y sois pas.

— Ce n'est pas cela.

— Ou que vous craignez que je n'aie moins d'indulgence pour vous, tête à tête, que je n'en aurais pour un indifférent en société.

— Ce n'est pas cela.

— Ayez donc pour agréable de me dire ce que c'est.

— C'est que mon historiette ne prouve pas plus que celles qui vous ont excédé.

— Hé ! dites toujours.

— Non, non ; vous en avez assez.

— Savez-vous que de toutes les manières qu'ils ont de me faire enrager, la vôtre m'est la plus antipathique ?

— Et quelle est la mienne ?

— Celle d'être prié de la chose que vous mourez d'envie de faire. Hé bien, mon ami, je vous prie, je vous supplie de vouloir bien vous satisfaire.

— Me satisfaire !

— Commencez, pour Dieu, commencez.

— Je tâcherai d'être court.

— Cela n'en sera pas plus mal.

Ici, un peu par malice, je toussai, je crachai, je développai lentement mon mouchoir, je me mouchai, j'ouvris ma tabatière, je pris une prise de tabac ; et j'entendais mon homme qui disait entre ses dents : « Si l'histoire est courte, les préli-

minaires sont longs... » Il me prit envie d'appeler un domestique, sous prétexte de quelque commission ; mais je n'en fis rien, et je dis :

« Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons, et des femmes bien méchantes.

— C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez soi. Après ?

— Après ? J'ai connu une Alsacienne belle, mais belle à faire accourir les vieillards, et à arrêter tout court les jeunes gens.

— Et moi aussi, je l'ai connue ; elle s'appelait Mme Reymer.

— Il est vrai. Un nouveau débarqué de Nancy, appelé Tanié, en devint éperdument amoureux. Il était pauvre ; c'était un de ces enfants perdus, que la dureté des parents, qui ont une famille nombreuse, chasse de la maison, et qui se jettent dans le monde sans savoir ce qu'ils deviendront, par un instinct qui leur dit qu'ils n'y auront pas un sort pire que celui qu'ils fuient. Tanié, amoureux de Mme Reymer, exalté par une passion qui soutenait son courage et ennoblissait à ses yeux toutes ses actions, se soumettait sans répugnance aux plus pénibles et aux plus viles, pour soulager la misère de son amie. Le jour, il allait travailler sur les ports ; à la chute du jour, il mendiait dans les rues.

— Cela était fort beau ; mais cela ne pouvait durer.

— Aussi Tanié, las de lutter contre le besoin, ou plutôt de retenir dans l'indigence une femme charmante, obsédée d'hommes opulents qui la pressaient de chasser ce gueux de Tanié...

— Ce qu'elle aurait fait quinze jours, un mois plus tard.

— Et d'accepter leurs richesses, résolut de la quitter, et d'aller tenter la fortune au loin. Il sollicita, il obtint son passage sur un vaisseau du roi. Le moment de son départ est venu. Il va prendre congé de Mme Reymer. « Mon amie, lui dit-il, je ne saurais abuser plus longtemps de votre tendresse. J'ai pris mon parti, je m'en vais. — Vous vous en allez ! — Oui... — Et où allez-vous ?... — Aux îles. Vous êtes digne d'un autre sort, et je ne saurais l'éloigner plus longtemps... »

— Le bon Tanié !...

« — Et que voulez-vous que je devienne ?... »

— La traîtresse !...

« — Vous êtes environnée de gens qui cherchent à vous
« plaire. Je vous rends vos promesses ; je vous rends vos
« serments. Voyez celui d'entre ces prétendants qui vous est
« le plus agréable ; acceptez-le, c'est moi qui vous en conjure...
« — Ah ! Tanié, c'est vous qui me proposez... »

— Je vous dispense de la pantomime de Mme Reymer. Je la
vois, je la sais...

« — En m'éloignant, la seule grâce que j'exige de vous,
« c'est de ne former aucun engagement qui nous sépare à
« jamais. Jurez-le-moi, ma belle amie. Quelle que soit la
« contrée de la terre que j'habiterai, il faudra que j'y sois
« bien malheureux s'il se passe une année sans vous donner
« des preuves certaines de mon tendre attachement. Ne
« pleurez pas... »

— Elles pleurent toutes quand elles veulent.

« — ... Et ne combattez pas un projet que les reproches de
« mon cœur m'ont enfin inspiré, et auquel ils ne tarderont
« pas à me ramener. » Et voilà Tanié parti pour Saint-
Domingue.

— Et parti tout à temps pour Mme Reymer et pour lui.

— Qu'en savez-vous ?

— Je sais, tout aussi bien qu'on le peut savoir, que quand
Tanié lui conseilla de faire un choix, il était fait.

— Bon !

— Continuez votre récit.

— Tanié avait de l'esprit et une grande aptitude aux
affaires. Il ne tarda pas d'être connu. Il entra au conseil
souverain du Cap. Il s'y distingua par ses lumières et par
son équité. Il n'ambitionnait pas une grande fortune ; il ne
la désirait qu'honnête et rapide. Chaque année, il en envoyait
une portion à Mme Reymer. Il revint au bout... de neuf à
dix ans ; non, je ne crois pas que son absence ait été plus
longue... présenter à son amie un petit portefeuille qui ren-
fermait le produit de ses vertus et de ses travaux... et heu-
reusement pour Tanié, ce fut au moment où elle venait de
se séparer du dernier des successeurs de Tanié.

— Du dernier ?

— Oui.

— Il en avait donc eu plusieurs ?

— Assurément.

— Allez, allez.

— Mais je n'ai peut-être rien à vous dire que vous ne sachiez mieux que moi.

— Qu'importe, allez toujours.

— Mme Reymer et Tanié occupaient un assez beau logement rue Sainte-Marguerite, à ma porte. Je faisais grand cas de Tanié, et je fréquentais sa maison, qui était, sinon opulente, du moins fort aisée.

— Je puis vous assurer, moi, sans avoir compté avec la Reymer, qu'elle avait mieux de quinze mille livres de rente avant le retour de Tanié.

— A qui elle dissimulait sa fortune ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

— C'est qu'elle était avare et rapace.

— Passe pour rapace ; mais avare ! une courtisane avare!... Il y avait cinq à six ans que ces deux amants vivaient dans la meilleure intelligence.

— Grâce à l'extrême finesse de l'une et à la confiance sans bornes de l'autre.

— Oh ! il est vrai qu'il était impossible à l'ombre d'un soupçon d'entrer dans une âme aussi pure que celle de Tanié. La seule chose dont je me sois quelquefois aperçu, c'est que Mme Reymer avait bientôt oublié sa première indigence ; qu'elle était tourmentée de l'amour du faste et de la richesse ; qu'elle était humiliée qu'une aussi belle femme allât à pied.

— Que n'allait-elle en carrosse ?

— Et que l'éclat du vice lui en dérobait la bassesse. Vous riez?... Ce fut alors que M. de Maurepas forma le projet d'établir au nord une maison de commerce. Le succès de cette entreprise demandait un homme actif et intelligent. Il jeta les yeux sur Tanié, à qui il avait confié la conduite de plusieurs affaires importantes pendant son séjour au Cap, et qui s'en était toujours acquitté à la satisfaction du ministre. Tanié fut désolé de cette marque de distinction. Il était si content, si heureux à côté de sa belle amie ! Il aimait ; il était ou il se croyait aimé.

— C'est bien dit.

— Qu'est-ce que l'or pouvait ajouter à son bonheur ? Rien.

Cependant le ministre insistait. Il fallait se déterminer, il fallait s'ouvrir à Mme Reymer. J'arrivai chez lui précisément sur la fin de cette scène fâcheuse. Le pauvre Tanié fondait en larmes. « Qu'avez-vous donc, lui dis-je, mon ami ? » Il me dit en sanglotant : « C'est cette femme ! » Mme Reymer travaillait tranquillement à un métier de tapisserie. Tanié se leva brusquement et sortit. Je restai seul avec son amie, qui ne me laissa pas ignorer ce qu'elle qualifiait la déraison de Tanié. Elle m'exagéra la modicité de son état ; elle mit à son plaidoyer tout l'art dont un esprit délié sait pallier les sophismes de l'ambition. « De quoi s'agit-il ? D'une absence « de deux ou trois ans au plus. — C'est bien du temps pour « un homme que vous aimez et qui vous aime autant que « lui. — Lui, il m'aime ? S'il m'aimait, balancerait-il à me « satisfaire ? — Mais, madame, que ne le suivez-vous ? « — Moi ! je ne vais point là ; et tout extravagant qu'il est, « il ne s'est point avisé de me le proposer. Doute-t-il de « moi ? — Je n'en crois rien. — Après l'avoir attendu pen- « dant douze ans, il peut bien s'en reposer deux ou trois sur « ma bonne foi. Monsieur, c'est que c'est une de ces occasions « singulières qui ne se présentent qu'une fois dans la vie ; et « je ne veux pas qu'il ait un jour à se repentir et à me « reprocher peut-être de l'avoir manquée. — Tanié ne « regrettera rien, tant qu'il aura le bonheur de vous plaire. — « Cela est fort honnête ; mais soyez sûr qu'il sera très content « d'être riche quand je serai vieille. Le travers des femmes « est de ne jamais penser à l'avenir ; ce n'est pas le mien... » Le ministre était à Paris. De la rue Sainte-Marguerite à son hôtel, il n'y avait qu'un pas. Tanié y était allé, et s'était engagé. Il rentra l'œil sec, mais l'âme serrée. « Madame, lui « dit-il, j'ai vu M. de Maurepas ; il a ma parole. Je m'en irai ; « et vous serez satisfaite. — Ah ! mon ami !... » Mme Reymer écarte son métier, s'élance vers Tanié, jette ses bras autour de son cou, l'accable de caresses et de propos doux. « Ah ! « c'est pour cette fois que je vois que je vous suis chère. » Tanié lui répondait froidement : « Vous voulez être riche. »

— Elle l'était, la coquine, dix fois plus qu'elle ne méritait...

« — Et vous le serez. Puisque c'est l'or que vous aimez, « il faut aller vous chercher de l'or. » C'était le mardi ; et le ministre avait fixé son départ au vendredi, sans délai. J'allai

lui faire mes adieux au moment où il luttait avec lui-même, où il tâchait de s'arracher des bras de la belle, indigne et cruelle Reymer. C'était un désordre d'idées, un désespoir, une agonie, dont je n'ai jamais vu un second exemple. Ce n'était pas de la plainte ; c'était un long cri. Mme Reymer était encore au lit. Il tenait une de ses mains. Il ne cessait de dire et de répéter : « Cruelle femme ! femme cruelle ! que « te faut-il de plus que l'aisance dont tu jouis, et un ami, un « amant tel que moi ? J'ai été lui chercher la fortune dans les « contrées brûlantes de l'Amérique ; elle veut que j'aille la lui « chercher encore au milieu des glaces du Nord. Mon ami, je « sens que cette femme est folle ; je sens que je suis un insensé ; « mais il m'est moins affreux de mourir que de la contrister. « Tu veux que je te quitte ; je vais te quitter. » Il était à genoux au bord de son lit, la bouche collée sur sa main et le visage caché dans les couvertures, qui, en étouffant son murmure, ne le rendaient que plus triste et plus effrayant. La porte de la chambre s'ouvrit ; il releva brusquement la tête ; il vit le postillon qui venait lui annoncer que les chevaux étaient à la chaise. Il fit un cri, et recacha son visage sur les couvertures. Après un moment de silence, il se leva ; il dit à son amie : « Embrassez-moi, madame ; embrasse-moi « encore une fois, car tu ne me verras plus. » Son pressentiment n'était que trop vrai. Il partit. Il arriva à Pétersbourg, et, trois jours après, il fut attaqué d'une fièvre dont il mourut le quatrième.

— Je savais tout cela.

— Vous avez peut-être été un des successeurs de Tanié ?

— Vous l'avez dit ; et c'est avec cette belle abominable que j'ai dérangé mes affaires.

— Ce pauvre Tanié !

— Il y a des gens dans le monde qui vous diront que c'est un sot.

— Je ne le défendrai pas ; mais je souhaiterai au fond de mon cœur que leur mauvais destin les adresse à une femme aussi belle et aussi artificieuse que Mme Reymer.

— Vous êtes cruel dans vos vengeance.

— Et puis, s'il y a des femmes méchantes et des hommes très bons, il y a aussi des femmes très bonnes et des hommes très méchants ; et ce que je vais ajouter n'est pas plus un conte que ce qui précède.

— J'en suis convaincu.

— M. d'Hérouville...

— Celui qui vit encore ? le lieutenant général des armées du roi ? celui qui épousa cette charmante créature appelée Lolotte ?

— Lui-même.

— C'est un galant homme, ami des sciences.

— Et des savants. Il s'est longtemps occupé d'une histoire générale de la guerre dans tous les siècles et chez toutes les nations.

— Le projet est vaste.

— Pour le remplir, il avait appelé autour de lui quelques jeunes gens d'un mérite distingué, tels que M. de Montucla, l'auteur de l'*Histoire des Mathématiques*.

— Diable ! en avait-il beaucoup de cette force-là ?

— Mais celui qui se nommait Gardeil, le héros de l'aventure que je vais vous raconter, ne lui cédait guère dans sa partie. Une fureur commune pour l'étude de la langue grecque commença, entre Gardeil et moi, une liaison que le temps, la réciprocité des conseils, le goût de la retraite, et surtout la facilité de se voir, conduisirent à une assez grande intimité.

— Vous demeuriez alors à l'Estrapade.

— Lui, rue Sainte-Hyacinthe, et son amie, Mlle de La Chaux, place Saint-Michel. Je la nomme de son propre nom, parce que la pauvre malheureuse n'est plus, parce que sa vie ne peut que l'honorer dans tous les esprits bien faits et lui mériter l'admiration, les regrets et les larmes de ceux que la nature aura favorisés ou punis d'une petite portion de la sensibilité de son âme.

— Mais votre voix s'entre coupe, et je crois que vous pleurez.

— Il me semble encore que je vois ses grands yeux noirs, brillants et doux, et que le son de sa voix touchante retentisse dans mon oreille et trouble mon cœur. Créature charmante ! créature unique ! tu n'es plus ! Il y a près de vingt ans que tu n'es plus ; et mon cœur se serre encore à ton souvenir.

— Vous l'avez aimée ?

— Non. O La Chaux ! ô Gardeil ! Vous fûtes l'un et l'autre deux prodiges ; vous, de la tendresse de la femme ; vous, de l'ingratitude de l'homme. Mlle de La Chaux était d'une

famille honnête. Elle quitta ses parents pour se jeter entre les bras de Gardeil. Gardeil n'avait rien, Mlle de La Chaux jouissait de quelque bien ; et ce bien fut entièrement sacrifié aux besoins et aux fantaisies de Gardeil. Elle ne regretta ni sa fortune dissipée, ni son honneur flétri. Son amant lui tenait lieu de tout.

— Ce Gardeil était donc bien séduisant, bien aimable ?

— Point du tout. Un petit homme bourru, taciturne et caustique ; le visage sec, le teint basané ; en tout, une figure mince et chétive ; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.

— Et voilà ce qui avait renversé la tête à une fille charmante ?

— Et cela vous surprend ?

— Toujours.

— Vous ?

— Moi.

— Mais vous ne vous rappelez donc plus votre aventure avec la Deschamps et le profond désespoir où vous tombâtes lorsque cette créature vous ferma sa porte ?

— Laissons cela ; continuez.

— Je vous disais : « Elle est donc bien belle ? » Et vous me répondiez tristement : « Non. — Elle a donc bien de l'esprit ? — C'est une sotte. — Ce sont donc ses talents qui vous entraînent ? — Elle n'en a qu'un. — Et ce rare, ce sublime, ce merveilleux talent ? — C'est de me rendre plus heureux entre ses bras que je ne fus jamais entre les bras d'aucune autre femme. » Mais Mlle de La Chaux, l'honnête, la sensible Mlle de La Chaux se promettait secrètement, d'instinct, à son insu, le bonheur que vous connaissiez, et qui vous faisait dire de la Deschamps : « Si cette malheureuse, si cette infâme s'obstine à me chasser de chez elle, je prends un pistolet, et je me brise la cervelle dans son antichambre. » L'avez-vous dit, ou non ?

— Je l'ai dit : et même à présent, je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait.

— Convenez donc.

— Je conviens de tout ce qu'il vous plaira.

— Mon ami, le plus sage d'entre nous est bien heureux de n'avoir pas rencontré la femme belle ou laide, spirituelle ou

sotte, qui l'aurait rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. Plaignons beaucoup les hommes, blâmons-les sobrement ; regardons nos années passées comme autant de moments dérobés à la méchanceté qui nous suit ; et ne pensons jamais qu'en tremblant à la violence de certains attrails de nature, surtout pour les âmes chaudes et les imaginations ardentes. L'étincelle qui tombe fortuitement sur un baril de poudre ne produit pas un effet plus terrible. Le doigt prêt à secouer sur vous ou sur moi cette fatale étincelle est peut-être levé.

M. d'Hérouville, jaloux d'accélérer son ouvrage, excédait de fatigue ses coopérateurs. La santé de Gardeil en fut altérée. Pour alléger sa tâche, Mlle de La Chaux apprit l'hébreu ; et tandis que son ami reposait, elle passait une partie de la nuit à interpréter et transcrire des lambeaux d'auteurs hébreux. Le temps de dépouiller les auteurs grecs arriva ; Mlle de La Chaux se hâta de se perfectionner dans cette langue dont elle avait déjà quelque teinture : et tandis que Gardeil dormait elle était occupée à traduire et à copier des passages de Xénophon et de Thucydide. A la connaissance du grec et de l'hébreu, elle joignit celle de l'italien et de l'anglais. Elle posséda l'anglais au point de rendre en français les premiers essais de la métaphysique de Hume ; ouvrage où la difficulté de la matière ajoutait infiniment à celle de l'idiome. Lorsque l'étude avait épuisé ses forces, elle s'amusait à graver de la musique. Lorsqu'elle craignait que l'ennui ne s'emparât de son amant, elle chantait. Je n'exagère rien, j'en atteste M. Le Camus, docteur en médecine, qui l'a consolée dans ses peines et secourue dans son indigence ; qui lui a rendu les services les plus continus ; qui l'a suivie dans un grenier où sa pauvreté l'avait reléguée, et qui lui a fermé les yeux quand elle est morte. Mais j'oublie un de ses premiers malheurs ; c'est la persécution qu'elle eut à souffrir d'une famille indignée d'un attachement public et scandaleux. On employa et la vérité et le mensonge, pour disposer de sa liberté d'une manière infamante. Ses parents et les prêtres la poursuivirent de quartier en quartier, de maison en maison, et la réduisirent plusieurs années à vivre seule et cachée. Elle passait les journées à travailler pour Gardeil. Nous lui apparaissions la nuit ; et à la présence de son amant, tout son chagrin, toute son inquiétude était évanouie.

— Quoi ! jeune, pusillanime, sensible au milieu de tant de traverses, elle était heureuse.

— Heureuse ! Oui, elle ne cessa de l'être que quand Gardeil fut ingrat.

— Mais il est impossible que l'ingratitude ait été la récompense de tant de qualités rares, tant de marques de tendresse, tant de sacrifices de toute espèce.

— Vous vous trompez, Gardeil fut ingrat. Un jour, Mlle de La Chaux se trouva seule dans ce monde, sans honneur, sans fortune, sans appui. Je vous en impose, je lui restai pendant quelque temps. Le docteur Le Camus lui resta toujours.

— O les hommes, les hommes !

— De qui parlez-vous ?

— De Gardeil.

— Vous regardez le méchant ; et vous ne voyez pas tout à côté l'homme de bien. Ce jour de douleur et de désespoir, elle accourut chez moi. C'était le matin. Elle était pâle comme la mort. Elle ne savait son sort que de la veille, et elle offrait l'image des longues souffrances. Elle ne pleurait pas ; mais on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle se jeta dans un fauteuil ; elle ne parlait pas ; elle ne pouvait parler ; elle me tendait les bras, et en même temps elle poussait des cris. « Qu'est-ce qu'il y a ? lui dis-je. Est-ce qu'il est mort ?... — C'est pis : il ne m'aime plus ; il m'abandonne... »

— Allez donc.

— Je ne saurais ; je la vois, je l'entends ; et mes yeux se remplissent de pleurs. « Il ne vous aime plus ?... — Non. — Il vous abandonne ! — Eh ! oui. Après tout ce que j'ai fait !... Monsieur, ma tête s'embarrasse ; ayez pitié de moi ; ne me quittez pas... » En prononçant ces mots, elle m'avait saisi le bras, qu'elle me serrait fortement, comme s'il y avait eu près d'elle quelqu'un qui la menaçât de l'arracher et de l'entraîner... « Ne craignez rien, mademoiselle. — Je ne crains que moi. — Que faut-il faire pour vous ? — D'abord, me sauver de moi-même... Il ne m'aime plus ! je le fatigue ! je l'excède ! je l'ennuie ! il me hait ! il m'abandonne ! il me laisse ! il me laisse ! » A ce mot répété succéda un silence profond ; et à ce silence, des éclats d'un rire convulsif plus effrayants, mille fois que les accents du désespoir ou le râle de l'agonie. Ce furent ensuite des pleurs, des cris, des mots inarticulés

des regards tournés vers le ciel, des lèvres tremblantes, un torrent de douleurs qu'il fallait abandonner à son cours ; ce que je fis : et je ne commençai à m'adresser à sa raison, que quand je vis son âme brisée et stupide. Alors je repris : « Il vous hait, il vous laisse ! et qui est-ce qui vous l'a dit ? — Lui. — Allons, mademoiselle, un peu d'espérance et de courage. Ce n'est pas un monstre... — Vous ne le connaissez pas ; vous le connaîtrez. C'est un monstre comme il n'y en a point, comme il n'y en eut jamais. — Je ne saurais le croire. — Vous le verrez. — Est-ce qu'il aime ailleurs ? — Non. — Ne lui avez-vous donné aucun soupçon, aucun mécontentement ? — Aucun, aucun. — Qu'est-ce donc ? — Mon inutilité. Je n'ai plus rien. Je ne suis plus bonne à rien. Son ambition ; il a toujours été ambitieux. La perte de ma santé, celle de mes charmes : j'ai tant souffert et tant fatigué ; l'ennui, le dégoût. — On cesse d'être amants, mais on reste amis. — Je suis devenue un objet insupportable ; ma présence lui pèse, ma vue l'afflige et le blesse. Si vous saviez ce qu'il m'a dit ! Oui, monsieur, il m'a dit que s'il était condamné à passer vingt-quatre heures avec moi, il se jetterait par les fenêtres. — Mais cette aversion n'est pas l'ouvrage d'un moment. — Que sais-je ? Il est naturellement si dédaigneux ! si indifférent ! si froid ! Il est si difficile de lire au fond de ces âmes ! et l'on a tant de répugnance à lire son arrêt de mort ! Il me l'a prononcé, et avec quelle dureté ! — Je n'y conçois rien. — J'ai une grâce à vous demander, et c'est pour cela que je suis venue : me l'accorderez-vous ? — Quelle qu'elle soit. — Écoutez. Il vous respecte ; vous savez tout ce qu'il me doit. Peut-être rougira-t-il de se montrer à vous tel qu'il est. Non, je ne crois pas qu'il en ait le front ni la force. Je ne suis qu'une femme, et vous êtes un homme. Un homme tendre, honnête et juste en impose. Vous lui en imposerez. Donnez-moi le bras, et ne refusez pas de m'accompagner chez lui. Je veux lui parler devant vous. Qui sait ce que ma douleur et votre présence pourront faire sur lui ? Vous m'accompagnerez ? — Très volontiers. — Allons... »

— Je crains bien que sa douleur et sa présence n'y fassent que de l'eau claire. Le dégoût ! c'est une terrible chose que le dégoût en amour, et d'une femme !...

— J'envoyai chercher une chaise à porteurs ; car elle n'était

guère en état de marcher. Nous arrivons chez Gardeil, à cette grande maison neuve, la seule qu'il y ait à droite dans la rue Hyacinthe, en entrant par la place Saint-Michel. Là, les porteurs arrêtent ; ils ouvrent. J'attends. Elle ne sort point. Je m'aproche, et je vois une femme saisie d'un tremblement universel ; ses dents se frappaient comme dans le frisson de la fièvre ; ses genoux se battaient l'un contre l'autre. « Un moment, monsieur ; je vous demande pardon ; je ne saurais... Que vais-je faire là ? Je vous aurai dérangé de vos affaires inutilement ; j'en suis fâchée ; je vous demande pardon... » Cependant je lui tendais le bras. Elle le prit, elle essaya de se lever ; elle ne le put. « Encore un moment, monsieur, me dit-elle ; je vous fais peine ; vous pâtisiez de mon état... » Enfin elle se rassura un peu ; et en sortant de la chaise, elle ajouta tout bas : « Il faut entrer ; il faut le voir. Que sait-on ? j'y mourrai peut-être... » Voilà la cour traversée ; nous voilà à la porte de l'appartement ; nous voilà dans le cabinet de Gardeil. Il était à son bureau, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Il me fit un salut de la main, et continua le travail qu'il avait commencé. Ensuite il vint à moi, et me dit : « Convenez, monsieur, que les femmes sont bien incommodes. Je vous fais mille excuses des extravagances de mademoiselle. » Puis s'adressant à la pauvre créature, qui était plus morte que vive : « Mademoiselle, lui dit-il, que prétendez-vous encore de moi ? Il me semble qu'après la manière nette et précise dont je me suis expliqué, tout doit être fini entre nous. Je vous ai dit que je ne vous aimais plus ; je vous l'ai dit seul à seul ; votre dessein est apparemment que je vous le répète devant monsieur : eh bien, mademoiselle, je ne vous aime plus. L'amour est un sentiment éteint dans mon cœur pour vous ; et j'ajouterai, si cela peut vous consoler, pour toute autre femme. — Mais apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus ? — Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi ; que j'ai cessé sans savoir pourquoi ; et que je sens qu'il est impossible que cette passion revienne. C'est une gourme que j'ai jetée, et dont je me crois et me félicite d'être parfaitement guéri. — Quels sont mes torts ? — Vous n'en avez aucun. — Auriez-vous quelque objection secrète à faire à ma conduite ? — Pas la moindre ; vous avez été la femme la plus constante, la plus honnête, la

plus tendre qu'un homme pût désirer. — Ai-je omis quelque chose qu'il fût en mon pouvoir de faire ? — Rien. — Ne vous ai-je pas sacrifié mes parents ? — Il est vrai. — Ma fortune ? — J'en suis au désespoir. — Ma santé ? — Cela se peut. — Mon honneur, ma réputation, mon repos ? — Tout ce qu'il vous plaira. — Et je te suis odieuse ! — Cela est dur à dire, dur à entendre, mais puisque cela est, il faut en convenir. — Je lui suis odieuse !... Je le sens, et ne m'en estime pas davantage !... Odieuse ! ah ! dieux !... » A ces mots une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; ses lèvres se décolorèrent ; les gouttes d'une sueur froide, qui se formait sur ses joues, se mêlaient aux larmes qui descendaient de ses yeux ; ils étaient fermés ; sa tête se renversa sur le dos de son fauteuil ; ses dents se serrèrent ; tous ses membres tressaillaient ; à ce tressaillement succéda une défaillance qui me parut l'accomplissement de l'espérance qu'elle avait conçue à la porte de cette maison. La durée de cet état acheva de m'effrayer. Je lui ôtai son mantelet ; je desserrai les cordons de sa robe ; je relâchai ceux de ses jupons, et je lui jetai quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage. Ses yeux se rouvrirent à demi ; il se fit entendre un murmure sourd dans sa gorge ; elle voulait prononcer : Je lui suis odieuse ; et elle n'articulait que les dernières syllabes du mot ; puis elle poussait un cri aigu. Ses paupières s'abaissaient ; et l'évanouissement reprenait. Gardeil, froidement assis dans son fauteuil, son coude appuyé sur la table et sa tête appuyée sur sa main, la regardait sans émotion, et me laissait le soin de la secourir. Je lui dis à plusieurs reprises : « Mais, monsieur, elle se meurt... il faudrait appeler. » Il me répondit en souriant et haussant les épaules : « Les femmes ont la vie dure ; elles ne meurent pas pour si peu ; ce n'est rien ; cela se passera. Vous ne les connaissez pas ; elles font de leur corps tout ce qu'elles veulent... — Elle se meurt, vous dis-je. » En effet, son corps était comme sans force et sans vie ; il s'échappait de dessus son fauteuil, et elle serait tombée à terre de droite ou de gauche, si je ne l'avais retenue. Cependant Gardeil s'était levé brusquement ; et en se promenant dans son appartement, il disait d'un ton d'impatience et d'humeur : « Je me serais bien passé de cette maussade scène ; mais j'espère bien que ce sera la dernière. A qui diable en veut cette créature ? Je l'ai aimée ; je me

battrais la tête contre le mur qu'il n'en serait ni plus ni moins. Je ne l'aime plus ; elle le sait à présent, ou elle ne le saura jamais. Tout est dit... — Non, monsieur, tout n'est pas dit. Quoi ! vous croyez qu'un homme de bien n'a qu'à dépouiller une femme de tout ce qu'elle a, et la laisser. — Que voulez-vous que je fasse ? je suis aussi gueux qu'elle. — Ce que je veux que vous fassiez ? que vous associiez votre misère à celle où vous l'avez réduite. — Cela vous plaît à dire. Elle n'en serait pas mieux, et j'en serais beaucoup plus mal. — En useriez-vous ainsi avec un ami qui vous aurait tout sacrifié ? — Un ami ! un ami ! je n'ai pas grande foi aux amis ; et cette expérience m'a appris à n'en avoir aucune aux passions. Je suis fâché de ne l'avoir pas su plus tôt. — Et il est juste que cette malheureuse soit la victime de l'erreur de votre cœur. — Et qui vous a dit qu'un mois, un jour plus tard, je ne l'aurais pas été, moi, tout aussi cruellement, de l'erreur du sien ? — Qui me l'a dit ? tout ce qu'elle a fait pour vous, et l'état où vous la voyez. — Ce qu'elle a fait pour moi !... Oh ! pardieu, il est acquitté de reste par la perte de mon temps. — Ah ! monsieur Gardeil, quelle comparaison de votre temps et de toutes les choses sans prix que vous lui avez enlevées ! — Je n'ai rien fait, je ne suis rien, j'ai trente ans ; il est temps ou jamais de penser à soi, et d'apprécier toutes ces fadaïses-là ce qu'elles valent... »

Cependant la pauvre demoiselle était un peu revenue à elle-même. A ces derniers mots, elle reprit avec assez de vivacité : « Qu'a-t-il dit de la perte de son temps ? J'ai appris quatre langues, pour le soulager dans ses travaux ; j'ai lu mille volumes ; j'ai écrit, traduit, copié les jours et les nuits ; j'ai épuisé mes forces, usé mes yeux, brûlé mon sang ; j'ai contracté une maladie fâcheuse, dont je ne guérirai peut-être jamais. La cause de son dégoût, il n'ose l'avouer ; mais vous allez la connaître. » A l'instant elle arrache son fichu ; elle sort un de ses bras de sa robe ; elle met son épaule à nu ; et, me montrant une tache érysipélateuse : « La raison de son changement, la voilà, me dit-elle, la voilà ; voilà l'effet des nuits que j'ai veillées. Il arrivait le matin avec ses rouleaux de parchemin. M. d'Hérouville, me disait-il, est très pressé de savoir ce qu'il y a là dedans ; il faudrait que cette besogne fût faite demain ; et elle l'était... » Dans ce moment, nous

entendîmes le pas de quelqu'un qui s'avançait vers la porte ; c'était un domestique qui annonçait l'arrivée de M. d'Hérouville. Gardeil en pâlit. J'invitai Mlle de La Chaux à se rajuster et à se retirer... « Non, dit-elle, non ; je reste. Je veux démasquer l'indigne. J'attendrai M. d'Hérouville, je lui parlerai. — Et à quoi cela servira-t-il ? — A rien, me répondit-elle ; vous avez raison. — Demain vous en seriez désolée. Laissez-lui tous ses torts ; c'est une vengeance digne de vous. — Mais est-elle digne de lui ? Est-ce que vous ne voyez pas que cet homme-là n'est... Partons, monsieur, partons vite ; car je ne puis répondre ni de ce que je ferais, ni de ce que je dirais... » Mlle de La Chaux répara en un clin d'œil le désordre que cette scène avait mis dans ses vêtements, s'élança comme un trait hors du cabinet de Gardeil. Je la suivis, et j'entendis la porte qui se fermait sur nous avec violence. Depuis, j'ai appris qu'on avait donné son signallement au portier.

Je la conduisis chez elle, où je trouvai le docteur Le Camus, qui nous attendait. La passion qu'il avait prise pour cette jeune fille différait peu de celle qu'elle ressentait pour Gardeil. Je lui fis le récit de notre visite ; et tout à travers les signes de sa colère, de sa douleur, de son indignation...

— Il n'était pas trop difficile de démêler sur son visage que votre peu de succès ne lui déplaisait pas trop.

— Il est vrai.

— Voilà l'homme. Il n'est pas meilleur que cela.

— Cette rupture fut suivie d'une maladie violente, pendant laquelle le bon, l'honnête, le tendre et délicat docteur lui rendait des soins qu'il n'aurait pas eus pour la plus grande dame de France. Il venait trois, quatre fois par jour. Tant qu'il y eut du péril, il coucha dans sa chambre, sur un lit de sangle. C'est un bonheur qu'une maladie dans les grands chagrins.

— En nous rapprochant de nous, elle écarte le souvenir des autres. Et puis c'est un prétexte pour s'affliger sans indiscretion et sans contrainte.

— Cette réflexion, juste d'ailleurs, n'était pas applicable à Mlle de La Chaux.

Pendant sa convalescence, nous arrangeâmes l'emploi de son temps. Elle avait de l'esprit, de l'imagination, du goût,

les connaissances, plus qu'il n'en fallait pour être admise à l'Académie des inscriptions. Elle nous avait tant et tant entendus métaphysiquer, que les matières les plus abstraites lui étaient devenues familières ; et sa première tentative littéraire fut la traduction des *Essais sur l'entendement humain*, de Hume. Je la revis ; et, en vérité, elle m'avait laissé bien peu de chose à rectifier. Cette traduction fut imprimée en Hollande et bien accueillie du public.

Ma Lettre sur les Sourds et Muets parut presque en même temps. Quelques objections très fines qu'elle me proposa donnèrent lieu à une addition qui lui fut dédiée. Cette addition n'est pas ce que j'ai fait de plus mal.

La gaieté de Mlle de La Chaux était un peu revenue. Le docteur nous donnait quelquefois à manger, et ces dîners n'étaient pas trop tristes. Depuis l'éloignement de Gardeil, la passion de Le Camus avait fait de merveilleux progrès. Un jour, à table, au dessert, qu'il s'en expliquait avec toute l'honnêteté, toute la sensibilité, toute la naïveté d'un enfant, toute la finesse d'un homme d'esprit, elle lui dit, avec une franchise qui me plut infiniment, mais qui déplaira peut-être à d'autres : « Docteur, il est impossible que l'estime que j'ai pour vous s'accroisse jamais. Je suis comblée de vos services ; et je serais aussi noire que le monstre de la rue Hyacinthe, si je n'étais pénétrée de la plus vive reconnaissance. Votre tour d'esprit me plaît on ne saurait davantage. Vous me parlez de votre passion avec tant de délicatesse et de grâce, que je serais, je crois, fâchée que vous ne m'en parlassiez plus. La seule idée de perdre votre société ou d'être privée de votre amitié suffirait pour me rendre malheureuse. Vous êtes un homme de bien, s'il en fut jamais. Vous êtes d'une bonté et d'une douceur de caractère incomparable. Je ne crois pas qu'un cœur puisse tomber en de meilleures mains. Je prêche le mien du matin au soir en votre faveur ; mais a beau prêcher qui n'a envie de bien faire. Je n'en avance pas davantage. Cependant vous souffrez ; et j'en ressens une peine cruelle. Je ne connais personne qui soit plus digne que vous du bonheur que vous sollicitez, et je ne sais ce que je n'oserais pas pour vous rendre heureux. Tout le possible, sans exception. Tenez, docteur, j'irais... oui, j'irais jusqu'à coucher... jusque-là inclusivement. Voulez-vous coucher avec

moi ? vous n'avez qu'à dire. Voilà tout ce que je puis faire pour votre service ; mais vous voulez être aimé, et c'est ce que je ne saurais. »

Le docteur l'écoutait, lui prenait la main, la baisait, la mouillait de ses larmes ; et moi, je ne savais si je devais rire ou pleurer. Mlle de La Chaux connaissait bien le docteur ; et le lendemain que je lui disais : « Mais, mademoiselle, si le docteur vous eût prise au mot ? » elle me répondit : « J'aurais tenu ma parole ; mais cela ne pouvait arriver ; mes offres n'étaient pas de nature à pouvoir être acceptées par un homme tel que lui... — Pourquoi non ? Il me semble qu'à la place du docteur, j'aurais espéré que le reste viendrait après. — Oui ; mais à la place du docteur, Mlle de La Chaux ne vous aurait pas fait la même proposition. »

La traduction de Hume ne lui avait pas rendu grand argent. Les Hollandais impriment tant qu'on veut, pourvu qu'ils ne payent rien.

— Heureusement pour nous ; car, avec les entraves qu'on donne à l'esprit, s'ils s'avisent une fois de payer les auteurs ils attireront chez eux tout le commerce de la librairie.

— Nous lui conseillâmes de faire un ouvrage d'agrément, auquel il y aurait moins d'honneur et plus de profit. Elle s'en occupa pendant quatre à cinq mois, au bout desquels elle m'apporta un petit roman historique, intitulé : *les Trois Favorites*. Il y avait de la légèreté de style, de la finesse et de l'intérêt ; mais, sans qu'elle s'en fût doutée, car elle était incapable d'aucune malice, il était parsemé d'une multitude de traits applicables à la maîtresse du souverain, la marquise de Pompadour ; et je ne lui dissimulai pas que, quelque sacrifice qu'elle fit, soit en adoucissant, soit en supprimant ces endroits, il était presque impossible que son ouvrage parût sans la compromettre, et que le chagrin de gâter ce qui était bien ne la garantirait pas d'un autre.

Elle sentit toute la justesse de mon observation et n'en fut que plus affligée. Le bon docteur prévenait tous ses besoins ; mais elle usait de sa bienfaisance avec d'autant plus de réserve, qu'elle se sentait moins disposée à la sorte de reconnaissance qu'il en pouvait espérer. D'ailleurs, le docteur n'était pas riche alors ; et il n'était pas trop fait pour le devenir. De temps en temps, elle tirait son manuscrit de son por-

tefeuille ; et elle me disait tristement : « Eh bien ! il n'y a donc pas moyen d'en rien faire ; et il faut qu'il reste là. » Je lui donnai un conseil singulier, ce fut d'envoyer l'ouvrage tel qu'il était, sans adoucir, sans changer, à Mme de Pompadour même, avec un bout de lettre qui la mit au fait de cet envoi. Cette idée lui plut. Elle écrivit une lettre charmante de tous points, mais surtout par un ton de vérité auquel il était impossible de se refuser. Deux ou trois mois s'écoulèrent sans qu'elle entendit parler de rien ; et elle tenait la tentative pour infructueuse, lorsqu'une croix de Saint-Louis se présenta chez elle avec une réponse de la marquise. L'ouvrage y était loué comme il le méritait ; on remerciait du sacrifice ; on convenait des applications, on n'en était point offensée ; et l'on invitait l'auteur à venir à Versailles, où l'on trouverait une femme reconnaissante et disposée à rendre les services qui dépendraient d'elle. L'envoyé, en sortant de chez Mlle de La Chaux, laissa adroitement sur sa cheminée un rouleau de cinquante louis.

Nous la pressâmes, le docteur et moi, de profiter de la bienveillance de Mme de Pompadour ; mais nous avions affaire à une fille dont la modestie et la timidité égalaient le mérite. Comment se présenter là avec ses haillons ? Le docteur leva tout de suite cette difficulté. Après les habits, ce furent d'autres prétextes, et puis d'autres prétextes encore. Le voyage de Versailles fut différé de jour en jour, jusqu'à ce qu'il ne convenait presque plus de le faire. Il y avait déjà du temps que nous ne lui en parlions pas, lorsque le même émissaire revint, avec une seconde lettre remplie des reproches les plus obligeants et une autre gratification équivalente à la première et offerte avec le même ménagement. Cette action généreuse de Mme de Pompadour n'a point été connue. J'en ai parlé à M. Collin, son homme de confiance et le distributeur de ses grâces secrètes. Il l'ignorait ; et j'aime à me persuader que ce n'est pas la seule que sa tombe recèle.

Ce fut ainsi que Mlle de La Chaux manqua deux fois l'occasion de se tirer de la détresse.

Depuis, elle transporta sa demeure sur les extrémités de la ville, et je la perdis tout à fait de vue. Ce que j'ai su du reste de sa vie, c'est qu'il n'a été qu'un tissu de chagrins, d'infirmités et de misère. Les portes de sa famille lui furent opi-

niâtrément fermées. Elle sollicita inutilement l'intercession de ces saints personnages qui l'avaient persécutée avec tant de zèle.

— Cela est dans la règle.

— Le docteur ne l'abandonna point. Elle mourut sur la paille, dans un grenier, tandis que le petit tigre de la rue Hyacinthe, le seul amant qu'elle ait eu, exerçait la médecine à Montpellier ou à Toulouse, et jouissait, dans la plus grande aisance, de la réputation méritée d'habile homme, et de la réputation usurpée d'honnête homme.

— Mais cela est encore à peu près dans la règle. S'il y a un bon et honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie ; s'il y a une bonne et honnête de La Chaux, elle deviendra le partage d'un Gardeil, afin que tout soit fait pour le mieux.

Mais on me dira peut-être que c'est aller trop vite que de prononcer définitivement sur le caractère d'un homme d'après une seule action ; qu'une règle aussi sévère réduirait le nombre des gens de bien au point d'en laisser moins sur la terre que l'Évangile du chrétien n'admet d'élus dans le ciel ; qu'on peut être inconstant en amour, se piquer même de peu de religion avec les femmes, sans être dépourvu d'honneur et de probité ; qu'on n'est le maître ni d'arrêter une passion qui s'allume, ni d'en prolonger une qui s'éteint ; qu'il y a déjà assez d'hommes dans les maisons et les rues qui méritent à juste titre le nom de coquins, sans inventer des crimes imaginaires qui les multiplieraient à l'infini. On me demandera si je n'ai jamais ni trahi, ni trompé, ni délaissé aucune femme sans sujet. Si je voulais répondre à ces questions, ma réponse ne demeurerait pas sans réplique, et ce serait une dispute à ne finir qu'au jugement dernier. Mais mettez la main sur la conscience, et dites-moi, vous, monsieur l'apologiste des trompeurs et des infidèles, si vous prendriez le docteur de Toulouse pour votre ami ?... Vous hésitez ? Tout est dit ; et sur ce, je prie Dieu de tenir en sa sainte garde toute femme à qui il vous prendra fantaisie d'adresser votre hommage.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

PERSONNAGES

MADAME DE CHEPY, amie de Mme de Malves.

MADAME DE VERTILLAC, amie de Mme de Chepy.

MADemoisELLE DE VERTILLAC.

MADAME BERTRAND, veuve d'un capitaine de vaisseau.

MADemoisELLE BEAULIEU, femme de chambre de Mme de Chepy.

MONSIEUR HARDOUIN, ami de Mme de Chepy.

MONSIEUR DES RENARDEAUX, avocat bas-normand.

MONSIEUR DE CRANCEY, amant de Mlle de Vertillac.

MONSIEUR POULTIER, premier commis de la marine.

MONSIEUR DE SURMONT, poète, ami de M. Hardouin.

LE MARQUIS DE TOURVELLE, de la connaissance de M. Hardouin.

BINBIN, enfant de Mme Bertrand.

DES DOMESTIQUES ET DES ENFANTS.

La scène est dans la maison de Mme de Malves.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CHEPY, MADemoisELLE BEAULIEU, *sa femme de chambre*, PICARD et FLAMAND, *deux laquais*.

MADAME DE CHEPY

Picard, écoutez-moi : je vous défends d'ici à huit jours d'aller chez votre femme.

PICARD

Huit jours, c'est bien long.

MADAME DE CHEPY

En effet, c'est fort pressé de faire un gueux de plus, comme si l'on en manquait !

PICARD, à part.

Si l'on nous ôte la douceur de caresser nos femmes, qu'est-ce qui nous consolera de la dureté de nos maîtres ?

MADAME DE CHEPY

Et vous, Flamand, retenez bien ce que je vais vous dire... Mademoiselle, la Saint-Jean n'est-elle pas dans trois jours ?

MADemoisELLE BEAULILU

Non, madame, c'est après-demain.

MADAME DE CHEPY

Miséricorde ! je n'ai pas un moment à perdre... Si d'ici à deux jours (le terme est court) je découvre que vous ayez mis le pied au cabaret, je vous chasse. Il faut que je vous aie tous sous ma main et que je ne vous trouve pas hors d'état de faire un pas et de prononcer un mot. Songez qu'il n'en serait pas cette fois comme de vendredi dernier. L'opéra fini, nous quittons la loge avant le ballet ; nous descendons. Mme de Malves et moi, nous voilà sous le vestibule ; on appelle, on crie, personne ne vient ; l'un est je ne sais où, l'autre est mort ivre ; point de voitures : et sans le marquis de Tourvelle qui se trouva là par hasard et qui nous prit en pitié, je ne sais ce que nous serions devenues.

PICARD

Madame, est-ce là tout ?

MADAME DE CHEPY

Vous, Picard, allez chez le tapissier, le décorateur, les musiciens ; soyez de retour dans un clin d'œil, et s'il se peut, amenez-moi tous ces gens-là. Vous, Flamand... Quelle heure est-il ?

FLAMAND

Il est midi.

MADAME DE CHEPY

Midi ? Il ne sera pas encore levé. Courez chez lui... Allez donc.

FLAMAND

Qui, lui ?

MADAME DE CHEPY

Oh ! que cela est bête !... M. Hardouin. Dites-lui qu'il vienne, qu'il vienne sur-le-champ, que je l'attends, et que c'est pour chose importante.

SCÈNE II

MADAME DE CHEPY, MADemoisELLE BEAULIEU

MADAME DE CHEPY

Beaulieu, par hasard sauriez-vous lire ?

MADemoisELLE BEAULIEU

Oui, madame.

MADAME DE CHEPY

Avez-vous jamais joué la comédie ?

MADemoisELLE BEAULIEU

Plusieurs fois. C'est la folie de ma province.

MADAME DE CHEPY

Vous déclameriez donc un peu ?

MADemoisELLE BEAULIEU

Un peu.

SCÈNE III

MADAME DE CHEPY, MADAME DE VERTILLAC,
MADemoisELLE BEAULIEU

MADAME DE CHEPY

C'est vous ! Quand je vous aurais appelée, vous ne m'arriveriez pas plus à propos.

MADAME DE VERTILLAC

A quoi vous serais-je bonne ?

MADAME DE CHEPY

Embrassons-nous d'abord... Embrassons-nous encore... Mademoiselle, approchez une chaise, laissez-nous, et revenez avec plume, encre, papier ; il faut qu'il trouve tout préparé.

SCÈNE IV

MADAME DE CHEPY, MADAME DE VERTILLAC, *en habit de voyageuse* ; MADemoisELLE BEAULIEU, *rentrant sur la fin de la scène avec papier, plume et encre, et suivie d'un domestique qui porte une table.*

MADAME DE VERTILLAC

Je descends de ma chaise, je m'informe de votre demeure et je viens. Je suis brisée. Un temps horrible, des chemins abominables, des maîtres de poste insolents, les chevaux de l'Apocalypse, des postillons polis, oui, polis, mais d'une len-

teur à périr. « Allons donc, postillon, nous n'avancons pas ; à quelle heure veux-tu que nous arrivions?... » Ils sont sourds, ils n'en donnent pas un coup de fouet de plus, et nous avons été trois journées, trois mortelles journées à faire une route de quinze heures.

MADAME DE CHEPY

Et pourrait-on, sans être indiscrete, vous demander quelle importante affaire vous amène ici dans cette saison ? Ce n'est rien de fâcheux, j'espère.

MADAME DE VERTILLAC

Je fuis devant un amant.

MADAME DE CHEPY

Quand on fuit devant un amant, ce n'est pas de la lenteur des postillons qu'on se plaint.

MADAME DE VERTILLAC

Si c'était devant un amant de moi, vous auriez raison ; mais c'est devant un amant de ma fille.

MADAME DE CHEPY

Votre fille est en âge d'être mariée, et c'est une enfant trop raisonnable pour avoir fait un mauvais choix.

MADAME DE VERTILLAC

Son amant est charmant ; une figure intéressante, de la naissance, de la considération, de la fortune, des mœurs ! mon amie, des mœurs !

MADAME DE CHEPY

Ce n'est donc pas votre fille qui est folle ?

MADAME DE VERTILLAC

Non.

MADAME DE CHEPY

C'est donc vous ?

MADAME DE VERTILLAC

Peut-être.

MADAME DE CHEPY

Et pourrait-on savoir ce qui empêche ce mariage ?

MADAME DE VERTILLAC

La famille du jeune homme. Enterrez-moi ce soir toute cette ennuyeuse, impertinente et triste famille, toute cette clique maussade de Crancey, et je marie ma fille demain.

MADAME DE CHEPY

Je connais peu les Crancey, mais ils passent pour les meilleures gens du monde.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME DE VERTILLAC

Qui le leur dispute ? Je commence à vieillir, et je me flat-
tais de passer le reste de mes jours avec des gens aimables, et
me voilà condamnée à entendre un vieux grand-père radoter
des sièges et des batailles ; une belle-mère m'excéder de la
litanie des grandes passions qu'elle a inspirées, sans en avoir
jamais partagé aucune, cela va sans dire ; et du matin au soir
deux fanatiques bigotes de sœurs se haïr, s'injurier, s'arra-
cher les yeux sur des questions de religion auxquelles elles
ne comprennent pas plus que leurs chiens ; et puis un grand
benêt de magistrat, plein de morgue, idolâtre de sa figure, qui
vous raconte, en tirant son jabot et ses manchettes et en gras-
seyant, des histoires de la ville et du palais qui m'intéresse-
ront encore moins que lui. Et vous me croyez femme à sup-
porter le ton familier et goguenard de son frère le militaire ?
Point d'assemblées, point de bal. Je gage qu'on n'use pas là
deux sixains de cartes dans toute une année. Tenez, mon
amie, la seule pensée de cette vie et de ces personnages me
fait soulever le cœur.

MADAME DE CHEPY

Mais il s'agit du bonheur de votre fille.

MADAME DE VERTILLAC

Et du mien aussi, ne vous déplaîse.

MADAME DE CHEPY

Et vous avez pensé que votre fille perdrait ici sa passion ?

MADAME DE VERTILLAC

Je m'attends bien qu'ils s'éciront, qu'ils se jureront une
constance éternelle, et que ces belles protestations iront et
reviendront par la poste un mois, deux mois, mettons un an ;
mais l'amour ne tient pas contre l'absence. Un peu plus tôt,
un peu plus tard, il se présentera un homme aimable qu'on
rebutera d'abord, qui me conviendra et qui finira par lui
convenir.

MADAME DE CHEPY

Et par faire son malheur.

MADAME DE VERTILLAC

Malheureuse par l'un ou par l'autre, qu'importe ?

MADAME DE CHEPY

Il importe beaucoup que ce soit de sa faute et non de la
vôtre.

MADAME DE VERTILLAC

Mais laissons cela, nous aurons le temps de traiter cette affaire plus à fond. Je vous supplie seulement de ne pas achever d'entêter ma fille ; je vous connais, vous en seriez bien capable. Et mon petit Hardouin, dites-moi, le voyez-vous ?

MADAME DE CHEPY

Rarement.

MADAME DE VERTILLAC

Qu'en faites-vous ?

MADAME DE CHEPY

Rien qui vaille. Il court le monde, il pourchasse trois ou quatre femmes à la fois : il fait des soupers, il joue, il s'endette : il fréquente chez les grands, et perd son temps et son talent peut-être un peu plus agréablement que la plupart des gens de lettres.

MADAME DE VERTILLAC

Où loge-t-il ?

MADAME DE CHEPY

Est-ce que vous vous y intéresseriez encore ?

MADAME DE VERTILLAC

J'en ai peur. Je comptais lui trouver sinon une réputation faite, du moins en bon train.

MADAME DE CHEPY

Si vous désirez le voir, il sera ici dans un moment, et, je crois, pour toute la journée.

MADAME DE VERTILLAC

Tant mieux. J'ai à lui parler d'une affaire qui me tient fort à cœur. Ne connaît-il pas ce marquis, ce grand flandrin de marquis, à qui il ne manquait qu'un ridicule, celui de la bigoterie, et qui va le dos courbé, la tête penchée comme un homme qui médite les années éternelles avec un énorme bréviaire sous le bras ?...

MADAME DE CHEPY

Le marquis de Tourvelles ?

MADAME DE VERTILLAC

Lui-même.

MADAME DE CHEPY

Je l'ignore. (*Ici mademoiselle Beaulieu rentre avec le laquais.*)

MADAME DE VERTILLAC

Je vais prendre un peu de repos dont j'ai grand besoin, m'habiller et revenir. Vous m'en donnerez votre marchande de modes et votre coiffeur, n'est-ce pas ? Vous voilà fraîche

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

comme la rose ; et je compte bien qu'un de ces matins vous me confierez le secret de se bien porter et de ne pas vieillir. Au plaisir de vous revoir... Mais ne m'avez-vous pas dit que je pouvais vous être utile ? A quoi ?

MADAME DE CHEPY

Vous le saurez ; ne tardez pas à revenir.

SCÈNE V

MADAME DE CHEPY. MADEMOISELLE BEAULIEU

MADAME DE CHEPY

Elle est un peu folle, mais elle en fait les rôles à ravir. Et vous, dans quelle pièce avez-vous joué ?

MADMOISELLE BEAULIEU

Dans *le Bourgeois gentilhomme*, *la Pupille*, *le Philosophe sans le savoir*, *Cénie*, *le Philosophe marié*.

MADAME DE CHEPY

Et dans celle-ci, que faisiez-vous ?

MADMOISELLE BEAULIEU

Finette.

MADAME DE CHEPY

Vous rappelleriez-vous un endroit... un certain endroit où Finette fait l'apologie des femmes ?

MADMOISELLE BEAULIEU

Je le crois.

MADAME DE CHEPY

Récitez-le.

MADMOISELLE BEAULIEU

... Soit. Mais telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés, et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes,
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs ;
Ni son air refrigné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions :
Une belle paraît, lui sourit, et l'agace ;
Crac... au premier assaut, elle emporte la place.

MADAME DE CHEPY

Mais pas mal, point du tout mal.

MADemoiselle BEAULIEU

Est-ce que madame se proposerait de faire jouer une pièce ?

MADAME DE CHEPY

Tout juste.

MADemoiselle BEAULIEU

Oserais-je lui en demander le titre ?

MADAME DE CHEPY

Le titre ? Je ne le sais pas ; elle n'est pas faite.

MADemoiselle BEAULIEU

On la fait apparemment.

MADAME DE CHEPY

Non, je cherche un auteur.

MADemoiselle BEAULIEU

Madame ne sera embarrassée que du choix ; elle en a cinq ou six autour d'elle.

MADAME DE CHEPY

Si vous saviez combien ces animaux-là sont quinteux ! Chacun d'eux aura sa défaite.

MADemoiselle BEAULIEU

Mais j'avais ouï dire que c'était une chose difficile à faire qu'une pièce.

MADAME DE CHEPY

Oui, comme on les faisait autrefois.

SCÈNE VI

MADAME DE CHEPY, MADemoiselle BEAULIEU,
PICARD, *en clopinant*.

MADAME DE CHEPY

Et vous revenez sans m'amener personne ?

PICARD, *se tenant la jambe*.

Ahi ! ahi !

MADAME DE CHEPY, *en clopinant aussi*.

Ahi ! ahi ! il s'agit bien de cela. Mes ouvriers.

PICARD

Je ne les ai pas vus. Il y a quatre marches à la porte de ce maudit tapissier ; j'ai voulu les enjamber toutes quatre à la fois, et je me suis donné une bonne entorse. Ahi ! ahi !

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME DE CHEPY

Peste soit du sot et de son entorse ! Qu'on fasse venir Val-dajou et qu'il voie à cela.

SCÈNE VII

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU

MADAME DE CHEPY

Ces contrariétés-là ne sont faites que pour moi. Au lieu de se donner une entorse aujourd'hui, que ne se cassait-il la jambe dans quatre jours ! Cela prend toujours mal son temps.

MADEMOISELLE BEAULIEU

Mais puisque madame n'a point de pièce et qu'elle ne sait pas même si elle en aura une, il me semble...

MADAME DE CHEPY

Il vous semble ! il vous semble ! Il me semble à moi qu'il faudrait se taire ; je n'aime pas qu'on me raisonne. Je sais toujours ce que je fais.

MADEMOISELLE BEAULIEU, *à part.*

Et ce que vous dites.

SCÈNE VIII

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU ;

FLAMAND, *ivre, avec un mouchoir autour de la tête.*

FLAMAND

Madame, je viens... c'est, je crois, de chez M. Hardouin... Oui, Hardouin... là, au coin de la rue... au coin de la rue qu'elle m'a dite... Il demeure diablement haut, et son escalier était diablement difficile à grimper ; un petit escalier étroit... (*En se dandinant comme un homme ivre.*) à chaque marche on touche ou la muraille ou la rampe... J'ai cru que je n'arriverais jamais... J'arrive pourtant... « Parlez donc, mademoiselle, cette porte n'est-ce pas celle de monsieur... de monsieur ? — Qui, monsieur ? me répond une petite voisine... jolie, pardieu très jolie... — Un monsieur qui fait des vers, oui, des vers. — Frappez, mais frappez fort, il est rentré tard, et je crois qu'il dort... »

MADAME DE CHEPY

Maudite brute, archibrute, finiras-tu ton bavardage ? Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ?

FLAMAND

Mais, madame, il n'est pas encore éveillé, il faut d'abord que je l'éveille... Je me dispose à donner un grand coup de pied dans sa porte... et voilà la tête qui part la première ; la porte jetée en dedans ; moi, Flamand, étendu à la renverse ; le faiseur de vers s'élançant de son lit en chemise, écumant de rage, sacrant, jurant, et jurant avec une grâce ! au demeurant bon homme ; il me relève. « Mon ami, ne t'es-tu point blessé ? Voyons ta tête. »

MADAME DE CHEPY

Finis, finis, finis ! Que t'a-t-il dit ? que lui as-tu dit ?

FLAMAND

Est-ce que madame ne pourrait pas faire ses questions l'une après l'autre ? Tant de questions à la fois, cela me brouille.

MADAME DE CHEPY

Je n'y tiens plus.

FLAMAND

Je lui ai dit que madame... madame... comme vous vous appelez... là, votre nom...

MADAME DE CHEPY

Sortez, vilain ivrogne.

FLAMAND

Moi, Flamand, un ivrogne !... Parce que je rencontre mon compère, celui qui a tenu le dernier enfant de ma femme... Oui, de ma femme... Il est bien d'elle... Et puis voilà un autre compère, le compère La Haie... Comment résister à deux compères ? à deux compères !

MADAME DE CHEPY

Je les chasserai tous, cela est décidé.

FLAMAND

Si madame est si difficile, elle n'en gardera point.

MADAME DE CHEPY

L'un s'éclope, l'autre s'enivre et se fend la tête. Qu'on est à plaindre de ne pouvoir s'en passer !

SCÈNE IX

MADAME DE CHEPY. MADEMOISELLE BEAULIEU,
FLAMAND, MONSIEUR HARDOUIN

FLAMAND

Eh ! madame, le voilà... Je le reconnais, c'est lui... Monsieur... monsieur le faiseur de vers, n'est-ce pas ? c'est ma foi bien heureux !...

MADAME DE CHEPY

Mademoiselle, si vous n'avez pas la charité de lui donner le bras, il ne sortira jamais d'ici.

MONSIEUR HARDOUIN

Si ma porte eût résisté, il était mort.

FLAMAND

Allons, mademoiselle, obéissez à votre maîtresse, donnez-moi le bras... Comme il est rond !... Comme il est ferme !

MONSIEUR HARDOUIN

Il a la tête dure et le cœur tendre.

FLAMAND

Madame, puisque mademoiselle fait tout ce que vous lui dites...

MADAME DE CHEPY

Tirez, tirez, insolent.

SCÈNE X

MADAME DE CHEPY, MONSIEUR HARDOUIN ;
MADEMOISELLE BEAULIEU, *assise sur le fond et travaillant.*

MONSIEUR HARDOUIN

Est-ce de votre part que ce laquais est venu ?

MADAME DE CHEPY

Oui.

MONSIEUR HARDOUIN

Si je l'ai deviné, ce n'est pas sa faute, car il ne savait à qui il était, d'où il venait, ce qu'il voulait.

MADAME DE CHEPY

Puis comptez sur ces maroufles-là !

MONSIEUR HARDOUIN

Il m'a fait grand tort ; je dormais si bien et j'en avais si grand besoin ! Il était près de cinq heures quand je suis rentré,

après la journée la plus ennuyeuse et la plus fatigante. Imaginez la lecture d'un drame détestable, comme ils sont tous ; la compagnie la plus triste, un souper maussade et qui ne finissait point, et un brelan cher, où j'ai perdu la possibilité et essuyé la mauvaise humeur des gagnants dépités, à chaque coup, de n'avoir pas gagné davantage.

MADAME DE CHEPY

C'est bien fait ; que ne veniez-vous ici ?

MONSIEUR HARDOUIN

M'y voilà ; et toutes mes disgrâces seront bientôt oubliées, si je puis vous être de quelque utilité. De quoi s'agit-il ?

MADAME DE CHEPY

De me rendre le plus important service. Vous connaissez madame de Malves ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non pas personnellement ; mais on lui accorde, d'une voix assez unanime, de la finesse dans l'esprit, de la gaieté douce, du goût, de la connaissance dans les beaux-arts, un grand usage du monde, et un jugement sûr et exquis.

MADAME DE CHEPY

Voilà les qualités qu'elle a pour tous et dont je fais cas assurément, mais je prise encore davantage celles qu'elle tient en réserve pour ses amis.

MONSIEUR HARDOUIN

Je vis avec quelques-uns qui la disent mère indulgente, bonne épouse et excellente amie.

MADAME DE CHEPY

Il y a six à sept ans que nous sommes liées, et je lui dois la meilleure partie du bonheur de ma vie. C'est auprès d'elle que je vais chercher et que je trouve un sage conseil quand j'en ai besoin ; la consolation dans mes peines qui lui font quelquefois oublier les siennes, et cette satisfaction si douce, qu'on éprouve à confier ses instants de plaisir à quelqu'un qui sait les écouter avec intérêt. Eh bien, c'est incessamment le jour de sa fête.

MONSIEUR HARDOUIN

Et il vous faudrait un divertissement, un proverbe, une petite comédie ?

MADAME DE CHEPY

C'est cela, mon cher Hardouin.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je suis désespéré de vous refuser net, mais tout net. Premièrement, parce que je suis excédé de fatigue et qu'il ne me reste pas une idée, mais pas une. Secondement, parce que j'ai heureusement, ou malheureusement, une de ces têtes auxquelles on ne commande pas. Je voudrais vous servir que je ne le pourrais.

MADAME DE CHEPY

Ne dirait-on pas qu'on vous demande un chef-d'œuvre ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous demandez au moins une chose qui vous plaise, et cela ne me paraît pas aisé ; qui plaise à la personne que vous voulez fêter, et cela est très difficile ; qui plaise à sa société qui est faite aux belles choses ; enfin qui me plaise à moi, et je ne suis presque jamais content de ce que je fais.

MADAME DE CHEPY

Ce ne sont là que les fantômes de votre paresse ou les prétextes de votre mauvaise volonté. Vous me persuaderez peut-être que vous redoutez beaucoup mon jugement ! Mon amie, j'en conviens, a le goût délicat et le tact exquis, mais elle est juste, et sera plus touchée d'un mot heureux que blessée d'une mauvaïse scène ; et quand elle vous trouverait un peu plat, qu'est-ce que cela vous ferait ? Vous auriez tort de craindre nos beaux esprits, dont nous suspendrons la critique en vous nommant. Pour vous, monsieur, c'est autre chose ; après avoir été mécontent de vous-même tant de fois, vous en serez quitte pour être injuste une fois de plus.

MONSIEUR HARDOUIN

D'ailleurs, madame, je n'ai pas l'esprit libéré. Vous connaissez madame Servin ? c'est, je crois, votre amie.

MADAME DE CHEPY

Je la rencontre dans le monde, je la vois chez elle. Nous ne nous aimons pas, mais nous nous embrassons.

MONSIEUR HARDOUIN

Sa bienfaisance inconsidérée lui a attiré une affaire très ridicule, et vous savez ce que c'est qu'un ridicule, surtout pour elle. N'a-t-elle pas découvert que j'étais lié avec son adverse partie, et ne faut-il pas absolument que je la tire de là ? J'ai même pris la liberté de donner rendez-vous ici à mon homme.

MADAME DE CHEPY

Tenez, mon cher Hardouin, laissez faire à chacun son rôle ; celui des avocats est de terminer les procès, le vôtre de produire des ouvrages charmants. Voulez-vous savoir ce qui vous arrivera ? Vous vous brouillerez avec la dame dont vous êtes le négociateur, avec son adversaire, et avec moi, si vous me refusez.

MONSIEUR HARDOUIN

Pour une chose aussi frivole ? C'est ce que je ne croirai jamais.

MADAME DE CHEPY

Mais c'est à moi, ce me semble, à juger si la chose est frivole ou non ; cela tient à l'intérêt que j'y mets.

MONSIEUR HARDOUIN

C'est-à-dire que s'il vous plaisait d'y en mettre dix fois, cent fois plus qu'il ne faut...

MADAME DE CHEPY

Je serais peu sensée peut-être, mais vous n'en seriez que plus désobligeant. Allons, mon cher, promettez-moi, ou je vous fais une abominable tracasserie avec une de vos meilleures amies.

MONSIEUR HARDOUIN

Quelle amie ? Qui que ce soit, je ne ferai sûrement pas pour elle ce que je ne ferai pas pour vous.

MADAME DE CHEPY

Promettez.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne saurais.

MADAME DE CHEPY

Faites la pièce.

MONSIEUR HARDOUIN

En vérité, je ne saurais.

MADAME DE CHEPY

Le rôle de suppliante ne me va guère, et celui de la douceur ne me dure pas ; prenez-y garde, je vais me fâcher.

MONSIEUR HARDOUIN

Non, madame, vous ne vous fâcherez pas.

MADAME DE CHEPY

Et je vous dis, moi, monsieur, que je suis fâchée, très fâchée de ce que vous en usez avec moi comme vous n'en useriez pas avec cette grosse provinciale rengorgée qui vous commande avec une impertinence qu'on lui passerait à

peine si elle était jeune et jolie ; avec cette petite minaudière qui est l'un et l'autre, mais qui gâte tout cela, qui ne fait pas un geste qui ne soit apprêté, qui ne dit pas un mot sans prétention, et qui est toujours aussi mécontente des autres que satisfaite d'elle-même ; avec ce petit colifichet de précieuse qui a des nerfs, non, ce n'est pas des nerfs, mais des fibres, ce qui veut dire des cheveux, dont on est tout effarouché d'entendre sortir de grands mots qu'elle a ramassés dans la société des savants, des pédants, et qu'elle répète à tort et à travers comme une perruche mal sifflée ; avec mademoiselle, oui, avec mademoiselle que voilà, qui vous donne quelquefois à ma toilette des distractions dont je pourrais me choquer, s'il me convenait, mais dont je continuerai de rire.

MADemoiselle BEAULIEU

Moi, madame !

MADAME DE CHEPY

Oui, vous. Il ne faut pas que cela vous offense, ce bel attachement vous fait assez d'honneur.

MONSIEUR HARDOUIN

Il est vrai, madame, que je trouve mademoiselle très honnête, très décente, très bien élevée.

MADAME DE CHEPY

Très aimable.

MONSIEUR HARDOUIN

Très aimable ; pourquoi pas ? Aucun état n'a le privilège exclusif de cet éloge que je lui donne quelquefois en plaisantant ; mais je la respecte assez, elle et moi-même, pour n'y pas mettre un sérieux qui l'offenserait.

MADAME DE CHEPY, *ironiquement.*

Mademoiselle, je vous prie, je vous supplie de vouloir bien intercéder pour moi auprès de M. Hardouin.

SCÈNE XI

MONSIEUR HARDOUIN, MADemoiselle BEAULIEU

MONSIEUR HARDOUIN

Elle n'en sera pas dédite ; je suis piqué de mon côté. Sans la dépriser, ces femmes qu'elle vient de déchirer la valent bien. Voulez-vous que la pièce se fasse ?

MADemoiselle BEAULIEU

J'aurais une étrange vanité, si j'osais me flatter d'obtenir ce que vous avez si durement refusé à madame.

MONSIEUR HARDOUIN

Expliquez-vous nettement, cela vous fera-t-il plaisir ?

MADemoiselle BEAULIEU

On ne saurait davantage, mais madame n'en pourrait être que très mortifiée. Qui sait si cela ne m'éloignerait pas de son service ? Ce ne serait pas demain, mais petit à petit ; la délicieuse mademoiselle Beaulieu deviendrait gauche, maladroite, maussade ; je ne me l'entendrais pas dire longtemps, je sortirais, et je ne sortirais pas sans chagrin ; car, malgré ses violences, madame est bonne, et je lui suis très attachée ; sans compter que votre complaisance ne serait pas secrète et ne pourrait être que mal interprétée. Tenez, monsieur, le mieux est de persister dans votre refus, ou de céder au désir de madame.

MONSIEUR HARDOUIN

De ces deux partis, le premier est le seul qui me convienne. Je suis obsédé d'embarras : j'en ai pour mon compte, j'en ai pour le compte d'autrui ; pas un instant de repos. Si l'on frappe à ma porte, je crains d'ouvrir ; si je sors, c'est le chapeau rabattu sur les yeux. Si l'on me relance en visite, la pâleur me vient. Ils sont une nuée qui attendent après le succès d'une comédie que je dois lire aux Français ; ne vaut-il pas mieux que je m'en occupe que de perdre mon temps à ces balivernes de société ? Ou ce que l'on fait est mauvais, et ce n'était pas la peine de le faire ; ou si cela est passable, le jeu des acteurs le rend plat.

MADemoiselle BEAULIEU

Il paraît que monsieur Hardouin n'a pas une haute idée de notre talent.

MONSIEUR HARDOUIN

S'il faut, mademoiselle, vous en dire la vérité, j'ai vu les acteurs de société les plus vantés, cela fait pitié ; le meilleur n'entrerait pas dans une troupe de province et figurerait mal chez Nicolet.

MADemoiselle BEAULIEU

Voilà que je suis aussi piquée de mon côté. Savez-vous que je me mêle de jouer.

MONSIEUR HARDOUIN

Tant pis, mademoiselle ; faites des boucles.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADemoiselle BEAULIEU

Ne m'avez-vous pas dit que vous feriez la pièce si je le voulais ? Je ne sais si un poète est un honnête homme, mais on a dit de tout temps qu'un honnête homme n'avait que sa parole. Je veux vous convaincre que l'auteur s'en prend souvent à l'acteur, quand il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même ; je veux que vous vous entendiez siffler, et que vous nous entendiez applaudir jusqu'aux nues.

MONSIEUR HARDOUIN

Mademoiselle me jette le gantelet, il faut le ramasser. J'ai promis de faire la pièce, et je la ferai.

SCÈNE XII

MONSIEUR HARDOUIN. MADemoiselle BEAULIEU,
MADAME DE CHEPY

MADAME DE CHEPY

Eh bien, mademoiselle, avez-vous réussi ? Je crois vous en avoir laissé le temps et la commodité.

MONSIEUR HARDOUIN

Oui, madame, elle a réussi, et la pièce se fera.

MADAME DE CHEPY

Mademoiselle, je vous en suis infiniment obligée et je vous en remercie très humblement.

SCÈNE XIII

MONSIEUR HARDOUIN, MADemoiselle BEAULIEU

MADemoiselle BEAULIEU

Vous voyez, la voilà outrée, et je suis sûre de n'avoir pas un mois à rester ici. Je voudrais que les fêtes, les pièces et les poètes fussent tous au fond de la rivière.

(Hardouin reste sur la scène dans l'entr'acte; il se promène; il s'assied; il exécute, et l'orchestre joue la pantomime d'un poète qui compose, tantôt satisfait, tantôt mécontent, etc...)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR HARDOUIN

J'ai beau rêver, m'agiter, me tourmenter, il ne me vient rien. Voyons encore... Cela serait assez plaisant, mais usé... Ah ! si Molière revenait, avec tout son incroyable génie, combien il aurait de peine à obtenir le suffrage des gens qu'il a rendus si difficiles !... Les autres ont tout pris... Me demander une de ces facéties telles qu'on en joue aux Palais-Royal ou Bourbon, n'est-ce pas me dire : Hardouin, ayez *subito, subito*, l'esprit et la facilité d'un Laujon, la verve et l'originalité d'un Collé ? Voilà ce que je me laisse ordonner, rien que cela... Je suis un sot ; tant que je vivrai je ne serai qu'un sot, et ma chaleur de tête m'empêchera comme un sot... Mais ne pourrais-je pas?... Non, cela ne va pas à la circonstance... Et si je mettais en scène ce petit conte ? Encore moins, ils le savent tous ; et quand il serait neuf pour eux, il ne cadre guère aux personnes. Et puis je n'ai que deux ou trois jours pour faire, pour copier les rôles, pour apprendre, pour jouer sans répéter... On dirait qu'ils s'imaginent qu'une scène se souffle comme une bulle de savon... Aussi cela ira Dieu sait comme.

SCÈNE II

MONSIEUR HARDOUIN, UN LAQUAIS *qui entre au milieu de la scène précédente.*

LE LAQUAIS

Monsieur, c'est un homme qui a le dos voûté, les deux bras et les deux jambes en forme de croissant ; cela ressemble à un tailleur comme deux gouttes d'eau.

MONSIEUR HARDOUIN

Au diable !

LE LAQUAIS

C'en est un autre qui a de l'humeur et qui grommelle entre ses dents ; il m'a tout l'air d'un créancier qui n'est pas encore fait à revenir.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Au diable !

LE LAQUAIS

C'en est un troisième, maigre et sec, qui tourne ses yeux autour de l'appartement, comme s'il le démeublait.

MONSIEUR HARDOUIN

Au diable ! au diable !

LE LAQUAIS

C'est...

MONSIEUR HARDOUIN

C'est le diable qui t'emporte... Que fais-tu là planté comme un piquet ? Et toi aussi, as-tu comploté avec les autres de me faire devenir fou ?

LE LAQUAIS

C'est de la part de madame Servin qui vous prie de ne pas oublier son affaire.

MONSIEUR HARDOUIN

J'y ai pensé.

LE LAQUAIS

C'est une femme...

MONSIEUR HARDOUIN, *prenant un visage gai.*

Une femme !

LE LAQUAIS

Enveloppée de vingt aunes de crêpe. Je gagerais bien que c'est une veuve.

MONSIEUR HARDOUIN

Jolie ?

LE LAQUAIS

Triste, mais assez bonne à consoler.

MONSIEUR HARDOUIN

Quel âge ?

LE LAQUAIS

Entre vingt et trente.

MONSIEUR HARDOUIN

Faites entrer la veuve.

LE LAQUAIS

Il y a encore deux personnages hétéroclites ; l'un en bottes fortes, et un fouet de poste à la main...

MONSIEUR HARDOUIN

C'est de Crancey. Faites entrer la veuve.

LE LAQUAIS

L'autre, en bas jaunes, en culotte noire, en veste de basin et en habit gris. Ils ont passé chez vous, et on leur a dit que vous étiez ici.

MONSIEUR HARDOUIN

Ce dernier sera mon avocat bas-normand ; dis-leur qu'ils attendent ou qu'ils renoncent... Et faites entrer la veuve.

SCÈNE III

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND

MADAME BERTRAND

Permettez, monsieur, que je m'asseye. Je suis excédée de fatigue : j'ai fait aujourd'hui les quatre coins de Paris, et j'ai vu, je crois, toute la terre.

MONSIEUR HARDOUIN

Reposez-vous, madame... (*A part.*) Elle est fort bien... (*Haut.*) Madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais faites-moi la grâce de m'apprendre ce qui vous a conduite ici. Ne vous trompez-vous pas ? Je m'appelle Hardouin.

MADAME BERTRAND

C'est vous-même que je cherche.

MONSIEUR HARDOUIN

Je m'en réjouis... (*A part.*) Le pied petit, et des mains !... (*Haut.*) Madame, vous seriez mieux dans ce grand fauteuil.

MADAME BERTRAND

Je suis fort bien. Avez-vous le temps, monsieur, et aurez-vous la patience de m'entendre ?

MONSIEUR HARDOUIN

Parlez, madame, parlez.

MADAME BERTRAND

Vous voyez la créature la plus malheureuse.

MONSIEUR HARDOUIN

Vous méritez un autre sort, et avec les avantages que vous possédez, il n'y a point d'infortune qu'on ne fasse cesser.

MADAME BERTRAND

C'est ce que vous allez m'apprendre. Vous aurez sans doute entendu parler du capitaine Bertrand ?

MONSIEUR HARDOUIN

Qui commandait *le Dragon*, qui mit tout son équipage dans la chaloupe, et qui se laissa couler à fond avec son vaisseau ?

MADAME BERTRAND

C'était mon époux. Il avait vingt-trois ans de service.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'était un brave homme, et je n'ai jamais rien vu de plus intéressant que sa veuve. Que puis-je pour elle ?

MADAME BERTRAND

Beaucoup.

MONSIEUR HARDOUIN

J'en doute, mais je le souhaite.

MADAME BERTRAND

Il m'a laissée sans fortune et avec un enfant. Je sollicite une pension qu'on n'a pas le front de me refuser.

MONSIEUR HARDOUIN

Et qui vous paraît mesquine. Madame, l'État est obéré.

MADAME BERTRAND

J'en suis satisfaite, mais je la voudrais réversible sur la tête de mon fils.

MONSIEUR HARDOUIN

A vous parler vrai, votre demande et le refus du ministre me semblent également justes.

MADAME BERTRAND

Si je venais à mourir, que deviendrait mon pauvre enfant ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous êtes jeune, vous êtes fraîche...

MADAME BERTRAND

Avec tout cela on y est aujourd'hui, on n'y est pas demain. Tout ce qu'il était possible de mettre de protection à mon affaire, je l'ai inutilement employé : des princes, des ducs, des évêques, des prêtres, des archevêques, d'honnêtes femmes...

MONSIEUR HARDOUIN

Les autres vous auraient mieux servie.

MADAME BERTRAND

Vous l'avouerais-je ? je ne les ai pas dédaignées.

MONSIEUR HARDOUIN

C'est que tous ces gens-là ne savent pas solliciter.

MADAME BERTRAND

Et vous le savez, vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

Très bien. Il y a des principes à tout : il faut d'abord s'intéresser fortement à la chose.

MADAME BERTRAND

Et vous prendriez cet intérêt à la mienne ?

MONSIEUR HARDOUIN

Pourquoi pas, madame ? Rien ne me semble plus aisé. Ils ont des âmes de bronze, il faut savoir amollir ces âmes-là.

MADAME BERTRAND

Et ce talent, qui est-ce qui le possède ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est vous, madame.

MADAME BERTRAND

Qui est-ce qui se soucie de l'employer pour autrui ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est moi... (*Il se promène, il rêve.*)

MADAME BERTRAND

Oserais-je vous demander ce qui vous distrait ?

MONSIEUR HARDOUIN

Le succès de votre affaire.

MADAME BERTRAND

Que vous êtes bon !

MONSIEUR HARDOUIN

Le point important, le grand point, le point essentiel...

MADAME BERTRAND

Quel est-il ?... (*A part.*) Que va-t-il me dire . Ressemblerait-il aux autres ? et m'en aurait-on imposé ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est... c'est de se rendre personnelle la grâce qu'on sollicite, oui, personnelle. On est à peine écouté, même de son ami, quand on ne parle pas pour soi.

MADAME BERTRAND

Celui de qui mon affaire dépend est le vôtre.

MONSIEUR HARDOUIN

Eh ! vous avez raison. C'est Poulitier, et j'oserais presque vous répondre de toute sa bienveillance.

MADAME BERTRAND

Vous auriez la bonté de lui parler ?

MONSIEUR HARDOUIN

Assurément.

MADAME BERTRAND

Dieu soit loué ! on m'a dit vrai lorsqu'on m'assurait que vous étiez l'ami de tous les malheureux.

MONSIEUR HARDOUIN

C'est aujourd'hui ou dans quelques jours la fête de la maîtresse de la maison. Il est ami du mari, il est à Paris, et

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

il n'y aurait que les plus grandes affaires qui pussent l'empêcher de venir ici.

MADAME BERTRAND

Et vous intercéderez pour moi ? et vous vous rendriez mon affaire personnelle ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne m'en charge qu'à cette condition : ayez pour agréable de vous rappeler que je vous en ai prévenue et que vous avez consenti... Ne m'avez-vous pas dit, madame, que vous aviez un enfant ?

MADAME BERTRAND

C'est le premier et le seul.

MONSIEUR HARDOUIN

Quel âge a-t-il ?

MADAME BERTRAND

Environ six ans.

MONSIEUR HARDOUIN

Il n'en peut guère avoir davantage.

MADAME BERTRAND

On aurait pu le croire il y a six mois, mais depuis ce temps j'ai tant pleuré, tant fatigué, tant souffert. Je suis si changée !

MONSIEUR HARDOUIN

Il n'y paraît pas.

MADAME BERTRAND

Il revenait de la Chine... La Chine ne me sort plus de la tête.

MONSIEUR HARDOUIN

Nous l'en chasserons.

MADAME BERTRAND

Je puis compter sur vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous le pouvez ; mais pensez-y bien, c'est à la condition que je vous ai dite, sans quoi je ne répons de rien.

MADAME BERTRAND

Vous êtes un galant homme, il n'y a là-dessus qu'une voix. Faites, dites tout ce qu'il vous plaira.

SCÈNE IV

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR DES RENARDEAUX,
*avocat de Gisors, se présentant pour entrer en même temps que madame
Bertrand sort.*

MONSIEUR HARDOUIN

Et puis faites une pièce, au milieu de tout cela !... Mille
pardons, cher Des Renardeaux, de vous avoir fait attendre.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Je vous le pardonne, car elle est, ma foi, charmante.

MONSIEUR HARDOUIN

Vous avez encore des yeux ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

C'est tout ce qui me reste. Me voilà à vos ordres ; eh bien
de quoi s'agit-il ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne sais comment je puis rire, car je suis profondément
désolé.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Votre pièce est tombée ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est bien pis.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Comment, diable !

MONSIEUR HARDOUIN

J'avais une sœur que j'aimais à la folie, un peu dévote,
mais, à cela près, la meilleure créature, la meilleure sœur
qu'il y eût au monde. Je l'aie perdue.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Et l'on vous dispute sa succession ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est bien pis.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Comment, diable !

MONSIEUR HARDOUIN

On en a disposé sans mon aveu. Elle vivait avec une amie ;
celle-ci, accoutumée au rôle de maîtresse dans la maison, a
tout pris, tout donné, tout vendu, lits, glaces, linge, vaisselle,
meubles, batterie de cuisine, argenterie, et il ne me reste de
mobilier non plus que vous en voyez sur ma main.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Cela était-il considérable ?

MONSIEUR HARDOUIN

Assez. Je ne sais quel parti prendre. Perdre une bonne partie de son bien, surtout quand on n'est pas mieux dans ses affaires que moi, cela me paraît dur ; attaquer l'ancienne amie d'une sœur, cela me semble indécent. Que me conseillez-vous ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Ce que je vous conseille ? De rester en repos.

MONSIEUR HARDOUIN

C'est bientôt dit.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Demeurez en repos, vous dis-je. Savez-vous ce que c'est que votre affaire ? La même que celle que j'ai avec votre vieille amie madame Servin, qui dure depuis dix ans, qui en durera dix autres ; pour laquelle j'ai fait cinquante voyages à Paris, qui m'y rappellera cinquante fois encore ; qui me coûte en faux frais à peu près deux cents louis, qui m'en coûtera plus de deux cents autres ; et qui, grâce aux puissantes protections de la dame, ou ne sera jamais jugée, ou dont après la sentence, si j'en obtiens une, je ne tirerai pas le quart de mes déboursés.

MONSIEUR HARDOUIN

Ainsi vous ne voulez pas absolument que je plaide.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Non, de par tous les diables qui emportent et votre amie madame Servin et l'amie de votre sœur !

MONSIEUR HARDOUIN

Si c'était à recommencer, vous ne plaideriez donc pas ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Non... A quoi pensez-vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

A vous obliger, si je puis ; je n'aime pas à demeurer en reste avec mes amis. Il me vient une idée...

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Quelle ?

MONSIEUR HARDOUIN

Mais en retour du service que vous me rendez en me dissuadant d'entamer une mauvaise affaire, car je n'y pense plus,

si par hasard je finissais la vôtre ? Savez-vous que cela ne me serait pas du tout impossible ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

J'y consens, j'y consens de tout mon cœur, et s'il ne vous fallait qu'une procuration en bonne forme, procuration par laquelle je vous autoriserais à terminer, procuration par laquelle je m'engagerais à ratifier sans exception tout ce qu'il vous aurait plu d'arbitrer, faites-moi donner encre, plume, papier, et je la dresse et je la signe.

MONSIEUR HARDOUIN

Voilà sur cette table tout ce qu'il vous faut... (*L'arrêtant.*) Mon cher Des Renardeaux, bride en main. Je ferai de mon mieux, vous n'en doutez pas, mais à tout événement, point de reproches.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

N'en craignez point.

MONSIEUR HARDOUIN

Que sait-on ? (*Tandis que Des Renardeaux écrit.*) Ah ! ah ! ah ! si l'avocat bas-normand savait que j'ai là dans ma poche la procuration de la dame !... Voilà qui est fort bien ; mais la pièce que j'ai promise ?... Allons, il faut suivre sa destinée, et la mienne est de promettre ce que je ne ferai point, et de temps en temps de faire ce que je n'aurai pas promis.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

La voilà. Je soussigné, Issachar des Renardeaux...

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne doute point que cela ne soit à merveille.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Mais encore faut-il prendre lecture du titre en conséquence duquel on doit opérer, cela est dans la règle. Je soussigné, Issachar...

MONSIEUR HARDOUIN

Est-ce que j'ai jamais suivi de règles ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Vous n'en avez pas été plus sage. La règle, mon ami ; la règle, c'est la reine du monde. Au reste, que j'obtienne seulement le remboursement de mes frais qu'elle fera régler, avec de quoi meubler décentement ce petit corps de logis qui donne sur la rivière et sur la forêt, qui doit vous inspirer les plus beaux vers ; que depuis dix ans vous devez venir occuper et

que vous n'occuperez jamais ; et je tiens quitte de tout madame Servin pour moi, pour ma femme, pour mes enfants et leurs ayants cause. A propos, j'ai vu dans sa cour une chaise à porteurs, le seul effet mobilier qui reste de feu madame Desforges ma parente, qui cessa de marcher longtemps avant que de mourir ; stipulez en sus la chaise à porteurs. Ma femme commence à manquer par les jambes, et ce serait un cadeau à lui faire. N'oubliez pas la chaise à porteurs.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne l'oublierai pas.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Vous êtes distrait.

MONSIEUR HARDOUIN

Mon ami, je suis excédé de ce maudit pays-ci. La vie s'y évapore ; on n'y fait quoi que ce soit de bien, et je suis résolu d'aller vivre et mourir à Gisors.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Vous viendrez vivre à Gisors ?

MONSIEUR HARDOUIN

A Gisors. C'est là que la gloire, le repos et le bonheur m'attendent.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Vous viendrez mourir à Gisors ?

MONSIEUR HARDOUIN

A Gisors.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Et moi, je vous dis que les têtes comme la vôtre ne savent jamais ce qu'elles feront, et que vous irez vivre et mourir où il plaira à votre mauvais génie de vous mener. Ne faites point de projets.

MONSIEUR HARDOUIN

Ma foi, j'en ai tant fait qui se sont évanouis, que ce serait le mieux ; mais on fait des projets, comme on se remue sur sa chaise quand on est mal assis.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Et la dame, quand la verrez-vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

Aujourd'hui.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Elle est fine : prenez garde qu'elle n'évente notre complot.

MONSIEUR HARDOUIN

Est-ce que cela vous viendrait à sa place, à vous avocat, avocat bas-normand ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Peut-être ; je suis quelquefois délié. Et quand vous reverrai-je ?

MONSIEUR HARDOUIN

Dans la journée.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Où ?

MONSIEUR HARDOUIN

Ici. Habitez-vous toujours votre grenier, rue de la Flèche ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Toujours. Ne plaidez pas, entendez-vous, et tirez de la dame Servin le meilleur parti que vous pourrez. J'ai trois enfants ; et elle n'a que sa fille, cette vieille folle qui est laide et méchante comme un singe malade, et sourde en sus comme un pot. Elle est riche, et je ne le suis pas. Adieu.

MONSIEUR HARDOUIN

Adieu.

MONSIEUR DES RENARDEAUX, *du fond du théâtre.*

Et la chaise à porteurs.

MONSIEUR HARDOUIN

Et la chaise à porteurs... Me voilà seul enfin, et je puis rêver.

SCÈNE V

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR DE CRANCEY

MONSIEUR DE CRANCEY, *en bottes fortes et le fouet à la main.*

On a une peine du diable à pénétrer jusqu'à vous ; c'est pis que chez un ministre ou son premier commis ; savez-vous qu'il y a deux heures que j'écume de rage dans cette anti-chambre ? Avez-vous reçu ma lettre ?

MONSIEUR HARDOUIN

Oui ; et vous avez reçu ma réponse ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Non.

MONSIEUR HARDOUIN

Comme vous voilà ! On vous prendrait pour un postillon.

MONSIEUR DE CRANCEY

C'est que je le suis devenu, et que j'en ai fait l'apprentissage pendant quatre jours

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je suis un peu obtus, je ne vous entends pas.

MONSIEUR DE CRANCEY

Je le crois. Mon ami, je vous ai prévenu que madame de Vertillac qui m'estime et qui m'aime, et qui me refuse opiniâtrement sa fille dont je suis aimé, dans le dessein absurde de rompre cette passion...

MONSIEUR HARDOUIN, *ironiquement*.

Qui ne finira qu'avec votre vie et celle de sa fille.

MONSIEUR DE CRANCEY

Assurément... l'emmenait à Paris.

MONSIEUR HARDOUIN

Après ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Ah ! vous n'avez jamais aimé, puisque vous ne devinez pas le reste.

MONSIEUR HARDOUIN

Vous êtes parti le premier et leur avez servi de postillon.

MONSIEUR DE CRANCEY

C'est cela.

MONSIEUR HARDOUIN

Et sa fille vous a-t-elle reconnu ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Sans doute, mais sa surprise a pensé tout gâter. Elle pousse un cri ; sa mère se retourne brusquement : « Qu'avez-vous, ma fille ? est-ce que vous vous êtes blessée ? — Non, maman, ce n'est rien... » Ah ! mon ami, avec quelle attention je leur évitais les mauvais pas ! Comme j'allongeais le chemin, en dépit des impatiences de la mère ! Combien de baisers nous nous sommes envoyés, renvoyés, elle du fond de la voiture, moi de dessus mon cheval, tandis que sa mère dormait ! Combien de fois nos yeux et nos bras se sont élevés vers le ciel ! C'était autant de serments ! Quel plaisir à lui donner la main en descendant de voiture, en y remontant ! Combien nous nous sommes affligés ! Que de larmes nous avons versées !

MONSIEUR HARDOUIN

Et cet énorme chapeau rabattu vous dérobait aux regards de la mère ? Mais qu'avez-vous projeté ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Tout ce qu'il est possible d'imaginer d'extravagant.

SCÈNE VI

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR DE CRANCEY,
MADAME et MADEMOISELLE DE VERTILLAC

MONSIEUR HARDOUIN

Les voilà ! Sortez vite.

MONSIEUR DE CRANCEY

Non, je reste. Je veux que cette femme me voie, et connaisse par ce que j'ai fait, ce que je serais capable de faire.

MADAME DE VERTILLAC. *en grondant sa fille*

Mademoiselle, je ne vous conseille pas d'être de cette mausaderie, si vous voulez que je vous présente ailleurs.

MADemoISELLE DE VERTILLAC, *apercevant de Crancey.*

Ah ! ciel ! Je suis prête à me trouver mal.

MADAME DE VERTILLAC

Bonjour, mon cher Hardouin... Qu'avez-vous ? Est-ce avec ce visage-là qu'on reçoit ses anciens amis ? Vous voilà tout déconcerté. Vous ne m'attendiez pas.

MONSIEUR HARDOUIN

Pardonnez-moi, madame, je vous savais à Paris.

MADAME DE VERTILLAC

Et c'est moi qui vous préviens ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je suis accablé d'affaires.

MADAME DE VERTILLAC

Qu'est-ce que cet homme-là ? C'est notre postillon, je crois. L'ami, n'as-tu pas été mieux payé que tu ne nous a servies ? Parle, que veux-tu ? Un petit écu de plus ? Dis à mon laquais de te le donner... (*De Crancey relevant son chapeau qu'il avait tenu rabattu.*) C'est lui, c'est mon persécuteur ! Ce maudit homme cessera-t-il de me poursuivre?... Monsieur, par hasard, est-ce que vous auriez été notre postillon ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Madame, j'ai eu cet honneur pendant toute la route.

MADAME DE VERTILLAC, *à sa fille.*

Et vous le saviez ?

MADemoISELLE DE VERTILLAC

Il est vrai, maman.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME DE VERTILLAC

Vous le saviez ! et vous ne m'en avez rien dit !

MONSIEUR HARDOUIN

A sa place qu'eussiez-vous fait ?

MADAME DE VERTILLAC

Je ne suis plus surprise de sa lenteur à nous mener. Que je suis à plaindre ! Ils me feront devenir folle. (A M. Hardouin.)

Vous riez... Faut-il donc s'en retourner en province ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non, mais les marier à Paris, et le plus tôt sera le meilleur.

MADAME DE VERTILLAC

Monsieur, ce procédé est indigne.

MONSIEUR DE CRANCEY, *aux genoux de madame de Vertillac.*

Madame, pardon, mille pardons... L'amour...

MADAME DE VERTILLAC

L'amour, l'amour est un fou.

MONSIEUR HARDOUIN

Madame, qui le sait mieux que nous ?

MADAME DE VERTILLAC, *à Crancey.*

Retirez-vous, je ne veux ni vous entendre, ni vous voir. Je crois que votre projet est de me tourmenter ici comme vous avez fait depuis trois ans en province. Mais écoutez-moi, et ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire. Vous aimez ma fille : si, sous quelque forme que ce soit, vous approchez de notre domicile, si vous nous obsédez au spectacle, à la promenade, en visite, si vous me causez le moindre souci, je l'enferme dans un couvent pour n'en sortir que quand il ne sera plus en mon pouvoir de l'y retenir. Adieu... adieu, mon ami.

SCÈNE VII

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR DE CRANCEY

MONSIEUR DE CRANCEY

Cette extravagante, cette cruelle mère ne sait ni ce qu'un amant tel que moi peut oser, ni jusqu'où sa rigueur, dont tout le monde est indigné, peut conduire sa fille. Il me semble que sa propre expérience aurait dû la mieux conseiller ; car enfin... Madame de Vertillac, prenez-y garde : nous ferons quelque extravagance d'éclat dont tout le blâme retombera sur

vous, je vous en prévien. On dira... Ce que vous entendez, mon ami, je vous supplie de le rendre fidèlement à madame de Vertillac.

MONSIEUR HARDOUIN

Doucement, modérez-vous, et voyons à tête reposée s'il n'y aurait pas quelque moyen de finir votre peine.

MONSIEUR DE CRANCEY

Elle passe pour avoir eu du goût pour vous : on croit même qu'une assez longue suite de successeurs ne vous a pas fait oublier : priez, suppliez, ordonnez ensuite, car on acquiert ce droit avec les femmes. Que mon sort se décide et promptement, ou je ne répons de rien.

MONSIEUR HARDOUIN

Il faut y penser... J'y pense, et plus j'y pense, plus la chose me paraît difficile.

MONSIEUR DE CRANCEY

Quoi ? cette heureuse fécondité en expédients qui vous a fait tant de réputation...

MONSIEUR HARDOUIN

Et de haines.

MONSIEUR DE CRANCEY

Cessera-t-elle pour votre ami ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je suis devenu pusillanime, scrupuleux.

MONSIEUR DE CRANCEY

Je vois ce que c'est : vous avez encore des vues sur madame de Vertillac, comme elle pourrait bien en avoir sur vous, et vous craignez...

MONSIEUR HARDOUIN

Je crains les reproches de ma conscience, les vôtres ; mon âme est devenue timorée, je ne me reconnais pas. Ah ! si j'étais ce que je fus autrefois ! Et puis, je ne vois que des gens qui veulent la chose et qui ne veulent pas les moyens.

MONSIEUR DE CRANCEY

Je n'en suis pas.

MONSIEUR HARDOUIN

Et vous me donneriez carte blanche ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Sans balancer.

MONSIEUR HARDOUIN

Sans me questionner ?

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Vous questionner ! Regardez-moi bien : lorsqu'il s'agira de finir mon supplice et celui de mon amie, fallût-il signer un, pacte avec le diable, me voilà prêt.

MONSIEUR HARDOUIN

Ce n'est pas tout, à fait cela ; mais, première condition point de curiosité.

MONSIEUR DE CRANCEY

Je n'en aurai point.

MONSIEUR HARDOUIN

Seconde condition, de la docilité.

MONSIEUR DE CRANCEY

Qu'exigez-vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

D'ignorer le domicile de ces femmes, de les laisser en repos et de simuler un peu d'indifférence.

MONSIEUR DE CRANCEY

Moi ! moi ! simuler de l'indifférence ! Cela est au-dessus de mes forces ; je ne saurais ; c'est à m'attirer le mépris de la mère et à faire mourir de douleur sa fille. Je ne saurais, je ne saurais.

MONSIEUR HARDOUIN

Avez-vous oublié la menace de madame de Vertillac ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Je me soucie bien de ses menaces. Un couvent ! On brise les portes d'un couvent, on en franchit les murs. Monsieur, l'amour est plus fort que l'enfer.

MONSIEUR HARDOUIN

Remettez-vous.

MONSIEUR DE CRANCEY, *en se démenant, en étouffant.*

Me voilà remis ; oui, je suis remis.

MONSIEUR HARDOUIN

Vous conviendrait-il que madame de Vertillac, madame de Vertillac, entendez-vous, vous suppliât à mains jointes d'épouser mademoiselle sa fille ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Me suppliât.

MONSIEUR HARDOUIN

Oui, oui, vous suppliât. Sans trop présumer de mes forces, je pourrais, je crois, l'amener jusque-là.

MONSIEUR DE CRANCEY

Mais la fuir ! Mais jouer l'indifférence ! Mon ami, ne

pourriez-vous pas m'imposer un rôle plus raisonnable et plus facile ?

MONSIEUR HARDOUIN

Homme enragé ! Que vous demandé-je ? De ne sortir de votre logis que quand je vous appellerai.

MONSIEUR DE CRANCEY

Et cette détention durera-t-elle longtemps ?

MONSIEUR HARDOUIN

Un jour peut-être.

MONSIEUR DE CRANCEY

Un jour sans la voir ! Cela ne m'est point encore arrivé. Un mortel jour entier ! Qu'en pensera-t-elle ? Vous êtes un tyran. Allons, j'accorde le jour, mais pas une minute de plus. A propos, vous ne savez pas ce qui m'est passé par la tête lorsque je conduisais leur voiture : au moindre signe de mon amie, je les enlevais toutes deux.

MONSIEUR HARDOUIN

Qu'eussiez-vous fait de la mère ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Je ne sais ; mais l'aventure eût fait un tapage enragé, et il aurait bien fallu qu'elle m'accordât sa fille. Celle-ci ne l'a pas voulu ; je crains bien qu'elle ne s'en repente.

MONSIEUR HARDOUIN

Et vous formiez ce projet sans scrupule ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Aucun.

MONSIEUR HARDOUIN

Comment ! vous êtes presque digne d'être mon confident. Allez, renfermez-vous, et pour paraître, attendez mes ordres suprêmes.

MONSIEUR DE CRANCEY

Et je les recevrai avant la fin du jour ?

MONSIEUR HARDOUIN

Avant la fin du jour.

MONSIEUR DE CRANCEY

Combien je vais souffrir et m'ennuyer ! Que ferai-je ? Je relirai ses lettres, je lui écrirai, je baiserais son portrait, je...

MONSIEUR HARDOUIN

Adieu ! adieu !... Quelle tête ! Mais c'est ainsi qu'il faut aimer, ou ne pas s'en mêler.

SCÈNE VIII

MONSIEUR HARDOUIN, UN LAQUAIS

MONSIEUR HARDOUIN

Non, je crois que le ciel, la terre et les enfers ont comploté contre cette pièce... Les obstacles se succèdent sans relâche... Un procès à terminer, une pension à solliciter, une mère à mettre à la raison, et puis arranger des scènes au milieu de tout cela... Cela ne se peut... Ma tête n'y est plus... *(Il se jette dans un fauteuil. Au laquais.)* Eh bien ! qu'est-ce ? encore quel-qu'un ?

LE LAQUAIS

Pour celui-ci, je ne sais ce qu'il est. Il est entré brusquement. Je lui demande ce qu'il veut ; point de réponse. Je le tire par la manche, il me regarde et continue à se promener. Il a l'œil un peu hagard, il se parle à lui-même, il fait des éclats de rire. Du reste, il est très poli. Si ce n'est pas un fou, c'est un poète.

MONSIEUR HARDOUIN

Je n'y tiens plus. En dépit de votre prédiction, monsieur des Renardeaux, vous me verrez à Gisors.

LE LAQUAIS

Entrera-t-il ?

MONSIEUR HARDOUIN

Si c'était quelque jeune auteur qui eût besoin d'un conseil et qui vint le chercher de la porte Saint-Jacques ou de Picpus ; un homme de génie qui manquât de pain, car cela peut arriver. Hardouin, rappelle-toi le temps où tu habitais le faubourg Saint-Médard et où tu regrettais une pièce de vingt-quatre sous et une matinée perdue... Qu'il entre.

SCÈNE IX

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR DE SURMONT

MONSIEUR HARDOUIN

Eh ! c'est vous, mon ami ?

MONSIEUR DE SURMONT

Pourrait-on vous demander ce que vous faites ici ?

MONSIEUR HARDOUIN

Et vous, qu'y venez-vous faire ?

MONSIEUR DE SURMONT

Je l'ignore. On m'a appelé vite, vite, et j'accours.

MONSIEUR HARDOUIN

Dieu soit loué ! Voilà ma pièce faite. Vous ignorez ce qu'on vous veut ? moi je vais vous l'apprendre. C'est sous quelques jours la fête d'une amie : on se propose de la célébrer, et l'on va vous demander une petite pièce de société que vous ferez, n'est-ce pas ?

MONSIEUR DE SURMONT

Et pourquoi pas vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

Pourquoi ? pour mille raisons dont voici la meilleure. Il m'a semblé que madame de Chepy, l'amie de la maîtresse de la maison, ne vous était pas indifférente, et j'ai pensé qu'il y aurait bien peu de délicatesse à vous ravir une si belle occasion de lui faire la cour.

MONSIEUR DE SURMONT

Et c'est pour m'obliger...

MONSIEUR HARDOUIN

Sans doute. Ainsi voilà la chose arrangée. Vous ferez la parade, le proverbe, la pièce, ce qu'il vous plaira, à charge de revanche.

MONSIEUR DE SURMONT

Je ne m'entends guère à cela.

MONSIEUR HARDOUIN

Tant mieux ; ce que je ferais ressemblerait à tout, ce que vous ferez ne ressemblera à rien.

MONSIEUR DE SURMONT

Il y aura là de beaux esprits, des gens du monde. Je voudrais bien garder l'incognito.

MONSIEUR HARDOUIN

Je vais vous mettre à l'aise. Si vous réussissez, le succès sera pour votre compte ; si vous tombez, la chute sera pour le mien.

MONSIEUR DE SURMONT

Rien de plus obligeant.

MONSIEUR HARDOUIN

Mais payez le service réel que je vous rends, d'un peu de confiance. N'est-il pas vrai qu'avec toutes ses fantaisies, ses caprices, ses brusqueries, madame de Chepy est fort aimable ?

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR DE SURMONT

Je conviendrais de tout ce qu'il vous plaira ; je vous remercierai même si vous l'exigez.

MONSIEUR HARDOUIN

Je n'exige rien, je sais obliger sans ostentation et sans intérêt. Allons, partez,

MONSIEUR DE SURMONT

Verrai-je madame de Chepy ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non, si vous voulez rester anonyme. Mais écrivez-lui un billet honnête qu'elle puisse interpréter comme il lui plaira. Moins elle s'attendra à cette marque d'attachement, plus elle en sera touchée. Écrivez là... Comédie, proverbe, parade, impromptu, ce que vous voudrez, pourvu que cela soit bien gai et ne sente pas l'apprêt.

MONSIEUR DE SURMONT, *en écrivant.*

Mais encore faudrait-il connaître l'héroïne du jour.

MONSIEUR HARDOUIN

Louez, louez, la louange est toujours bien accueillie.

MONSIEUR DE SURMONT

Est-on jeune ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non.

MONSIEUR DE SURMONT

Vieille ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non. Tous les charmes que l'âge ne détruit pas, on les a. Vous pouvez tomber à bras raccourci sur les vices, sur les ridicules, sans nous effleurer ; vous étendre à votre aise sur les qualités de l'esprit et du cœur, sans qu'il y ait un mot de perdu. Insistez surtout sur l'usage du monde, la franchise, la bienfaisance, la discrétion, la politesse, la décence, la dignité, etc., etc.

MONSIEUR DE SURMONT

Je la connais peut-être. Ne serait-ce pas par hasard une femme que j'ai vue une fois ou deux chez madame de Chepy pendant sa maladie ? ne s'appellerait-elle pas ?...

MONSIEUR HARDOUIN

Elle ou une autre, qu'est-ce que cela fait ? Donnez le billet, je vais le faire remettre, et partez.

SCÈNE X

MONSIEUR HARDOUIN, UN LAQUAIS

MONSIEUR HARDOUIN, *au laquais.*

Portez ce billet à madame de Chepy et revenez sur-le-champ.... Ah ! je respire, me voilà soulagé d'un poids énorme ; je me sens léger comme un oiseau, et je puis me livrer gaie-ment à l'affaire de mon avocat bas-normand. Pour celle-là, je la regarde comme faite. Celle de ma veuve souffrira peut-être de la difficulté, mais nous verrons ; mon ami Poultier est un si bon homme ! La dame de Vertillac me donnera du fil à retordre. Si c'était une autre mère, un peu raisonnable, un peu sensée ; mais c'est une folle, c'est une femme violente, et l'expédient que j'ai imaginé pourrait aisément produire l'effet opposé. A la bonne heure ; s'il manque, mon ami de Crancey n'en sera pas plus malheureux. Moi, je ne risque à cela que des invectives, mais j'y suis fait. Je marche depuis vingt ans entre la plainte de mes amis et mes propres remords... Dressons nos batteries. Il me faut... d'abord une lettre de moi à Crancey... *(Il écrit.)* La voilà faite... *(Il la relit.)* Il me faut une réponse de Crancey... *(Il écrit.)* La voilà faite... *(Il la relit.)* « Je me lasse, mon ami. Je suis honnête, mais l'homme le plus honnête finit par prendre son parti... » Fort bien ; cette réponse de Crancey a la juste mesure et me plaît... Mais il faut que celle-ci soit d'une autre main... Dans le trouble du premier moment je disposerai de madame de Vertillac, je n'en doute pas, mais elle est femme à revenir sur ses pas. Il me faudrait un dédit... oui, un dédit en bonne forme.. Mais je n'entends rien à cela...

SCÈNE XI

MONSIEUR HARDOUIN, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur, me voilà.

MONSIEUR HARDOUIN

Écoutez : cette lettre, celle-là, vous vous assoirez à cette table, et vous me la copierez de votre plus belle écriture.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

Ensuite vous courrez rue de la Flèche chez M. des Renardeaux, et vous lui direz que je l'attends ici pour affaire ; il croira que c'est la sienne. Vous lui direz qu'il vienne sur-le-champ... Au reste, si on ne le trouve pas, nous dresserons l'acte comme nous pourrons, sauf à réparer le défaut de la forme par la force du fond... Ah ! si j'avais voulu, j'aurais été, je crois, un dangereux vaurien... Mais puisque mon premier commis de la marine ne vient pas, il faut que j'envoie chez lui... Non, il vaut mieux que j'y aille.

SCÈNE XII

LE LAQUAIS

Quel griffonnage ! Cela sait tout, excepté peut-être lire et écrire... Voyons, et tâchons surtout de ne pas faire de faute ; une virgule de plus ou de moins suffirait pour le faire sauter aux solives... Mais qu'est-ce que cela signifie?... Il répond lui-même à une lettre qu'il s'est écrite. Monsieur Hardouin, vous vous ferez quelque mauvaise affaire ; vous vous mêlez de bien des choses ; il vous en arrivera mal... *(Le laquais reste sur la scène, et continue à copier la lettre en se souriant à lui-même de sa belle écriture, puis se dépitant, effaçant, grattant, déchirant et recommençant ; et, cependant, l'orchestre joue cette pantomime.)*

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR HARDOUIN et SON LAQUAIS, *qui lui présente la copie de la lettre.*

MONSIEUR HARDOUIN

Fort bien. Courez vite chez Des Renardeaux... Tous ces gens-là sont introuvables. On m'a dit que le Poultier était ici, et nous le verrons, j'espère.

SCÈNE II

MONSIEUR HARDOUIN, MADEMOISELLE BEAULIEU,
avec un bouquet à son côté et un faisceau de fleurs à la main.

MADemoISELLE BEAULIEU

Je vous l'avais bien dit, madame est d'une humeur empestée ; j'ai cru que je ne viendrais pas à bout de la coiffer. Et vous, monsieur, où en êtes-vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est fait.

MADemoISELLE BEAULIEU

Fort bien. Je viens de sa part vous casser aux gages, et vous prévenir qu'elle ne veut absolument rien de vous.

MONSIEUR HARDOUIN

Pourquoi cela ?

MADemoISELLE BEAULIEU

Ou parce qu'elle a changé d'avis : c'est un bon cœur, mais une tête de girouette ; ou, ce qui me semble plus vraisemblable, parce qu'elle compte sur le secours d'un autre. Achèverai-je ma commission ?

MONSIEUR HARDOUIN

Il n'y faut pas manquer.

MADemoISELLE BEAULIEU

J'ai ordre d'ajouter qu'elle n'aura pas de peine à trouver un aussi mauvais poète, et qu'elle en aura moins encore à trouver un homme plus officieux.

MONSIEUR HARDOUIN

Mademoiselle, vous aurez la bonté de lui répondre de ma part que j'aurais le plus grand plaisir à me conformer à ses derniers ordres, mais qu'ils arrivent un peu tard ; qu'au reste, il est plus aisé de brûler une pièce que de la faire... (*Mademoiselle Beaulieu sourit.*) Vous souriez... Auriez-vous quelque chose de plus à me dire ?

MADemoISELLE BEAULIEU

Oui.

MONSIEUR HARDOUIN

Qu'est-ce ?

MADemoISELLE BEAULIEU

C'est que si je fais des boucles, je fais aussi quelquefois des plaisanteries. Vrai, la pièce est faite ?

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non, elle se fait. Qu'est-ce que cet énorme bouquet ? Il est beau, très beau, mais toutes ces roses ne vaudront jamais la touffe de lis ou le seul bouton qu'elles nous cachent.

MADemoiselle BEAULIEU

S'il nous faut des couplets, il nous faut aussi des bouquets et nous sommes allés mettre au pillage les parterres de M. Poultier. Comme il n'est jamais sûr de son temps, et que ses affaires pourraient l'arrêter à Versailles, le jour de la fête de madame de Malves, il est venu présenter un hommage d'avance.

MONSIEUR HARDOUIN

Il est ici ?

MADemoiselle BEAULIEU

Je crois que je l'entends descendre.

SCÈNE III

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR POULTIER,
premier commis de la marine.

MONSIEUR HARDOUIN, *vers la coulisse.*

Monsieur Poultier, monsieur Poultier, c'est Hardouin, c'est moi qui vous appelle ; un mot, s'il vous plaît.

MONSIEUR POULTIER

Vous êtes un indigne ; je ne devrais pas vous apercevoir. Y a-t-il deux ans que vous me promettez de venir dîner avec nous ? Il est vrai qu'on m'a dit que c'était par cette raison qu'il n'y fallait point compter ; mais, rancune tenante, que me voulez-vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

Auriez-vous un quart d'heure à m'accorder ?

MONSIEUR POULTIER, *tirant sa montre.*

Oui, un quart d'heure, mais pas davantage, c'est jour de dépêches.

MONSIEUR HARDOUIN, *vers l'antichambre.*

Qui que ce soit qui vienne, je n'y suis pas ; qui que ce soit, entendez-vous ?

MONSIEUR POULTIER

Cela semble annoncer une affaire grave.

MONSIEUR HARDOUIN

Très grave. Avez-vous toujours de l'amitié pour moi ?

MONSIEUR POULTIER

Oui, traître ; malgré tous vos travers, est-ce qu'on peut s'en empêcher ?

MONSIEUR HARDOUIN

Si je me jetais à vos genoux, et que j'implorasse votre secours dans la circonstance de ma vie la plus importante, me l'accorderiez-vous ?

MONSIEUR POULTIER

Auriez-vous besoin de ma bourse ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non.

MONSIEUR POULTIER

Vous seriez-vous encore fait une affaire ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non.

MONSIEUR POULTIER

Parlez, demandez, et soyez sûr que si la chose n'est pas impossible, elle se fera.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne sais par où commencer.

MONSIEUR POULTIER

Avec moi ! allez droit au fait.

MONSIEUR HARDOUIN

Connaissez-vous madame Bertrand ?

MONSIEUR POULTIER

Cette diable de veuve qui depuis six mois tient la ville et la cour à nos trousses, et qui nous a fait plus d'ennemis en un jour que dix autres sollicitateurs ne nous en auraient fait en dix ans ? Encore trois ou quatre clientes comme elle, et il faudrait désertier les bureaux. Que veut-elle ? Une pension ? on la lui offre. Que voulez-vous ? Qu'on l'augmente ? on l'augmentera.

MONSIEUR HARDOUIN

Ce n'est pas cela ; elle consent à ce qu'on la diminue, pourvu qu'on la rende réversible sur la tête de son fils.

MONSIEUR POULTIER

Cela ne se peut, cela ne se peut. Cela ne s'est pas encore fait, cela ne doit pas se faire, cela ne se fera point. Voyez donc, mon ami, vous qui avez du sens, les conséquences de cette grâce. Voulez-vous nous attirer sur les bras cent autres veuves pour lesquelles votre madame Bertrand aura fait la planche ? Faut-il que les règnes continuent à s'endetter succes-

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

sivement ? Savez-vous qu'il en coûte presque autant pour les dépenses courantes ? Nous voulons nous liquider, et ce n'en est pas là le moyen. Mais quel intérêt pouvez-vous prendre à cette femme, assez puissant pour vous fermer les yeux sur la chose publique ?

MONSIEUR HARDOUIN

Quel intérêt j'y prends ? Le plus grand. Avez-vous regardé madame Bertrand ?

MONSIEUR POULTIER

D'accord, elle est fort bien.

MONSIEUR HARDOUIN

Et si je la trouvais telle depuis dix ans ?

MONSIEUR POULTIER

Vous en auriez assez.

MONSIEUR HARDOUIN

Laissons la plaisanterie. Vous êtes un très galant homme, incapable de compromettre la réputation d'une femme et de faire mourir de douleur un ami. Ces gens de mer, peu aimables d'ailleurs, sont sujets à de longues absences.

MONSIEUR POULTIER

Et ces longues absences seraient ennuyeuses pour leurs femmes, si elles étaient folles de leurs maris.

MONSIEUR HARDOUIN

Madame Bertrand estimait fort le brave capitaine Bertrand, mais elle n'en avait pas la tête tournée, et cet enfant pour lequel elle sollicite la réversibilité de la pension, cet enfant...

MONSIEUR POULTIER

Vous en êtes le père.

MONSIEUR HARDOUIN

Je le suppose.

MONSIEUR POULTIER

Pourquoi diable lui faire un enfant ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est elle qui l'a voulu.

MONSIEUR POULTIER

Cependant cela change un peu la thèse.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne suis pas riche, vous connaissez ma façon de penser et de sentir. Dites-moi, si cette femme venait à mourir, croyez-vous que je pusse supporter les dépenses de l'éducation d'un

enfant, ou me résoudre à l'oublier, à l'abandonner ? Le feriez-vous ?

MONSIEUR POULTIER

Non ; mais est-ce à l'État à réparer les sottises des particuliers ?

MONSIEUR HARDOUIN

Ah ! si l'État n'avait pas fait et ne faisait pas d'autres injustices que celle que je vous propose ! si l'on n'eût accordé et si l'on n'accordait de pensions qu'aux veuves dont les maris se sont noyés pour satisfaire aux lois de l'honneur et de la marine, croyez-vous que le fisc en fût épuisé ? Permettez-moi de vous le dire, mon ami, vous êtes d'une probité trop rigoureuse, vous craignez d'ajouter une goutte d'eau à l'Océan. Si cette grâce était la première de cette nature, je ne la demanderais pas.

MONSIEUR POULTIER

Et vous feriez bien.

MONSIEUR HARDOUIN

Mais des prostituées, des proxénètes, des cnanteuses, des danseuses, des histrions, une foule de lâches, de coquins, d'infâmes, de vicieux de toute espèce épuiseront le trésor, pilleront la cassette, et la femme d'un brave homme...

MONSIEUR POULTIER

C'est qu'il y en a tant d'autres qui ont aussi bien mérité de nous que le capitaine Bertrand, et laissé des veuves indigentes avec des enfants.

MONSIEUR HARDOUIN

Et que m'importent ces enfants que je n'ai pas faits, et ces veuves en faveur desquelles ce n'est pas un ami qui vous sollicite ?

MONSIEUR POULTIER

Il faudra voir.

MONSIEUR HARDOUIN

Je crois que tout est vu, et vous ne sortirez pas d'ici que je n'aie votre parole.

MONSIEUR POULTIER

A quoi vous servira-t-elle ! Ne faut-il pas l'agrément du ministre ? Mais il a de l'estime et de l'amitié pour vous.

MONSIEUR HARDOUIN

Et vous lui confierez...

MONSIEUR POULTIER

Il le faudra bien. Cela vous effarouche, je crois ?

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Un peu. Ce secret n'est pas le mien, c'est celui d'un autre, et cet autre c'est une femme.

MONSIEUR POULTIER

Dont le mari n'est plus. Vous êtes un enfant... Savez-vous comment votre affaire tournera ? Je dirai tout, on sourira. Je proposerai la diminution de la pension, à condition de la rendre réversible, on y consentira. Au lieu de la diminuer, nous la doublerons ; le brevet sera signé sans avoir été lu, et tout sera fini.

MONSIEUR HARDOUIN

Vous êtes charmant. Votre bienfaisance me touche aux larmes ; venez que je vous embrasse. Et votre brevet se fera-t-il longtemps attendre ?

MONSIEUR POULTIER

Une heure, deux heures peut-être. Je vais travailler avec le ministre ; il y a beaucoup d'affaires, mais on n'expédie que celles que je veux. La vôtre passera la première, et dans un instant je pourrai bien venir moi-même vous instruire du succès.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne saurais vous dire combien je vous suis obligé.

MONSIEUR POULTIER

Ne me remerciez pas trop, je n'ai jamais eu la conscience plus à l'aise. Voilà en effet une belle récompense pour un homme de lettres qui a consumé les trois quarts de sa vie d'une manière honorable et utile, à qui le ministère n'a pas encore donné le moindre signe d'attention, et qui sans la magnificence d'une souveraine étrangère... Adieu. Je pourrais, je crois, vous rappeler votre promesse, mais je ne veux pas que l'ombre de l'intérêt obscurcisse ce que vous regardez comme un bienfait. Vous retrouverai-je ici ?

MONSIEUR HARDOUIN

Assurément, si j'ai le moindre espoir de vous y revoir. (*Rappelant M. Poultier qui s'en va.*) Mon ami ?...

MONSIEUR POULTIER

Qu'est-ce qu'il y a ?

MONSIEUR HARDOUIN

Cette confiance au ministre...

MONSIEUR POULTIER

Vous chiffonne, je le conçois, mais elle est indispensable.

MONSIEUR HARDOUIN

Vous croyez ? (*Il sourit.*)

SCÈNE IV

MONSIEUR HARDOUIN

Et voilà comment il faut s'y prendre quand on veut obtenir. Je n'avais qu'à dire à Poultier : « Cette femme ne m'est rien. Je ne la connais que d'hier ; je l'ai rencontrée, en courant le monde, chez des personnes qui s'y intéressent. On sait que je vous connais, on a pensé que je pourrais quelque chose pour elle. J'ai promis de vous en parler, je vous en parle, voilà ma parole dégagée. Faites du reste ce qui vous conviendra, je ne veux ni vous compromettre, ni vous importuner ; » Poultier m'aurait répondu froidement : « Cela ne se peut... » Et nous aurions parlé d'autre chose... Mais madame Bertrand approuvera-t-elle le moyen dont je me suis servi ? Si par hasard elle était un peu scrupuleuse... Je l'oblige, il est vrai, mais à ma manière qui pourrait bien n'être pas la sienne... Au demeurant que ne s'en expliquait-elle ? Ne lui ai-je pas exposé mes principes, ne lui ai-je pas demandé, ne m'a-t-elle pas permis de me rendre son affaire personnelle ? Qu'ai-je fait de plus ?... Si Poultier pouvait m'envoyer ou plutôt m'apporter le brevet avant le retour de la veuve... La bonne folie qui me vient !... J'arrive ici pour y faire une pièce, car madame de Chepy comptait me chambrer tout le jour et peut-être toute la nuit ; elle avait bien pris son moment !... A propos, il faut envoyer chez Surmont pour savoir où il en est ; je ne voudrais pas que la fête manquât.

SCÈNE V

MONSIEUR HARDOUIN, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

M. des Renardeaux est allé chez un premier magistrat, mais il en reviendra dans un moment et vous l'aurez.

MONSIEUR HARDOUIN

Allez chez M. de Surmont, dites-lui que je l'attends ici dans la journée avec ce qu'il m'a promis, et que si le rôle de

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

mademoiselle Beaulieu est prêt, il le lui envoie, parce qu'elle a peu de mémoire.

LE LAQUAIS, *à part.*

Chez M. de Surmont ! à une lieue ! il me prend pour un cheval de poste.

MONSIEUR HARDOUIN

Retiendrez-vous bien tout cela ?

LE LAQUAIS

Parfaitement.

MONSIEUR HARDOUIN

Répétez-le-moi.

LE LAQUAIS

Aller chez M. de Surmont, lui dire que vous l'attendez chez vous avec ce qu'il sait bien, et que si le rôle de mademoiselle Beaulieu est prêt, de vous l'envoyer... de le lui envoyer tout de suite.

MONSIEUR HARDOUIN

De vous, de lui, lequel des deux ?

LE LAQUAIS

De vous l'envoyer.

MONSIEUR HARDOUIN

Non, butor ; non, c'est de le lui envoyer à elle ; et ce n'est pas chez moi, c'est ici que je l'attends, lui, de Surmont.

LE LAQUAIS

Sauf votre respect, monsieur, je crois que vous n'avez pas dit comme cela.

MONSIEUR HARDOUIN

Cela ferait sauter aux nues. Ils font une sottise, et pour la réparer ils en disent une autre. C'est qu'il faudrait toujours écrire... Mais voilà ma veuve ; elle arrive un peu plus tôt que je ne la désirais.

SCÈNE VI

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND

MADAME BERTRAND

Vous allez dire, monsieur, que ceux qui n'ont qu'une affaire sont bien incommodes ; mais si je vous importune, ne vous gênez point du tout, je reviendrai dans un autre moment.

MONSIEUR HARDOUIN

Non, madame, les malheureux et les femmes aimables ne viennent jamais à contre-temps chez celui qui est bienfaisant et qui a du goût.

MADAME BERTRAND

Pour les femmes aimables, cela peut être vrai ; quant aux malheureux, il m'est impossible d'être de votre avis. Si vous saviez combien de fois j'ai lu sur les visages, malgré le masque officieux dont ils se couvraient : « Toujours cette veuve ! que vient-elle faire ici ? J'en suis excédé ; elle s'imagine qu'on n'a dans la tête qu'une chose, et que c'est la sienne. » A peine m'offrait-on une chaise. On s'élançait au-devant de moi, non par politesse, mais pour ne me pas laisser le temps d'avancer. On m'arrêtait à la porte, et là on me disait entre les deux battants : « J'ai pensé à votre affaire, je ne la perds pas de vue ; comptez sur ce qui dépendra de moi... — Mais, monsieur... — Madame, je suis désolé de ne pouvoir vous retenir plus longtemps ; je suis accablé. » Je faisais ma révérence, on me la rendait, et j'ai quelquefois entendu le maître dire à ses domestiques : « J'avais consigné cette femme, pourquoi l'a-t-on laissée passer ? Si elle reparait, je n'y suis pas, je n'y suis pas. »

MONSIEUR HARDOUIN

Vous me parlez là de gens sans âme et sans yeux.

MADAME BERTRAND

Tout en est plein ; mais ce n'est rien que cela, j'ai trouvé des gens pires que ceux dont je viens de vous parler. On n'ose dire à quel prix ils mettent leurs services ; cela fait horreur.

MONSIEUR HARDOUIN

Malgré leur peu de délicatesse, je les conçois plus aisément.

MADAME BERTRAND

En vérité, monsieur, vous êtes presque le seul bienfaiteur honnête que j'aie rencontré.

MONSIEUR HARDOUIN

Hélas ! madame, peu s'en faut que je ne rougisse de votre éloge.

MADAME BERTRAND

Non, monsieur, sans flatterie, tel on vous avait peint à moi, tel je vous ai trouvé.

MONSIEUR HARDOUIN

Ce sont mes amis qui vous ont parlé, et l'amitié est sujette à s'aveugler et à surfaire. S'ils avaient été vrais, ou plutôt s'ils m'avaient connu comme je me connais, voici ce qu'ils vous auraient dit : « Hardouin a l'âme sensible ; lui présenter une

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

occasion de faire le bien, c'est l'obliger ; et s'il avait eu le bonheur d'être utile à une femme pour laquelle il s'avouât du penchant, il craindrait tellement de flétrir un bienfait, que cette considération suffirait pour le réduire à un très long silence. »

MADAME BERTRAND

Oserai-je, monsieur, vous faire une question ? J'ai passé chez le premier commis du ministre et j'ai appris qu'il était ici...

MONSIEUR HARDOUIN

Et vous voulez savoir si je l'ai vu. Oui, madame, je l'ai vu.

MADAME BERTRAND

Eh bien, monsieur ?

MONSIEUR HARDOUIN

Notre affaire souffre des difficultés, mais elle n'est point, mais point du tout désespérée.

MADAME BERTRAND

Et vous croyez ?...

MONSIEUR HARDOUIN

Madame, attendons, ne nous flattons de rien ; au lieu de nous bercer d'une attente qui pourrait être vaine, ménageons-nous une surprise agréable.

SCÈNE VII

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND,
UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

C'est de la part de M. Poultier qui vous salue. Il m'a chargé de vous remettre ce paquet en main propre, et de vous prévenir que dans un moment il serait ici.

SCÈNE VIII

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND

MONSIEUR HARDOUIN

Notre sort est là-dedans.

MADAME BERTRAND

Je tremble.

MONSIEUR HARDOUIN

Et moi aussi. Ouvrirai-je ?

MADAME BERTRAND

Ouvrez, ouvrez vite.

MONSIEUR HARDOUIN *ouvre et lit.*

C'est le brevet de votre pension, signé du ministre. Elle est de mille écus.

MADAME BERTRAND

Le double de ce qu'on m'avait offert ?

MONSIEUR HARDOUIN

Oui, j'ai bien lu, et réversible sur la tête de votre fils.

MADAME BERTRAND

La force me manque, permettez que je m'asseye ; monsieur, un verre d'eau, je me trouve mal.

MONSIEUR HARDOUIN, *vers la coulisse.*

Vite un verre d'eau. (*Cependant M. Hardouin écarte le mantelet de madame Bertrand et la met un peu en désordre.*)

MADAME BERTRAND, *toujours assise.*

J'ai donc enfin de quoi subsister ! Mon enfant, mon pauvre enfant ne manquera ni d'éducation ni de pain ! Et c'est à vous, monsieur, que je le dois ! Pardonnez, monsieur, je ne saurais parler, la violence de mon sentiment m'embarrasse la voix. Je me tais, mais regardez, voyez et jugez. (*Madame Bertrand ne s'aperçoit qu'alors de son désordre.*)

MONSIEUR HARDOUIN

Vous n'avez jamais été de votre vie aussi touchante et aussi belle. Ah ! que celui qui vous voit dans ce moment est heureux, j'ai presque dit est à plaindre de vous avoir servie !

MADAME BERTRAND

Me permettez-vous d'attendre ici M. Poultier ?

MONSIEUR HARDOUIN

Il faut faire mieux. Cet enfant deviendra grand ; qui sait si quelque jour il n'aura pas besoin de la faveur du ministre et des bons offices du premier commis ? Mon avis serait que vous allassiez le chercher et que vous le présentassiez à M. Poultier.

MADAME BERTRAND

Vous avez raison, monsieur. A ce sang-froid qui vous permet de penser à tout, il est aisé de voir que l'exercice de la bienfaisance vous est familier. Je cours prendre mon

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

enfant. Comme je vais le baiser ! Si je ne vous apparais pas dans un quart d'heure, c'est que je serai morte de joie.

MONSIEUR HARDOUIN, *lui offrant le bras.*

Permettez, madame...

MADAME BERTRAND

Non, monsieur, non ; je me sens beaucoup mi

MONSIEUR HARDOUIN, *vers la coulisse.*

Donnez le bras à madame jusqu'à sa voiture.

SCÈNE IX

MONSIEUR HARDOUIN, *seul.*

Moi, un bon homme, comme on le dit ! je ne le suis point. Je suis né foncièrement dur, méchant, pervers. Je suis touché presque jusqu'aux larmes de la tendresse de cette mère pour son enfant, de sa sensibilité, de sa reconnaissance, j'aurais même du goût pour elle ; et malgré moi je persiste dans le projet peut-être de la désoler... Hardouin, tu t'amuses de tout, il n'y a rien de sacré pour toi ; tu es un fieffé monstre... Cela est mal, très mal... il faut absolument que tu te défasses de ce mauvais tour d'esprit... et que je renonce à la malice que j'ai projetée ?... Oh, non... mais après celle-là plus, plus ; ce sera la dernière de ma vie.

SCÈNE X

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME DE VERTILLAC

MONSIEUR HARDOUIN

Seule ?

MADAME DE VERTILLAC

Seule !

MONSIEUR HARDOUIN

Qu'avez-vous fait de votre fille ?

MADAME DE VERTILLAC

Ma fille, nous en parlerons tout à l'heure ; mais il faut d'abord que je vous entretienne d'une chose qui presse et qui pourrait m'échapper. Vous avez été lié avec le marquis de Tourvelles ?

MONSIEUR HARDOUIN

Oui, avant que le Grisel ne lui barbouillât la tête.

MADAME DE VERTILLAC

L'êtes-vous encore ?

MONSIEUR HARDOUIN

Peu. J'ai quelque espoir de le voir aujourd'hui.

MADAME DE VERTILLAC

Écoutez-moi bien. Il est devenu collateur d'un excellent bénéfice.

MONSIEUR HARDOUIN

Je le sais ; le prieuré de Préfontaine.

MADAME DE VERTILLAC

Eh bien, le sot marquis ne veut-il pas conférer ce prieuré à un certain abbé Gaucher... Gauchat, sulpicien renforcé, à face blême, à cheveux plats, théologien sublime ! Mais que m'importe toute sa théologie, s'il est triste, ennuyeux à périr et sans la moindre ressource dans la société ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous avez raison ; il ne faut pas souffrir cela.

MADAME DE VERTILLAC

Vous emploierez donc tout ce que vous avez d'autorité sur l'esprit du marquis en faveur de l'abbé Dubuisson, garçon charmant, chez qui j'irai faire le reversis qui sera suivi d'un excellent souper. Si la table de l'abbé est délicate, c'est que sa conversation est encore plus amusante. Personne ne sait mieux les aventures scandaleuses et ne les raconte avec plus de décence ; et si je ne craignais d'être médisante, je vous dirais qu'il est excellent chansonnier et le bon, le tendre, l'intime ami de notre intendante, qui se charge en échange des petits couplets de l'abbé.

MONSIEUR HARDOUIN

De Tourvelle connaît-il le Gauchat et votre Dubuisson ?

MADAME DE VERTILLAC

Non. L'un n'est jamais sorti de son séminaire, et l'autre est trop bonne compagnie pour lui.

MONSIEUR HARDOUIN

Il suffit ; à présent venons à votre fille.

SCÈNE XI

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME DE VERTILLAC, MONSIEUR DES RENARDEAUX, *qui passe sa tête entre les deux battants de la porte.*

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Vous êtes en affaires, je reviendrai.

MONSIEUR HARDOUIN

Non, non, restez. Je suis à vous dans le moment... (*A madame de Vertillac.*) C'est un ami avec qui j'en use sans conséquence.

SCÈNE XII

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME DE VERTILLAC

MONSIEUR HARDOUIN

Et votre fille ?

MADAME DE VERTILLAC

J'ai pensé que ces petites oreilles-là seraient au moins superflues pour ce que nous avons à nous dire, et je viens de les déposer chez notre amie, madame de Chepy.

MONSIEUR HARDOUIN

La pauvre enfant, que je la plains ! (*Il sonne. Bas au laquais.*) Faites dire à M. de Crancey de se rendre sur-le-champ chez madame de Chepy où il trouvera bonne compagnie.

MADAME DE VERTILLAC

C'est pour qu'on ne vienne pas nous interrompre ?

MONSIEUR HARDOUIN

Tout juste.

MADAME DE VERTILLAC

Eh bien, que dites-vous de ce Crancey ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je dis qu'il a la tête tournée de votre fille, et que ce n'est pas un grand malheur.

MADAME DE VERTILLAC

Une dissimulation de quatre jours ! Je ne pardonnerai jamais ce mystère à ma fille. Mais parlons d'abord de nous, ensuite nous parlerons d'elle. Je me doute bien que depuis notre cruelle séparation votre cœur ne vous est pas resté. Point de question de ma part sur ce point, parce que vous me mentiriez peut-être ; aucune de la vôtre, s'il vous plaît,

parce que je serais femme à vous dire la vérité. Mais votre temps, votre talent?

MONSIEUR HARDOUIN

Ma foi, je les donne à tous ceux qui en font assez de cas pour les accepter.

MADAME DE VERTILLAC

C'est ainsi que la vie se passe sans acquérir ni réputation ni fortune.

MONSIEUR HARDOUIN

Si la fortune vient à moi, je ne la repousserai pas ; mais on ne me verra jamais courir après elle. Quant à la réputation, c'est un murmure qui peut flatter un moment, mais qui ne vaut guère la peine qu'on s'en soucie, surtout quand on quitte *Tartuffe* et le *Misanthrope* pour courir à *Jérôme Pointu*. Le bon goût est perdu.

MADAME DE VERTILLAC

Mais vous êtes devenu philosophe.

MONSIEUR HARDOUIN

Et triste.

MADAME DE VERTILLAC

Triste ! et pourquoi ? Ils disent tous que la sagesse est la source de la sérénité.

MONSIEUR HARDOUIN

La mienne s'afflige de la folie.

MADAME DE VERTILLAC

Vous n'y pensez pas. Les fous ont été créés pour l'amusement du sage, il faut en rire.

MONSIEUR HARDOUIN

On passerait son temps à rire de ses amis.

MADAME DE VERTILLAC

Hardouin, prenez-y garde, vous couvez une maladie, vous changez de caractère.

MONSIEUR HARDOUIN

Quoi, si vous vous trouviez, à votre insu, dans une de ces circonstances critiques qui portent la désolation au fond du cœur d'une mère, vous me conseilleriez de n'envisager la chose que du côté plaisant, et de faire le rôle de Démocrite ?

MADAME DE VERTILLAC

Non, mais je n'en suis pas là, et je ne vous permettrai jamais de prendre aux passants l'intérêt que vous me devez.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

J'ai vu de Crancey.

MADAME DE VERTILLAC

Vous a-t-il parlé de moi ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est la plus belle âme, la plus ingénue. J'ai sa confiance au point que s'il avait commis un crime, je crois qu'il me l'avouerait.

MADAME DE VERTILLAC

Et de ma fille que vous en a-t-il dit ? Tenez, mon cher Hardouin, j'aime de Crancey ; mais le reste de la famille, je l'ai en horreur, et je ne me résoudrai jamais à vivre avec ces gens-là.

MONSIEUR HARDOUIN

Tant pis, tant pis.

MADAME DE VERTILLAC

Ah ! ne voilà-t-il pas que votre héracliterie vous reprend ? Allons, éclaircissez ce front chargé d'ennui. Livrez-vous au plaisir de revoir votre première amie qui vous a toujours regretté. Vous étiez bien jeune ; il y a déjà des années... Vous vous taisez. Savez-vous que ce silence et ce maintien commencent à me soucier ? Ne craignez rien, Hardouin ; je ne suis pas venue pour vous rappeler les plus beaux jours de ma vie, et peut-être de la vôtre. Si vous avez un engagement, il faut y être fidèle. J'ai des principes.

MONSIEUR HARDOUIN

De Crancey m'a écrit et je lui ai répondu.

MADAME DE VERTILLAC

Je ne connais pas encore son style ; cela doit être bien emporté, bien tendre. Est-ce que vous me refuseriez la lecture de ces lettres ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non, si je pouvais attendre de votre part un peu de modération et d'impartialité. Là, mon amie, quand vous jetteriez les hauts cris, ce qui serait fait n'en serait pas moins fait, et toutes vos fureurs ne répareraient rien.

MADAME DE VERTILLAC

Que voulez-vous dire ? Les lettres ! les lettres ! il faut que je les voie sans délai.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne me suis proposé ni de vous offenser, ni d'excuser

votre fille, mais si j'osais vous rappeler au temps de votre mariage, vous concevriez qu'avec un esprit droit, une âme honnête et la meilleure éducation, l'opiniâtreté déplacée des parents, leurs persécutions, leurs délais peuvent amener un accident.

MADAME DE VERTILLAC

Ciel ! qu'ai-je entendu ? Les lettres ! pour Dieu, mon cher ami, les lettres !

MONSIEUR HARDOUIN

Les voilà, mais je ne vous les confierai que sur votre parole d'honneur de ne parler de rien à de Crancey, ni à votre fille, de vous conduire avec elle comme une mère indulgente et bonne, comme la vôtre se conduisit avec vous, de consulter avec moi sur le meilleur et le plus prompt expédient de tout réparer, et de n'éclater, s'il faut que vous éclatiez, que lorsque nous serons sortis d'embarras. Votre parole d'honneur.

MADAME DE VERTILLAC

Je la donne : je me tairai ; et que lui dirais-je à elle ? J'ai perdu le droit de me plaindre. Ah ! ma pauvre mère, combien elle a dû souffrir ! C'est à présent que je l'éprouve. (*Madame de Vertillac lit les lettres, elles lui tombent des mains. Elle se renverse dans un fauteuil, elle pleure, elle se désole. Elle dit :*)

Qui l'aurait imaginé d'une enfant aussi timide, aussi innocente ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous l'étiez autant qu'elle.

MADAME DE VERTILLAC

D'un jeune homme aussi sage, aussi réservé ?

MONSIEUR HARDOUIN

Feu M. de Vertillac ne l'était pas moins.

MADAME DE VERTILLAC

Je ne sais comment cela se fit.

MONSIEUR HARDOUIN

Votre fille le sait encore moins.

MADAME DE VERTILLAC

Mères, pauvres mères, veillez bien sur vos enfants !... Mais il veut que je signe un dédit ; est-il fou ? Ce n'est plus à lui à redouter mon refus ; il me tient pieds et poings liés, et c'est à moi à trembler du refroidissement qui suit presque toujours les passions satisfaites.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous voyez mal, souffrez que je vous le dise : de Crancey connaît toute l'impétuosité de votre caractère, et il craint de perdre celle qu'il aime, même après un événement qui doit lui en assurer la possession. Cela est tout à fait honnête et délicat.

MADAME DE VERTILLAC

Où est ce dédit ? vite, vite que je le signe, et qu'on me les mène à l'église... Il était donc écrit que je vivrais avec les Crancey !

MONSIEUR HARDOUIN, à un laquais.

Faites entrer M. des Renardeaux.

SCÈNE XIII

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME DE VERTILLAC, MONSIEUR DES RENARDEAUX, *en perruque énorme, le bonnet carré à la main, et en robe de palais.*

MONSIEUR DES RENARDEAUX

L'affaire m'a paru si pressante, que je suis venu droit ici. La dame Servin...

MONSIEUR HARDOUIN

Mettez-vous là, et dressez-nous un dédit entre une mère qui veut bien accorder sa fille à un galant homme qui la demande en mariage ; mais la mère a des raisons bonnes ou mauvaises de se méfier de la légèreté du jeune homme.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Cela est prudent, très prudent. Le nom de la mère ?

MADAME DE VERTILLAC

Marie-Jeanne de Vertillac.

MONSIEUR DES RENARDEAUX, *se levant et la saluant profondément.*

C'est madame. Veuve ?

MONSIEUR HARDOUIN

Veuve.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Le nom de la fille ?

MADAME DE VERTILLAC

Henriette.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

D'un premier, d'un second lit ?

MONSIEUR HARDOUIN

D'un premier, sans plus.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Majeure, mineure ?

MONSIEUR HARDOUIN

Mineure, je crois.

MADAME DE VERTILLAC

Oui, mineure. Cela finira-t-il ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Et le jeune homme ?

MONSIEUR HARDOUIN

Majeur, très majeur.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Tant mieux ; sans cela, une feuille de chêne et cet écrit seraient tout un. La somme du dédit ?

MADAME DE VERTILLAC

La plus forte, la plus forte.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Madame est-elle bien sûre de ne pas changer d'avis ?

MADAME DE VERTILLAC

Trente, quarante, cent, tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Allons, vingt mille écus. La somme est honnête, et en cas d'événement, il ne faut pas s'exposer à une réduction que la loi ne manquerait pas d'ordonner. Aprésent il n'y a plus qu'à signer. (*Madame de Vertillac se lève et signe, et Des Renardeaux dit :*) Vous voilà dans les grandes affaires ; je vous laisse. Permettez que je dépose mon uniforme ici, et je vous reviens.

SCÈNE XIV

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME DE VERTILLAC, MADEMOISELLE DE VERTILLAC, MADAME DE CHEPY, MONSIEUR DE CRANCEY

MADAME DE CHEPY

Allons, mon amie, il faut absolument terminer le supplice de ces deux charmants enfants-là. N'avez-vous point de remords de l'avoir fait durer si longtemps ?

MADAME DE VERTILLAC

Le supplice ! J'en suis désolée.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME DE CHEPY

Dieu soit loué ! le bon sens vous est donc revenu ? (*A M. Hardouin.*) Et vous, monsieur Hardouin, au lieu de vous promener en long et en large comme vous faites, approchez, et joignez votre joie à la nôtre. (*M. de Crancey et mademoiselle de Vertillac se jetant aux genoux de madame de Vertillac.*)

MONSIEUR DE CRANCEY

Ah ! madame !

MADAMOISELLE DE VERTILLAC

Ah ! maman, ma très bonne maman ! (*Madame de Vertillac les regarde tous deux sérieusement sans mot dire.*)

MADAME DE CHEPY, à madame de Vertillac.

Est-ce qu'il faut corrompre un si beau moment par de l'humeur ?

MADAME DE VERTILLAC

Je n'y tiens plus.

MONSIEUR HARDOUIN, à madame de Vertillac.

Vous m'avez donné votre parole d'honneur. (*M. de Crancey embrasse M. Hardouin.*)

MADAME DE VERTILLAC jette ses bras autour du cou de madame de Chepy et lui dit :

Ah ! mon amie, les enfants ! les enfants ! Je meurs de douleur.

MADAME DE CHEPY

Mais c'est un délire.

MADAME DE VERTILLAC

A ma place, vous en étoufferiez de rage.

MADAME DE CHEPY

A votre place, je serais la plus heureuse des mères.

MADAMOISELLE DE VERTILLAC

Ma mère, j'aime tendrement M. de Crancey, je l'obtiendrai pour époux, ou je jure devant Dieu et devant vous de n'en avoir point d'autre.

MADAME DE VERTILLAC

Et vous ferez bien.

MADAMOISELLE DE VERTILLAC

Mais je préférerai toujours votre bonheur au mien. Si vous vous repentez de votre consentement, retirez-le, il n'y a rien de fait.

MADAME DE VERTILLAC

Quelle impudence !

MONSIEUR DE CRANCEY

Oserai-je vous demander, madame, quel jour sera le plus heureux de ma vie ?

MADAME DE VERTILLAC

Vous ne savez que trop, monsieur, que le plus voisin sera le mieux.

SCÈNE XV

MONSIEUR HARDOUIN, MONSIEUR DE CRANCEY

MONSIEUR DE CRANCEY

Mon ami, que je vous embrasse encore. Je vous dois plus que la vie, qui n'est rien sans le bonheur, et point de bonheur pour moi sans mon Henriette. Mais dites-moi donc, tenez-vous les âmes des mortels dans votre main ? Êtes-vous un dieu, êtes-vous un démon ?

MONSIEUR HARDOUIN

L'un plutôt que l'autre.

MONSIEUR DE CRANCEY

Commentavez-vous pu, dans un moment, persuader madame de Vertillac auprès de laquelle des sollicitations de plusieurs années, sollicitations de toute sa famille, sollicitations de la mienne, sollicitations d'une multitude de personnes distinguées, étaient restées sans effet ? Quelle nouvelle à leur apprendre ! Quelle joie pour mes parents, pour mes amis et pour les siens !

MONSIEUR HARDOUIN

Approchez de cette table, et lisez.

MONSIEUR DE CRANCEY

Un dédit ! Quoi ! cette femme qui a rejeté ma main avec tant d'opiniâtreté, c'est elle à présent qui craint que je ne la retire ? Serait-ce une précaution que vous avez prise, qu'elle prend contre son caprice ? Après une épreuve de plusieurs années, douterait-elle de ma constance ? Plus j'y pense, plus je m'y perds ; permettez que je m'empare de ce précieux papier.

MONSIEUR HARDOUIN

Non, il serait presque malhonnête qu'il passât entre vos mains, et j'en serai le dépositaire, s'il vous plaît.

MONSIEUR DE CRANCEY

C'est le garant de ma félicité, de la félicité d'Henriette, signé de la main de sa mère.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous méfiez-vous de moi ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Après l'intérêt que vous avez pris à mon sort et le service que vous m'avez rendu, la moindre inquiétude serait d'un ingrat. Je vous le laisse, gardez-le, mais gardez-le bien, n'allez pas l'égarer. Si le feu prend à la maison, car qui sait ce qui peut arriver ? je suis si malheureux ! ne sauvez que le dédit. Mon ami, cette femme n'est pas la moins capricieuse des femmes. Elle a de l'humeur ; selon toute apparence elle n'a pas été libre, qui sait si elle ne sera pas tentée de revenir sur ses pas ?

MONSIEUR HARDOUIN

Cela ne sera pas.

MONSIEUR DE CRANCEY

Quoi qu'il en arrive, mon dessein, vous le pensez bien, n'est pas de faire usage de ce papier ; mais elle l'ignore, mais il suffirait...

MONSIEUR HARDOUIN

Mais il faut se délivrer avec toute la célérité possible des soins minutieux qui précèdent les mariages ; il faut écrire ; il faut se séparer sur-le-champ ; il faut...

MONSIEUR DE CRANCEY

Vous avez raison, mais il faut avant tout voir Henriette, voir madame de Vertillac. Je suis libre à présent, et je puis disposer de moi sans attendre vos ordres ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je le pense.

MONSIEUR DE CRANCEY

Mon ami, je vous trouve un peu soucieux.

MONSIEUR HARDOUIN

On le serait à moins.

MONSIEUR DE CRANCEY

Il y a dans votre conduite je ne sais quoi d'énigmatique qui s'éclaircira sans doute.

MONSIEUR HARDOUIN

Je le crains.

SCÈNE XVI

MONSIEUR HARDOUIN, LE MARQUIS DE TOURVELLE
avec son bréviaire sous le bras.

MONSIEUR HARDOUIN

Monsieur le marquis, je vous salue. Les beaux jours ne sont pas plus rares ; on ne vous voit plus. Qu'êtes-vous devenu depuis notre dernier souper ? c'était, je crois, chez la petite débutante.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Les temps sont bien changés. Mon cher, j'ai été jeune comme vous, mais je m'en suis tiré ; j'ai connu la vanité de tous ces amusements ; vous la connaîtrez, et vous vous en tirerez comme moi. Madame de Malves y est-elle ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je le crois.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Je la vois, je lui fais mon compliment et je m'enfuis. C'est aujourd'hui le père Élisée

MONSIEUR HARDOUIN

J'aurais pourtant quelque chose à vous dire.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Pourvu que cela ne soit pas long. Le père Élisée ! mon ami, le père Élisée !

SCÈNE XVII

MONSIEUR HARDOUIN, *seul.*

Ils vont se trouver tous les trois ensemble. Je les vois : d'abord ils garderont un profond silence, mais cette femme violente ne se contiendra pas longtemps ; non, il n'y faut pas compter. D'abord, ils n'entendront rien à ces lettres ni à ce dédit ; ensuite ils s'expliqueront... Quelle sera la surprise de la fille ! quelles seront les fureurs de la mère ! De Crancey, lui, rira ; et vous, monsieur Hardouin, que direz-vous ?... Nous verrons, il faut attendre l'orage.

SCÈNE XVIII

MONSIEUR HARDOUIN, LE MARQUIS DE TOURVELLE

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Vous rêviez là bien profondément.

MONSIEUR HARDOUIN

Je rêvais ; oui, je rêvais, et si vous voulez que je vous le confesse, je rêvais à toutes ces fausses joies du monde... J'en suis las et très las.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Vous l'avouerais-je à mon tour ? J'ai toujours bien espéré de vous, car je vous ai remarqué des sentiments de religion : au milieu de vos égarements vous avez respecté la religion ; courage ! mon cher Hardouin ; point de mauvaise honte ; ce qui m'est arrivé, vous arrivera : les brocards pleuvront sur vous ; il faut s'attendre à cela ; mais il faut aller à Dieu quand il nous appelle, les moments de la grâce ne sont pas fréquents. Quand vous aurez pris intrépidement votre parti, venez me voir, je vous mettrai entre les mains d'un homme ; ah ! quel homme !... mais il faut que je vous quitte. Le père Élisée, et après le père Élisée, je nomme à ce prieuré de Préfontaine, pour lequel on me sollicite de tous les côtés.

MONSIEUR HARDOUIN

Mais à propos, on dit par le monde, on m'a dit que vous le destiniez à un abbé Gauchat, et j'en suis vraiment affligé. L'abbé Gauchat est un de mes compagnons d'étude. Il fait de jolis vers, il fréquente la bonne compagnie, il joue, il a d'excellent vin de Champagne, dont il n'est pas économe, et il attend ce bénéfice pour faire usage de son revenu, mais, entre nous, un usage détestable.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

C'est l'abbé Dubuisson que vous voulez dire.

MONSIEUR HARDOUIN

Fi donc ! l'abbé Dubuisson est un homme doué de toutes les vertus et de toutes les connaissances de son état, et qui, par ses mœurs, fait l'édification de son séminaire où il a toujours vécu.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Que m'apprenez-vous là ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je gagerais bien que c'est une petite dévote de vingt ans qui vous a recommandé le Gauchat.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Il est vrai, et une dévote dont la chaleur m'a paru suspecte.

MONSIEUR HARDOUIN

Et avec laquelle... Mon témoignage ne vous le paraîtra pas quand vous saurez que le Gauchat est de ma province, et peut-être un peu mon parent du côté de ma mère ; ainsi si je ne consultais que les liaisons du sang, c'est pour lui que je vous parlerais, mais il s'agit bien de cela ! Il n'y a déjà que trop de mauvais dépositaires du patrimoine des pauvres, sans en augmenter le nombre. Le patrimoine des pauvres !

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Le patrimoine des pauvres !... Venez que je vous embrasse pour le service important que vous me rendez. Quelle balourdise j'allais commettre ! Je manquerai le père Élisée, mais l'abbé Dubuisson aura le prieuré, je vous en réponds. Adieu, mon ami. Si vous m'en croyez, vous écouterez le mouvement salutaire de votre conscience, et le plus tôt sera le mieux.

SCÈNE XIX

MONSIEUR HARDOUIN, *seul*

Je sers le vice, je calomnie la vertu... oui, mais la vertu simulée. Entre nous, ce Gauchat est un cafard, un fieffé cafard ; et de tous les reptiles malfaisants, le cafard m'est le plus odieux... Ma veuve ne vient point avec son enfant... Point de nouvelles, ni de Poultier, ni de Surmont, ni de mademoiselle Beaulieu... Ce benêt de laquais aura fait sa commission tout de travers : aussi pourquoi n'avoir pas écrit?... Voyons à tout ce monde-là.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VERTILLAC, MADEMOISELLE DE VERTILLAC, MONSIEUR DE CRANCEY, MADAME DE CHEPY,
entrant sur la fin de la scène.

MADMOISELLE DE VERTILLAC

Maman, de grâce, expliquez-vous ; vos reproches, quels qu'ils soient, me seront moins cruels que cette indignation muette qui vous oppresse et qui me désole.

MADAME DE VERTILLAC

Retirez-vous.

MONSIEUR DE CRANCEY

C'est une faute, mais mademoiselle en est tout à fait innocente.

MADAME DE VERTILLAC

Elle dormait peut-être ! elle était léthargique ! elle veillait, et vous avez usé de violence ?

MONSIEUR DE CRANCEY

Elle ignorait...

MADAME DE VERTILLAC

Et voilà l'effet de cette funeste réserve de nos parents ! et pourquoi ne pas nous dire de bonne heure...

MONSIEUR DE CRANCEY

Et qu'eussiez-vous dit à votre fille, qui l'eût sauvée de mon désespoir ? Vous me l'enleviez ! Je la perdais !

MADAME DE VERTILLAC

Et c'est sur une grande route ! dans un lit d'auberge !...

MADMOISELLE DE VERTILLAC

Maman, me permettriez-vous de parler ?

MADAME DE VERTILLAC

Non, mourez de honte et taisez-vous.

MONSIEUR DE CRANCEY

Madame...

MADAME DE VERTILLAC

Vous, monsieur, parlez, arrangez bien votre roman, mentez, mentez encore, mais songez que j'ai de quoi vous confondre. Approchez, reconnaissez-vous cette écriture ?

MONSIEUR DE CRANCEY

C'est celle d'Hardouin.

MADAME DE VERTILLAC

Et cette lettre?

MONSIEUR DE CRANCEY

Je ne sais de qui elle est.

MADAME DE VERTILLAC

Vous ne l'avez point écrite?

MONSIEUR DE CRANCEY

Non.

MADAME DE VERTILLAC

Mais on y parle en votre nom, mais elle est signée de vous.

MONSIEUR DE CRANCEY

J'en conviens. (*A part.*) Il y a de l'Hardouin dans ceci.

MADAME DE VERTILLAC

Ma fille, regardez-moi, regardez-moi fixement... Malheureuse enfant, avoue, avoue tout, jette-toi à mes pieds, demande grâce. Hélas! je n'ai que trop bien appris à connaître la subtilité de ces serpents-là; l'excuse de ta faiblesse est au fond de mon cœur.

MADAMOISELLE DE VERTILLAC

Maman, que je sache du moins l'avoué que vous attendez : interrogez votre fille, elle est prête à vous répondre.

MADAME DE VERTILLAC

Quoi! vous n'avez pas cédé... Tenez, lisez, lisez tous deux... (*Tandis qu'ils lisent.*) Mais elle ne rougit point, elle ne pâlit point, ils ne se déconcertent pas.

MADAMOISELLE DE VERTILLAC

Rassurez-vous, maman; c'est une calomnie, c'est une insigne calomnie.

MADAME DE VERTILLAC

Vous ne m'en imposez point?

MADAMOISELLE DE VERTILLAC

Non, maman.

MADAME DE VERTILLAC

Et toute cette trame serait l'ouvrage d'Hardouin?

MONSIEUR DE CRANCEY

Je crois qu'il aurait pu mettre un peu plus de délicatesse dans les moyens de m'obliger; mais il est mon ami, mais il voyait ma peine...

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME DE VERTILLAC

Où est le scélérat ? Où est-il ? Quelque part qu'il soit, il faut que je le trouve. Il a beau fuir, je le suivrai partout ; rien ne me contiendra : en présence de toute la terre je parlerai ; j'exposerai son indignité ; toutes les portes lui seront fermées, je le déshonorerai... Et cela vous paraît plaisant à vous, monsieur de Crancey ?... Allez, ma fille, avec un peu de pudeur, vous rougiriez jusque dans le blanc des yeux.

MADAME DE CHEPY *entre.*

Quel bruit ! qu'est-ce qu'il y a ? Votre fille baisse la vue, M. de Crancey ne demanderait pas mieux que d'éclater, la fureur vous transporte. Que vous est-il donc arrivé depuis un moment ?

MADAME DE VERTILLAC

Où est Hardouin ?

MADAME DE CHEPY

Que sais-je ? Chez moi peut-être : j'ai une femme de chambre qui n'est pas mal...

MONSIEUR DE CRANCEY

Et à qui il fait quelque chose de pis ou de mieux que de supposer un enfant.

MADAME DE VERTILLAC

Chez vous ? Retournons, retournons, ce témoin ne sera pas de trop.

MADAME DE CHEPY

Est-ce que la tête lui tourne ?

SCÈNE II

MADAME DE VERTILLAC, MADEMOISELLE DE VERTILLAC, MONSIEUR DE CRANCEY, MADAME DE CHEPY, MONSIEUR POULTIER

MADAME DE VERTILLAC

Monsieur, qui êtes-vous ?

MONSIEUR POULTIER

Madame, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

MADAME DE VERTILLAC

Connaissez-vous un certain M. Hardouin ?

MONSIEUR POULTIER

Beaucoup.

MADAME DE VERTILLAC

Tant pis pour vous. Ce M. Hardouin, ne pourriez-vous pas me le livrer vif ou mort, ce qui me conviendrait davantage ?

MONSIEUR POULTIER

Je le cherche.

MADAME DE VERTILLAC

Et moi aussi. Si vous le trouvez, je m'appelle madame de Vertillac, envoyez-le-moi, chez madame de Chepy, ici, afin que je le tue, puisque vous ne voulez pas me le tuer.

SCÈNE III

MONSIEUR POULTIER, *seul, et regardant aller madame de Vertillac.*

C'est une folle... Mais où sera-t-il allé ?

SCÈNE IV

MONSIEUR POULTIER, MONSIEUR HARDOUIN

MONSIEUR POULTIER

Ah ! vous voilà ? d'où venez-vous ?

MONSIEUR HARDOUIN

De cent endroits.

MONSIEUR POULTIER

Auriez-vous, par hasard, passé chez une dame de Chepy qui demeure ici ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non.

MONSIEUR POULTIER

On m'a chargé de vous y envoyer. Il y a là une autre femme qui vous attend avec impatience pour vous tuer. Allez vite.

MONSIEUR HARDOUIN

Ce n'est rien... Mon ami, un autre que moi vous remercierait, et j'en remercierais peut-être un autre que vous ; mais vous allez, tout à l'heure, recevoir la véritable récompense de l'homme bienfaisant. Vous allez jouir du plus beau des spectacles, celui d'une femme charmante transportée de son bonheur, vous allez voir couler les larmes de la reconnaissance et de la joie. Elle tremblait comme la feuille à l'ouverture de votre paquet, elle s'est trouvée mal à la lecture de son brevet ; elle voulait me remercier, elle ne trouvait point d'expression.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

La voici qui vient avec son enfant. Permettez que je me retire.

MONSIEUR POULTIER

Pourquoi ?

MONSIEUR HARDOUIN

Ces secousses-là sont douces, mais trop violentes pour moi. J'en suis presque malade le reste de la journée.

MONSIEUR POULTIER

Et de peur d'être malade, vous aimez mieux aller chez madame de Chepy, vous faire tuer.

SCÈNE V

MONSIEUR POULTIER, MADAME BERTRAND, BINBIN *son enfant* ; MONSIEUR HARDOUIN *caché entre les battants de la porte, moitié en dehors, moitié en dedans, et se prêtant à tous les mouvements de cette plaisante scène.*

MADAME BERTRAND, *s'inclinant et fléchissant le genou de son fils devant M. Poultier.*

Monsieur, permettez... Mon fils, embrassez les genoux de monsieur.

MONSIEUR POULTIER

Madame, vous vous moquez de moi... Cela ne se fait point... Je ne le souffrirai pas.

MADAME BERTRAND

Sans vous, que serais-je devenue, et ce pauvre petit !

MONSIEUR POULTIER *s'assied dans un fauteuil, prend l'enfant sur ses genoux, le regarde fixement et dit :*

C'est son père, c'est à ne pouvoir s'y méprendre ; qui a vu l'un voit l'autre.

MADAME BERTRAND

J'espère, monsieur, qu'il en aura la probité et le courage ; mais il ne lui ressemble point du tout.

MONSIEUR POULTIER

Nous pourrions avoir raison tous deux... Ce sont ses yeux, même couleur, même forme, même vivacité.

MADAME BERTRAND

Mais non, monsieur ; M. Bertrand avait les yeux bleus, et mon fils les a noirs ; M. Bertrand les avait petits et renfoncés, mon fils les a grands et presque à fleur de tête.

MONSIEUR POULTIER

Et les cheveux ? et le front ? et le teint ? et le nez ?

MADAME BERTRAND

Mon mari avait les cheveux châtons, le front étroit et carré, la bouche énormément grande, les lèvres épaisses et le teint enfumé. Mon fils n'a rien de cela, regardez-le donc : ses cheveux sont brun clair, son front haut et large, sa bouche petite, ses lèvres fines ; pour le nez, M. Bertrand l'avait épaté, et celui de mon fils est presque aquilin.

MONSIEUR POULTIER

C'est son regard vif et doux.

MADAME BERTRAND

Son père l'avait sévère et dur.

MONSIEUR POULTIER

Combien cela fera de folies !

MADAME BERTRAND

Grâce à vos bontés, j'espère qu'il sera bien élevé, et grâce à son heureux naturel, j'espère qu'il sera sage. N'est-il pas vrai, Binbin, que vous serez bien sage ?

BINBIN

Oui, maman.

MONSIEUR POULTIER

Combien cela vous donnera de chagrin ! que cela fera couler de larmes à sa mère !

MADAME BERTRAND

Est-il vrai, mon fils ?

BINBIN

Non, maman. Monsieur, j'aime maman de tout mon cœur, et je vous assure que je ne la ferai jamais pleurer.

MONSIEUR POULTIER

Quelle nuée de jaloux, de calomniateurs, d'ennemis, j'en trevois là !

MADAME BERTRAND

Des jaloux, je lui en souhaite, pourvu qu'il en mérite ; des calomniateurs et des ennemis, s'il en a, je m'en consolerais, pourvu qu'il ne les mérite pas.

MONSIEUR POULTIER

Comme cela aura la fureur de dire tout ce qu'il est de la prudence de taire !

MADAME BERTRAND

Pour ce défaut-là, j'en conviens, c'était bien un peu celui de son père.

MONSIEUR POULTIER

Et puis gare la lettre de cachet, la Bastille ou Vincennes.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

Je vous salue, madame ; je suis trop heureux de vous avoir été bon à quelque chose. Bonjour, petit ; on vous rappellera peut-être un jour mes prédictions.

SCÈNE VI

MONSIEUR POULTIER ; MADAME BERTRAND, *qui arrange ses cheveux et caresse son enfant* ; MONSIEUR HARDOUIN.

MONSIEUR POULTIER *qui sort, à M. Hardouin qui rentre sur la scène.*

Je suis bien aise de vous revoir, je tremblais pour votre vie.

MONSIEUR HARDOUIN

Je n'ai pas été là. Est-ce que vous ne soupez pas avec nous ?

MONSIEUR POULTIER

Je n'oserais m'engager.

MONSIEUR HARDOUIN

Restez. J'ai à démêler avec la furibonde en question, avec madame de Chepy et beaucoup d'autres, des querelles qui vous amuseront.

MONSIEUR POULTIER

Je n'en doute pas ; vous êtes surtout excellent quand vous avez tort. Mais ces insurgents nous tracassent, et il faut que j'aille...

MONSIEUR HARDOUIN

A Passy ? (*M. Poultier fait un signe de tête.*) Quel homme est-ce ?

MONSIEUR POULTIER

Comme on l'a dit, un *acuto quakero*.

SCÈNE VII

MADAME BERTRAND, MONSIEUR HARDOUIN

MADAME BERTRAND

Je n'en reviens pas ; ou il n'a jamais vu mon mari, ou il prend un autre pour lui... Monsieur, me pardonnerez-vous une question ?

MONSIEUR HARDOUIN

Quelle qu'elle soit.

MADAME BERTRAND

Vous allez mal penser de moi. Votre ami M. Poultier a le cœur excellent, mais a-t-il la tête bien saine ?

MONSIEUR HARDOUIN

Très saine. Et quelle raison auriez-vous d'en douter ?

MADAME BERTRAND

Ce qui vient de se passer entre nous.

MONSIEUR HARDOUIN

Il aura été distrait, c'est le défaut de sa place et non le sien. Vous aurez voulu déployer votre reconnaissance, il ne vous aura pas écoutée, parce qu'il met peu d'importance aux services qu'il rend. Il est blasé sur ce plaisir.

MADAME BERTRAND

C'est quelque chose de plus singulier. A peine suis-je entrée que, sans presque me regarder, sans s'apercevoir si je suis assise ou debout, toute son attention se tourne sur mon fils.

MONSIEUR HARDOUIN

C'est qu'il aime les enfants ; moi, je suis pour les mères.

MADAME BERTRAND

Il se met ensuite à tirer son horoscope et à lui prédire la vie la plus troublée et la plus malheureuse : des jaloux, des calomniateurs, des ennemis de toutes les couleurs ; des querelles avec l'Église, la cour, la ville, les magistrats ; bref, la Bastille ou Vincennes.

MONSIEUR HARDOUIN

Cela m'étonne moins que vous.

MADAME BERTRAND

Est-ce qu'il serait astrologue ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non, mais grand physionomiste.

MADAME BERTRAND

Le bon, c'est qu'il me soutient que cet enfant ressemble, comme deux gouttes d'eau, à son père dont il n'a pas le moindre trait.

MONSIEUR HARDOUIN

Pardonnez-moi, madame, c'est une chose qui m'a frappé comme lui. Jugez vous-même : les formes de mon visage et celles de M. votre fils sont tout à fait rapprochées.

MADAME BERTRAND

Qu'est-ce que cela prouve ? Vous ne ressemblez point à M. Bertrand.

MONSIEUR HARDOUIN

Quoi, vous ne devinez rien ?

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME BERTRAND

Est-ce que M. Poultier aurait donné quelque interprétation bizarre au vif intérêt que vous avez daigné prendre à mon sort et à celui de mon enfant ? Soupçonnerait-il ?...

MONSIEUR HARDOUIN

Il ne soupçonne pas, il est convaincu.

MADAME BERTRAND

Tâchez, monsieur, de me débrouiller cette énigme.

MONSIEUR HARDOUIN

Il n'y a point là d'énigme. Vous rappelleriez-vous ce qui s'est dit entre nous lorsque je me suis chargé de votre affaire ? Ne vous ai-je pas prévenue qu'un des moyens, le seul moyen de réussir, c'était de se rendre la chose personnelle ? N'en êtes-vous pas convenue ? Ne m'avez-vous pas permis expressément d'en user ? Et quel intérêt plus vif et plus personnel que celui d'un père pour son enfant ?

MADAME BERTRAND

Qu'entends-je ? Ainsi votre ami me croit... vous croit...

MONSIEUR HARDOUIN

J'avoue que cela me fait un peu trop d'honneur ; mais, madame, quel si grand inconvénient y a-t-il à cela ?

MADAME BERTRAND

Vous êtes un indigne, un infâme, un scélérat. Et vous m'avez crue assez vile pour accepter une pension à ce prix ? Vous vous êtes trompé ; je saurai vivre de pain et d'eau, je saurai mourir de faim, s'il le faut. J'irai chez le ministre, je foulerai aux pieds devant lui cet odieux brevet, je lui demanderai justice d'un insigne calomniateur, et je l'obtiendrai.

MONSIEUR HARDOUIN

Il me semble que madame fait bien du bruit pour peu de chose. Elle ne songe pas qu'il n'y a que Poultier, le ministre et sa femme qui le sachent, et je vous répons de la discrétion des deux premiers.

MADAME BERTRAND

J'en ai trouvé de bien méchants, voilà le plus méchant de tous. Je suis perdue ! je suis déshonorée !

MONSIEUR HARDOUIN

Mettons la chose au pis : le mal est fait, et il n'y a plus de remède. Plus vos cris seront aigus, plus cette histoire aura d'éclat. Ne serait-il pas mieux d'en recueillir paisiblement le



fruit que d'appréter à rire à toute la ville ? Songez, madame, que le ridicule ne sera pas également partagé.

MADAME BERTRAND

Ce sang-froid me met en fureur ; et si je m'en croyais, je lui arracherais les deux yeux.

MONSIEUR HARDOUIN

Ah ! madame, avec ces jolies mains-là ! (*Il veut lui baiser les mains.*)

SCÈNE VIII

MONSIEUR HARDOUIN ; MADAME BERTRAND, *désolée et renversée dans un fauteuil* ; MONSIEUR DES RENARDEAUX

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Qu'est ceci ? D'un côté un homme interdit, de l'autre une femme qui se désole. L'ami, est-ce une délaissée ?

MONSIEUR HARDOUIN

Non.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Elle est trop aimable, et vous êtes trop jeune pour que ce soit une mécontente.

MADAME BERTRAND, *à M. des Renardeaux.*

Vous êtes un impertinent, vous êtes un sot, et cet homme-là est un scélérat avec lequel je ne vous conseille pas d'avoir quelque chose à démêler. (*Puis elle se remet dans son fauteuil.*)

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Elle a de l'humeur. Et notre affaire ?

MONSIEUR HARDOUIN

Finie.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Et vous avez mis la dame Servin à la raison ?

MONSIEUR HARDOUIN

Dix mille francs, et tous les frais de procédure payés.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

J'aurais pu porter mes demandes jusqu'où il m'aurait plu. La loi est formelle : *Celui qui adire...* mais dix mille francs, cela est honnête. Et la chaise à porteurs ?

MONSIEUR HARDOUIN

Et la chaise à porteurs.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Fort bien. Mais tandis que vous terminiez mon affaire, je m'occupais de la vôtre. Je persiste dans mon premier avis. Je

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

ne plaiderais pas ; mais si vous aviez résolu le contraire, je crois qu'il y aurait un biais à prendre.

MONSIEUR HARDOUIN

Que voulez-vous dire avec votre biais ? Je ne vous entends pas.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

N'avez-vous pas perdu votre sœur ?

MONSIEUR HARDOUIN

Moi, j'ai perdu ma sœur ! et qui est-ce qui vous a fait ce mauvais conte-là ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Pardieu, c'est vous.

MONSIEUR HARDOUIN

Ma sœur est pleine de vie.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Quoi, vous ne m'avez pas dit que son amie...

MONSIEUR HARDOUIN

Chansons, chansons. Est-ce qu'on fait de ces chansons-là à un vieil avocat bas-normand, et qui est quelquefois délié ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Vous êtes un fripon, un fieffé fripon. Je gagerais que quand je vous ai donné ma procuration, vous aviez en poche la procuration de la dame.

MONSIEUR HARDOUIN

Et vous devinez cela ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Madame, joignez-vous à moi et étranglons-le.

MADAME BERTRAND

Et deux.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Ah ! si j'avais su ?... J'y perds dix mille francs, oui, dix mille francs... Vous avez été l'ami de la dame Servin, mais non le mien.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne désespère pas qu'elle ne m'en dise autant.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Mais nous verrons... nous verrons... Il y a lésion, il y a lésion d'outre moitié... Il y a la voie d'appel, il y a la voie de rescision.

MONSIEUR HARDOUIN

En faveur des innocents. (*M. des Renardeaux se jette dans un autre fauteuil.*)

SCÈNE IX

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND,
MONSIEUR DES RENARDEAUX, MADAME DE CHEPY

MADAME DE CHEPY

Puisque monsieur donne ses audiences chez moi, aurait-il la bonté de m'y admettre et de m'apprendre s'il est bien satisfait de la manière dont il oblige ses amis?

MADAME BERTRAND

Et trois.

MONSIEUR HARDOUIN

Pas infiniment, madame, et cela n'encourage pas à servir. Mais venons au fait : de quoi madame de Chepy se plaint-elle ?

MADAME DE CHEPY

Elle se plaint de ce que M. Hardouin lui permet de se compter au nombre de ses amis ; qu'elle arrive à Paris malade et pour six semaines ; de ce qu'on daigne à peine une fois s'informer de sa santé ; et qu'on choisit tout juste ce temps pour se renfermer dans une campagne et s'exténuer l'âme et le corps, à quoi faire ? peut-être un mécontent.

MONSIEUR HARDOUIN

Peut-être deux ; un autre et moi.

MADAME DE CHEPY

Ce n'est pas M. Hardouin qui me cherche, c'est madame de Chepy qui court après lui. A force d'émissaires, enfin elle parvient à le déterrer. Elle est installée chez une femme charmante qui l'estime et qui l'aime ; elle désire lui témoigner sa sensibilité pour toutes ses attentions, par une petite fête. Elle a recours à son ancien ami M. Hardouin, et ce qu'il a fait pour vingt autres qui ne lui sont rien, qu'il connaît à peine, il le refuse à madame de Chepy pour l'offrir à sa femme de chambre : monsieur, madame, qu'en pensez-vous ?

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Ce n'est que cela ? Et s'il vous en coûtait dix mille francs, comme à moi ?

MADAME BERTRAND

Et s'il vous en coûtait l'honneur comme à moi ? Je les trouve plaisants tous deux, l'une avec sa pièce, l'autre avec ses dix mille francs.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

Mais, madame, si la pièce était faite.

MADAME DE CHEPY

Oui, si, mais elle ne l'est pas ; et quand elle le serait, si elle m'est inutile à présent qu'il n'y a rien d'arrangé et que tous mes acteurs sont en déroute ?

MONSIEUR HARDOUIN

Ce n'est pas de ma faute.

MADAME DE CHEPY

Et l'humeur enragée et la migraine que cela m'a données ; c'est peut-être de la mienne.

MONSIEUR HARDOUIN

Je suis né, je crois, pour ne rien faire de ce qui me convient, pour faire tout ce que les autres exigent et pour ne contenter personne, non, personne, pas même moi.

MADAME BERTRAND

C'est qu'il ne s'agit pas de servir, mais de servir chacun à sa manière, sous peine de se tourmenter beaucoup pour n'engendrer que des ingrats.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

C'est bien dit, rien n'est plus vrai.

MADAME DE CHEPY

Et vous attendez peut-être de la reconnaissance de madame de Vertillac.

MONSIEUR HARDOUIN

Pourquoi pas ?

MADAME DE CHEPY

La voici. Je vous en préviens, elle va vous le dire.

SCÈNE X

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND, MONSIEUR DES RENARDEAUX, MADAME et MADEMOISELLE DE VERTILLAC, MONSIEUR DE CRANCEY, MADAME DE CHEPY.

MADAME DE VERTILLAC, à M. Hardouin.

Monsieur, qu'est-ce que ces lettres que vous m'avez montrées ? Qu'est-ce que ce dédit que monsieur a dressé et que vous m'avez fait signer ? Répondez, répondez.

MONSIEUR HARDOUIN, à madame de Vertillac.

Je n'ai pas trop mémoire de tout cela. Monsieur de Crancey, ne vous ai-je pas écrit ? Ne m'avez-vous pas répondu ?

MADAME DE VERTILLAC

Vous avez eu avec moi un procédé auquel on ne sait quel nom donner ; celui d'abominable est trop doux. Jamais un homme honnête s'est-il permis de pareils expédients ?

MONSIEUR HARDOUIN

Les circonstances et le caractère des personnes n'en laissent pas toujours le choix.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Qu'a-t-il donc fait à celle-ci ?

MADAME BERTRAND

Il ne lui aura pas fait pis qu'à moi ; je l'en défie.

MADAME DE VERTILLAC

Il me traduit mon enfant comme une fille sans mœurs.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Diable !

MADAME DE VERTILLAC

Il me met dans l'alternative ou de perdre une portion considérable de ma fortune, ou de disposer de la main de ma fille à son gré.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Diable !

MADAME DE VERTILLAC

Il fait pis : il m'humilie ; après m'avoir plongé un poignard dans le cœur, il s'amuse gaiement à le tourner... Éloignez-vous, monsieur ; éloignez-vous au plus vite, vous entendriez de moi des choses que je serais peut-être honteuse de vous avoir dites.

MONSIEUR HARDOUIN

Voilà l'histoire du moment, mais c'est au temps que j'en appelle. J'ai causé une peine cruelle à madame, j'en conviens ; mais j'en ai fait cesser une longue et plus cruelle ; j'en appelle à M. de Crancey et à mademoiselle, voilà mes juges. J'ai ramené madame à l'équité et à sa bonté naturelle ; et sous quelque face que mon procédé soit considéré, s'il en résultait à l'avenir son propre bonheur, celui de mademoiselle sa fille, celui de Crancey, celui des deux familles...

MONSIEUR DE CRANCEY

Cela sera, mon ami ; madame, cela sera, n'en doutez pas.

MONSIEUR HARDOUIN

Alors madame verrait les choses comme elles sont, se ressouviendrait des reproches amers qu'elle m'adresse, et j'ose me flatter qu'elle en rougirait.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADAME DE CHEPY

En attendant, monsieur, vous vous êtes manqué à vous-même.

MADAME DE VERTILLAC

Vous l'avez dit, mon amie, vous l'avez dit. Avec tout son esprit, l'imbécile a ignoré ce qu'il avait conservé d'empire sur mon cœur.

MONSIEUR HARDOUIN

J'aurai de la peine à me repentir d'une faute à laquelle je dois un aussi doux aveu.

MADAME DE CHEPY

Êtes-vous folle ? Vous venez pour l'accabler d'injures et vous lui dites des douceurs !

MADAME DE VERTILLAC

Et voilà comme nous sommes toutes avec ces monstres-là.

SCÈNE XI

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND, MONSIEUR DES RENARDEAUX, MADAME DE CHEPY, MADAME et MADEMOISELLE DE VERTILLAC, MONSIEUR DE CRANCEY ; MADEMOISELLE BEAULIEU, *avec son rôle à la main.*

MONSIEUR HARDOUIN

A l'air de celle-ci, je gage que c'est encore une mécontente.

MADMOISELLE BEAULIEU

Pourriez-vous m'apprendre, monsieur, quel est l'insolent qui a écrit cela ?

SCÈNE XII

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND, MONSIEUR DES RENARDEAUX, MADAME DE CHEPY, MADAME et MADEMOISELLE DE VERTILLAC, MONSIEUR DE CRANCEY, MADEMOISELLE BEAULIEU ; MONSIEUR DE SURMONT, *sur les pas de mademoiselle Beaulieu.*

MONSIEUR HARDOUIN, *en montrant M. de Surmont.*

Le voilà.

MONSIEUR DE SURMONT, *à M. Hardouin.*

C'est fait, je vous l'apporte. Cela est gai, cela est fou, et pour un amusement de société, j'espère que cela ne sera pas mal... Voilà nos acteurs apparemment ? La troupe sera charmante. (*Il les compte.*) Une, deux, trois... C'est précisément le

nombre qu'il me faut... Mais je les trouve tous diablement tristes... Mesdames, si je vous fais attendre, je vous en demande mille pardons.

MONSIEUR HARDOUIN

Voilà un incognito bien gardé !

MONSIEUR DE SURMONT

Ma foi, je n'y pensais plus... Messieurs, j'ai travaillé sans relâche ; il m'a été impossible d'aller plus vite, encore cette bagatelle était-elle en ébauche dans mon portefeuille. On copiait les rôles à mesure que j'écrivais... Il me faut d'abord deux amants, et deux amants bien doux, bien tendres, bien tourmentés par des parents bizarres, et les voilà. (*A Crancey.*) Souvenez-vous, monsieur, que vous êtes d'une violence dont le Saint-Albin du *Père de famille* n'approche pas...

MONSIEUR DE CRANCEY

Cela ne me coûtera rien.

MONSIEUR DE SURMONT

Ensuite une veuve bien emportée, bien têtue, bien folle, bonne pourtant. (*A madame de Vertillac.*) Ce rôle vous conviendra-t-il ?

MADAME DE VERTILLAC

Bonne ! Pour mon malheur, je ne le suis que trop.

MONSIEUR DE SURMONT, à la veuve.

Eh ! vous voilà dans le costume que j'aurais désiré. Vous êtes, madame, une jeune et jolie veuve qui joue la douleur de la perte d'un mari bourru qu'elle n'aimait pas.

MADAME BERTRAND

Et vous, monsieur, vous êtes... Laissez-moi en repos.

MONSIEUR DE SURMONT, à M. des Renardeaux.

Vous, monsieur, vous serez, s'il vous plaît, un vieil avocat.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Bas-normand, ridicule et dupé ?

MONSIEUR DE SURMONT

Tout juste, tout juste. Je n'avais pas pensé à le faire bas-normand ; mais l'idée est heureuse et je m'en servirai.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Ne pourriez-vous pas, monsieur, me dispenser de faire en un jour deux fois le même personnage ? car je trouve que c'est trop d'une.

MONSIEUR DE SURMONT

Rond, gros, replet, bien épais ; non, non, je ne pourrais

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

vous remplacer. (*A mademoiselle Beaulieu.*) Ah ! mademoiselle, je compte que votre rôle vous aura plu, car je vous ai faite rusée, silencieuse, discrète surtout.

MADAMOISELLE BEAULIEU

Mais il ne fallait pas oublier que j'étais honnête et décente.

MONSIEUR DE SURMONT

C'est une licence de théâtre. Mon ami, j'y suis, tu y es aussi, et voilà ton rôle ; il n'est pas court, je t'en préviens... Tu ne me réponds pas. Parle donc, est-ce que je me serais tué à faire une pièce qu'on ne jouera pas ?

MONSIEUR HARDOUIN

J'en ai le soupçon.

MONSIEUR DE SURMONT

Cela est horrible, abominable.

MONSIEUR HARDOUIN

Elle est peut-être mauvaise ?

MONSIEUR DE SURMONT

Bonne ou mauvaise, elle est faite ; il faut qu'on la joue, ou je la fais imprimer sous ton nom.

MONSIEUR HARDOUIN

Le tour serait sanglant.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Bravo ! Combien sommes-nous ici ? dix, en le comptant, sans ceux qui sont absents et ceux qui surviendront, et pas un seul qu'il n'ait servi et avec lequel il ne soit brouillé.

SCÈNE XIII

MONSIEUR HARDOUIN, MADAME BERTRAND, MONSIEUR DES RENARDEAUX, MADAME DE CHEPY, MADAME et MADAMOISELLE DE VERTILLAC, MONSIEUR DE CRANCEY, MONSIEUR DE SURMONT, MADAMOISELLE BEAULIEU, UN LAQUAIS.

Le laquais présente un billet à M. Hardouin, qui le lit et le donne ensuite à M. des Renardeaux.

MADAME DE CHEPY, à M. Hardouin.

Parlez vrai ; c'est de madame Servin, et ma prédiction s'est accomplie. J'en suis enchantée.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Et ma chaise à porteurs ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous l'aurez, mais à une condition.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Quelle ?

MONSIEUR HARDOUIN

Vous voyez la récompense que j'obtiens de mes services. Je suis attaqué de tous côtés, et je reste sans défense. Monsieur l'avocat de Gisors se placera dans ce grand fauteuil à bras ; chacun des plaignants portera devant lui ses griefs, et il nous jugera.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

J'y consens. J'ai fort à propos déposé dans votre antichambre mon bonnet carré et ma robe de palais.

SCENE XIV

LES MÊMES

MONSIEUR DES RENARDEAUX *s'affuble d'une énorme perruque, d'un bonnet carré et d'une robe de palais, s'assied gravement dans le fauteuil à bras et dit à mademoiselle Beaulieu :*

Je vous constitue huissière audicière. Appelez les parties.

MADemoiselle BEAULIEU

Il y a plainte de la veuve madame Bertrand contre le sieur Hardouin.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Qu'elle paraisse... Quels sont vos griefs ? de quoi vous plaignez-vous ?

MADAME BERTRAND

De ce que le sieur Hardouin que voilà se dit père de mon enfant.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

L'est-il ?

MADAME BERTRAND

Non.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Levez la main et affirmez.

MADAME BERTRAND *lève la main.*

Et de ce que sous ce titre usurpé il sollicite une pension.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

L'obtient-il ?

MADAME BERTRAND

Oui.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Condamons ladite Dame Bertrand à restituer la façon.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MADemoiselle BEAULIEU

Il y a plainte des dame et demoiselle de Vertillac et sieur de Crancey contre ledit sieur Hardouin.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Que les dame et demoiselle de Vertillac paraissent... Quels sont vos griefs ? de quoi vous plaignez-vous ?

MADAME DE VERTILLAC

C'est un homme horrible, abominable.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Point d'injures. Au fond, au fond.

MADAME DE VERTILLAC, à madame de Chepy.

Bonne amie, parlez pour moi.

MADAME DE CHEPY

Pour consommer un mariage auquel une mère s'opposait, il a supposé la fille grosse, il a contrefait des lettres et lié la mère par un dédit.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Je sais. Que le dédit soit lacéré sur-le-champ ; que le sieur Hardouin, la demoiselle de Vertillac et le sieur de Crancey se jettent aux pieds de madame de Vertillac et que la dame de Vertillac les relève et les embrasse. (*Ils se jettent aux pieds de madame de Vertillac, qui hésite et qui dit à madame de Chepy :*)

MADAME DE VERTILLAC

Que ferai-je, bonne amie ?

MADAME DE CHEPY

Ce que le juge ordonne et ce que votre cœur vous dit.

MADAME DE VERTILLAC relève et embrasse sa fille et M. de Crancey, et dit à M. Hardouin :

Et toi, double traître, il faut t'embrasser aussi. (*Et elle l'embrasse.*)

MADemoiselle BEAULIEU

Il y a plainte de madame de Chepy contre ledit sieur Hardouin.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Je sais. Renvoyés dos à dos, sauf à se retourner en temps et lieu.

MADemoiselle BEAULIEU

Il y a plainte du sieur Des Renardeaux, avocat, juge et partie, contre le sieur Hardouin.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Le sieur Des Renardeaux pardonnera au sieur Hardouin à la condition que ledit sieur Hardouin le mettra, sans délai

ni prétexte aucuns, en possession d'une certaine chaise à porteurs, et qu'il subira une retraite de deux mois au moins à Gisors pour n'y rien faire ou pour y faire ce que bon lui semblera.

MADemoiselle BEAULIEU

Il y a plainte du sieur de Surmont, bon ou mauvais poète, contre le sieur Hardouin.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Qu'il paraisse... Quels sont vos griefs? de quoi vous plaignez-vous?

MONSIEUR DE SURMONT

De ce que l'on me demande une pièce; qu'on se fait un mérite d'un service que je rends; que je m'enferme toute une journée pour faire la pièce; et quand je l'apporte, qu'on me déclare qu'elle ne se jouera pas.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Condamnons le sieur Hardouin, qui a commandé la pièce qu'on ne jouera pas, à une amende de six louis, applicable aux cabalistes du parterre de la Comédie-Française, sans compter les gages du chef de meute, à la première représentation de la pièce que le bon ou le mauvais poète de Surmont fera et qu'on jouera.

MADemoiselle BEAULIEU

Il y a plainte d'une demoiselle Beaulieu contre les sieurs de Surmont et Hardouin conjointement.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Qu'elle paraisse... Quels sont vos griefs? de quoi vous plaignez-vous?

MADemoiselle BEAULIEU

D'un vilain rôle, d'un rôle malhonnête. A chaque ligne, à chaque mot ma pudeur alarmée.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Condamnons le sieur de Surmont, poète indécent, à s'observer à l'avenir, et, pour le moment, à prendre la main de mademoiselle, sans la serrer, et à la présenter à l'amie de sa maîtresse pour en obtenir quelque grâce, si le cas y échet.

TOUS, *excepté madame Bertrand qui reste affligée dans son fauteuil.*

Bravo! bravo!

MADemoiselle BEAULIEU

Paix-là, paix-là, paix-là.

SCÈNE XV

LES MÊMES ET LE MARQUIS DE TOURVELLE

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Monsieur Hardouin, je n'ai qu'un mot à vous dire. Vous vous êtes fait un jeu cruel de m'en imposer. Je ne sais quels sont vos principes, mais vous ne tarderez pas à connaître ce que cette imposture a d'odieux, et vous en aurez un long repentir.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

Monsieur le marquis, présentez vos griefs à la cour, et il en sera fait justice sur-le-champ.

LE MARQUIS DE TOURVELLE

Serviteur.

MONSIEUR HARDOUIN

C'est madame de Vertillac qui a causé mon erreur, en brouillant les noms.

MADAME DE VERTILLAC

Mais vous êtes-vous trompé de bonne foi ?

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne fais pas autre chose.

MADAME DE VERTILLAC

Ah, ah, ah, cela est aussi trop comique. J'en écrirai demain à mon intendante ; comme elle en rira !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, AVEC LES PETITS ENFANTS CACHÉS
DANS LES COULISSES, ET MADAME DE MALVES

MONSIEUR DE SURMONT

Allons, mademoiselle, le juge a prononcé, il faut obéir à justice.

MADAMOISELLE BEAULIEU

Non, monsieur, non ; je ne me fie point à vous. Il vous échappera quelques indécentes qui me feront rougir et qui blesseraient madame de Malves, qui n'est pas faite à ce ton-là.

MONSIEUR DE SURMONT

Ne craignez rien. Vos enfants sont-ils là ?

MADemoiselle BEAULIEU

Oui.

MONSIEUR DE SURMONT, à madame de Malves.

Madame, vous êtes toujours indulgente, et nous avons pensé que vous le seriez encore davantage aujourd'hui. Je me suis chargé de vous apprendre une nouvelle et de vous demander deux grâces. La nouvelle et la première des grâces, c'est de faire pardonner à mademoiselle d'avoir caché à sa maîtresse qu'elle n'était pas mariée.

MADemoiselle BEAULIEU

Mais, monsieur, je ne le suis pas non plus.

MONSIEUR DE SURMONT

Vous direz qu'il faut qu'elle épouse le père. S'il n'y en avait qu'un, cela se ferait ; mais ces demoiselles se sont mises à la mode, chacun de nos enfants a son père.

MADemoiselle BEAULIEU

Monsieur, vous extravaguez.

MONSIEUR DE SURMONT

Autant de pères que d'enfants, ni plus ni moins... L'autre grâce, c'est de vous présenter ces enfants. Il n'arrive pas souvent à une fille honnête de mener à sa suite un petit troupeau d'enfants ; permettez aux nôtres d'entrer... Mademoiselle, avez-vous assez rougi sans savoir de quoi?... Faites entrer vos petits, madame y consent.

SCÈNE XVII

LES MÊMES ET LES PETITS ENFANTS
AVEC DES BOUQUETS

MADemoiselle BEAULIEU

Madame, permettez à l'innocence de vous offrir...

MONSIEUR DE SURMONT

L'hommage de la malice.

MADemoiselle BEAULIEU

Ne voilà-t-il pas que vous m'embrouillez et que je ne sais plus où j'en suis.

MONSIEUR HARDOUIN

Je ne vous aurais pas soupçonnée de perdre si facilement la tête.

MONSIEUR DE SURMONT

Mais j'ai fait le compliment et il faut qu'on le dise.

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

MONSIEUR HARDOUIN

L'année prochaine... Allons, petits, présentez vos bouquets à madame. (*Cependant M. de Surmont dit tout bas à mademoiselle Beau-lieu :*)

Parmi ces enfants-là n'y en aurait-il pas un que vous aimeriez mieux que les autres ? Montrez-le-moi afin que je le baise. (*On commence à danser un ballet et à chanter des couplets à la louange de madame de Malves.*)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES ; MONSIEUR POULTIER

MADAME BERTRAND, *interrompant les couplets.*

C'est M. Poultier ! c'est lui !... Monsieur, je suis une femme honnête. Sans une triste aventure jamais je n'aurais approché de votre perfide ami. Je ne le connais que d'aujourd'hui. Ne croyez rien de ce qu'il vous a dit.

MONSIEUR DES RENARDEAUX, *à part.*

Tant pis pour elle.

MONSIEUR POULTIER, *à M. Hardouin.*

Et cet enfant ? Parlez donc... cet enfant ?

MADAME BERTRAND

Le cruel homme ! Parlera-t-il ?

MONSIEUR HARDOUIN

Cet enfant ? Il est charmant. Je ne vous ai pas dit qu'il fût de moi, mais que je le supposais. En conscience, il faut que je le restitue au capitaine Bertrand.

MONSIEUR POULTIER

Le traître ! comme il m'a dupé !

MADAME BERTRAND

Lorsque vous teniez Binbin sur vos genoux...

MONSIEUR POULTIER

J'étais bien ridicule. Mais qui est-ce qui n'y aurait pas donné ? Il en avait les larmes aux yeux.

MONSIEUR HARDOUIN

Monsieur l'avocat de Gisors, plaidez donc pour moi.

MONSIEUR DES RENARDEAUX

C'est sa mine hypocrite qu'il fallait voir ; c'est son ton pathétique qu'il fallait entendre lorsqu'il s'affligeait de la mort de sa sœur !

MADAME DE VERTILLAC

Plus, plus de confiance en celui qui peut feindre avec tant de vérité. Quand je pense à mon désespoir, à son sang-froid, à ses consolations cruelles !

MADAME BERTRAND

Me voilà réhabilitée dans votre esprit ; mais le ministre ? mais sa femme ?

MONSIEUR HARDOUIN, à madame Bertrand.

Et vous donnez dans cette confiance ?

MONSIEUR POULTIER

Pourquoi non ?

MONSIEUR HARDOUIN

C'est qu'elle ne s'est point faite.

MONSIEUR POULTIER

Le scélérat ! l'insigne scélérat ! Je croyais m'amuser de lui, et c'est lui qui me persiflait.

MADAME DE CHEPY

Est-il bon ? est-il méchant ?

MADemoiselle BEAULIEU

L'un après l'autre.

MADAME DE VERTILLAC

Comme vous, comme moi, comme tout le monde.

MADAME BERTRAND, à M. Poultier.

Et je n'ai point à rougir...

MONSIEUR POULTIER

Non, non, madame... Mais je venais partager votre joie, et je crains de l'avoir troublée.

MONSIEUR DE SURMONT

Nous chantions quelques couplets à l'honneur de madame de Malves, et nous allons les reprendre. (*On reprend les couplets et le quatrième acte finit.*)

OBSERVATIONS SUR UNE BROCHURE
INTITULÉE
GARRICK OU LES ACTEURS ANGLAIS

OUVRAGE CONTENANT
DES RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE
SUR L'ART DE LA REPRÉSENTATION ET LE JEU DES ACTEURS
AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR LES DIFFÉRENTS THÉÂTRES DE LONDRES ET DE PARIS

Traduit de l'Anglais
(PAR ANTONIO FABIO STICOTI, ACTEUR)

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE GRIMM

1^{er} octobre 1770.

Il a paru, l'année dernière, une mauvaise brochure qui a fait si peu de sensation, que je n'en ai pas pu savoir l'auteur : cependant elle vient d'être reimprimée, et il faut qu'elle ait eu du débit en province ou chez l'étranger. Elle est tombée entre les mains de M. Diderot, et comme les plus mauvaises drogues peuvent donner lieu à d'excellentes réflexions, je ne veux pas supprimer ce qu'il a jeté sur le papier à cette occasion.

Ouvrage écrit d'un style obscur, entortillé, boursofflé et plein d'idées communes. Je réponds qu'au sortir de cette lecture un grand acteur n'en sera pas meilleur, et qu'un médiocre acteur n'en sera pas moins pauvre.

C'est à la nature à donner les qualités extérieures, la figure, la voix, la sensibilité, le jugement, la finesse ; c'est à l'étude des grands maîtres, à la pratique du théâtre, au travail, à la réflexion à perfectionner les dons de la nature. Le comédien

d'imitation fait tout passablement, il n'y a rien ni à louer ni à reprendre dans son jeu ; le comédien de nature, l'acteur de génie est quelquefois détestable, quelquefois excellent. Avec quelque sévérité qu'un débutant soit jugé, il a tôt ou tard au théâtre les succès qu'il mérite ; les sifflets n'étouffent que les ineptes.

Et comment la nature, sans l'art, formerait-elle un grand comédien, puisque rien ne se passe rigoureusement sur la scène comme en nature, et que les drames sont tous composés d'après un certain système de conventions et de principes ? Et comment un rôle serait-il joué de la même manière par deux acteurs différents, puisque, dans l'écrivain le plus énergique, le plus clair et le plus précis, les mots ne peuvent jamais être les signes absolus d'une idée, d'un sentiment, d'une pensée ?

Écoutez l'observation qui suit, et concevez combien, en se servant des mêmes expressions, il est facile aux hommes de dire des choses tout à fait diverses : l'exemple que je vais vous en donner est une espèce de prodige, c'est l'ouvrage même en entier dont il est question. Faites-le lire à un comédien français, et il conviendra que tout en est vrai ; faites-le lire à un comédien anglais, et il vous jurera *by God* qu'il n'y a pas un mot à en rabattre, que c'est l'évangile du théâtre. Cependant, mon ami, puisqu'il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre, et la manière dont nous écrivons ces poèmes en France ; puisqu'au jugement même de Garrick, celui qui sait rendre parfaitement une scène de Shakespeare ne sait pas le premier mot de la déclamation d'une scène de Racine, et réciproquement, il est évident que l'acteur français et l'acteur anglais, qui conviennent l'un et l'autre de la vérité des principes de l'auteur dont je vous rends compte, ne s'entendent pas, et qu'il y a dans la langue technique de leur métier un vague, une latitude, assez considérables pour que deux hommes d'un sentiment diamétralement opposé ne puissent y reconnaître la vérité. Et demeurez plus que jamais attaché à votre maxime : *Nil explicare. Ne vous expliquez point, si vous voulez vous entendre.*

Cet ouvrage, intitulé *Garrick*, a donc deux sens très distingués, tous les deux renfermés sous les mêmes signes, l'un à

Londres, l'autre à Paris ; et ces signes présentent si nettement ces deux sens, que le traducteur s'y est trompé, puisqu'en fourrant tout au travers de sa traduction les noms de nos acteurs français à côté des noms des acteurs anglais, il a cru sans doute que les choses que son original disait des uns étaient également applicables aux autres. Je ne connais pas d'ouvrage où il y ait autant de vrais contre-sens que dans celui-ci ; les mots y énoncent assurément une chose à Paris, et tout une autre chose à Londres.

Au reste, je puis avoir tort ; mais j'ai d'autres idées que l'auteur sur les qualités premières d'un grand acteur. Je lui veux beaucoup de jugement ; je le veux spectateur froid et tranquille de la nature humaine ; qu'il ait par conséquent beaucoup de finesse, mais nulle sensibilité, ou, ce qui est la même chose, l'art de tout imiter, et une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles : s'il était sensible, il lui serait impossible de jouer dix fois de suite le même rôle avec la même chaleur et le même succès : très chaud à la première représentation, il serait épuisé et froid comme le marbre à la troisième ; au lieu qu'imitateur réfléchi de la nature, en entrant la première fois sur la scène, il sera imitateur de lui-même ; à la dixième fois, son jeu, loin de s'affaiblir, se fortifiera de toutes les réflexions nouvelles qu'il aura faites, et vous en serez de plus en plus satisfait.

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est l'inégalité des acteurs qui jouent d'âme. Ne vous attendez point de leur part à aucune unité ; alternativement leur jeu est fort et faible, chaud et froid, plat et sublime ; ils manqueront demain l'endroit où ils ont excellé aujourd'hui ; en revanche, ils excelleront dans celui qu'ils avaient manqué la veille. Au lieu que ceux qui jouent de réflexion, d'étude de la nature humaine, d'imitation, d'imagination, de mémoire, sont uns, les mêmes à toutes les représentations, toujours également parfaits ; tout est mesuré, tout est appris ; la chaleur a son commencement, son milieu, sa fin. Ce sont les mêmes accents, les mêmes mouvements ; s'il y a quelque différence d'une représentation à une autre, c'est toujours à l'avantage de la dernière. Ils ne sont presque point journaliers : ce sont des glaces parfaites, toujours prêtes à montrer les objets, et à les montrer avec la même précision et la même vérité. Ainsi que le poète, ils vont sans cesse

puiser dans le fonds inépuisable de la nature, au lieu qu'on aurait bientôt vu le terme de leur propre richesse.

Quel jeu plus parfait que celui de Mlle Clairon ? Cependant suivez-la, étudiez-la, et vous vous convaincrez bientôt qu'elle sait par cœur tous les détails de son jeu comme toutes les paroles de son rôle. Elle a eu sans doute dans sa tête un modèle auquel elle s'est étudiée d'abord à se conformer ; sans doute elle a conçu ce modèle, le plus haut, le plus grand, le plus parfait qu'elle a pu ; mais ce modèle, ce n'est pas elle : si ce modèle était elle-même, que son imitation serait faible et petite ! Quand, à force de travail, elle a approché de ce modèle idéal le plus près qu'il lui a été possible, tout est fait. Je ne doute point qu'elle n'éprouve en elle un grand tourment dans les premiers moments de ses études ; mais ces premiers moments passés, son âme est calme ; elle se possède, elle se répète sans presque aucune émotion intérieure, ses essais ont tout fixé, tout arrêté dans sa tête : nonchalamment étendue dans sa chaise longue, les yeux fermés, elle peut, en suivant en silence son rôle de mémoire, s'entendre, se voir sur la scène, se juger et juger les impressions qu'elle excitera. Il n'en est pas ainsi de sa rivale, la Dumesnil : elle monte sur les tréteaux sans savoir ce qu'elle dira ; les trois quarts du temps elle ne sait ce qu'elle dit, mais le reste est sublime.

Et pourquoi l'acteur différerait-il en cela du statuaire, du peintre, de l'orateur, du musicien ? Ce n'est pas dans la fureur du premier jet que les traits caractéristiques se présentent à eux ; ils leur viennent dans des moments tranquilles et froids, dans des moments tout à fait inattendus : alors, comme immobiles entre la nature humaine et l'image qu'ils en ont ébauchée, ils portent alternativement un coup d'œil attentif sur l'une et sur l'autre, et les beautés qu'ils répandent ainsi dans leurs ouvrages sont d'un succès bien autrement assuré que celles qu'ils y ont jetées dans la première boutade. Ce n'est pas l'homme violent, l'homme hors de lui-même qui nous captive, c'est l'avantage de l'homme qui se possède. Les grands poètes dramatiques surtout sont spectateurs assidus de ce qui se passe autour d'eux ; ils saisissent tout ce qui les frappe, ils en font registre ; c'est de ces registres que tant de traits sublimes passent dans leurs ouvrages. Les hommes chauds, violents, sensibles se mettent en scène, ils donnent ce

spectacle, mais ils n'en jouissent point ; c'est d'après eux que l'homme de génie fait sa copie. Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature en tout genre, doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très sûr, seront, à mon sens, les êtres les moins sensibles ; ils sont également propres à trop de choses, ils sont trop occupés à regarder et à imiter pour être vivement affectés au dedans d'eux-mêmes. Voyez les femmes : elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité ; quelle comparaison d'elles et de nous dans l'instant de la passion ! Mais autant nous leur cédon's quand elles agissent, autant elles restent au-dessous de nous quand elles imitent. Dans la grande comédie, la comédie à laquelle je reviens toujours, celle du monde, toutes les âmes chaudes occupent le théâtre, tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous ; les seconds, qui s'amuse'nt à copier leurs folies, s'appellent des sages ; c'est l'œil fixe du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages divers, qui le peint, et qui vous fait rire ensuite du tableau de ces fâcheux originaux dont vous avez été quelquefois la victime.

Ces vérités seraient démontrées, que jamais les comédiens n'en conviendraient : c'est leur secret. La sensibilité est une qualité si estimable, qu'ils n'avoueront pas qu'on puisse, qu'on doive s'en passer pour exceller dans leur métier. Mais, quoi ! me dira-t-on, ces accents si plaintifs et si douloureux, que cette mère arrache du fond de ses entrailles, et qui secouent si violemment les miennes, n'est-ce pas le sentiment actuel qui les inspire ? n'est-ce pas la douleur même qui les produit ? Nullement ; et la preuve, c'est qu'ils sont mesurés, c'est qu'ils font partie d'un système de déclamation, c'est qu'ils sont soumis à une loi d'unité, c'est qu'ils concourent à la solution d'un problème donné ; c'est qu'ils ne remplissent toutes les conditions proposées qu'après de longues études ; c'est que pour être poussés justes ils ont été répétés cent fois ; c'est qu'alors l'acteur s'écoutait lui-même ; c'est qu'il s'écoute encore au moment où il vous trouble, et que tout son talent consiste, non pas à se laisser aller à sa sensibilité comme vous le supposez, mais à imiter si parfaitement tous les signes extérieurs du sentiment que vous vous y trompiez. Les cris de

sa douleur sont notés dans sa mémoire, les gestes de son désespoir ont été préparés ; il sait le moment précis où les larmes couleront. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, étouffés, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux... pure imitation, leçon apprise d'avance, singerie sublime dont l'acteur a la conscience présente au moment où il l'exécute, dont il a la mémoire longtemps après l'avoir exécutée, mais qui n'effleure pas son âme, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il sent une extrême fatigue, il va changer de chemise et se coucher ; mais il ne lui reste ni douleur, ni trouble, ni affaissement d'âme : c'est vous, auditeurs, qui remportez toutes ces impressions. L'acteur est las, et vous êtes tristes ; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démener ; s'il en était autrement, la condition d'un comédien serait la plus malheureuse des conditions. Heureusement pour nous et pour lui, il n'est pas le personnage, il le joue : sans cela, qu'il serait plat et maussade ! Des sensibilités diverses qui se concertent entre elles pour produire le plus grand effet possible ! cela me fait rire. J'insiste donc, et je dis : C'est la sensibilité qui fait la multitude des acteurs médiocres ; c'est la sensibilité extrême qui fait les acteurs bornés ; c'est le manque de sensibilité qui fait les acteurs sublimes. Les larmes du comédien descendent, celles de l'homme sensible montent ; ce sont les entrailles qui troublent sans mesure la tête de l'homme sensible ; c'est la tête du comédien qui porte quelque trouble passager dans ses entrailles.

Avez-vous jamais réfléchi à la différence des larmes excitées par un événement tragique, et des larmes excitées par un discours pathétique ? On entend une belle chose ; peu à peu la tête s'embarrasse, les entrailles s'émeuvent, les larmes coulent : au contraire, à l'aspect d'un événement tragique, les entrailles s'émeuvent subitement, la tête se perd et les larmes coulent ; celles-ci viennent subitement, les premières sont amenées.

Voilà l'avantage d'un coup de théâtre naturel et vrai sur une scène éloquente : il produit rapidement l'effet que la scène fait attendre ; mais l'illusion en est beaucoup plus difficile ; un incident faux, mal rendu, la détruit. Les accents

s'imitent mieux que les mouvements ; mais les mouvements frappent avec une bien autre violence.

Réfléchissez, je vous prie, sur ce qu'on appelle au théâtre être vrai. Est-ce y montrer les choses comme en nature ? nullement : un malheureux de la rue y serait pauvre, petit, mesquin ; le vrai en ce sens ne serait autre chose que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai ? C'est la conformité des signes extérieurs, de la voix, de la figure, du mouvement, de l'action, du discours, en un mot de toutes les parties du jeu, avec un modèle idéal ou donné par le poète ou imaginé de tête par l'acteur. Voilà le merveilleux.

Une femme malheureuse, mais vraiment malheureuse, pleure, et il arrive qu'elle ne vous touche point ; il arrive pis : c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rire ; c'est qu'un accent qui lui est propre *dissonne* à votre oreille ; c'est qu'un mouvement qui lui est habituel dans sa douleur vous la montre sous un aspect maussade ; c'est que les passions vraies ont presque toutes des grimaces que l'artiste sans goût corse servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons qu'au plus fort des tourments l'homme conserve la dignité de son caractère ; nous voulons que cette femme tombe avec décence et mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien mourait dans l'arène, aux applaudissements d'un amphithéâtre, avec grâce, avec noblesse, dans une attitude élégante et pittoresque. Qui est-ce qui remplira votre attente ? Est-ce l'athlète que sa sensibilité décompose et que la douleur subjugué, ou l'athlète *académisé* qui pratique les leçons sévères de la gymnastique jusqu'au dernier soupir ? Le gladiateur ancien, comme un grand comédien, un grand comédien ainsi que le gladiateur ancien, ne meurent pas comme on meurt sur un lit ; ils sont forcés de jouer une autre mort pour nous plaire ; et le spectateur délicat sentirait que la vérité d'action dénuée de tout apprêt est petite, et ne s'accorde pas avec la poésie. Du reste, ce n'est pas que la pure nature n'ait ses moments sublimes ; mais je conçois que si quelqu'un est sûr de leur conserver leur sublimité, c'est celui qui les aura pressentis et qui les rendra de sang-froid. Cependant je ne répondrais pas qu'il n'y eût une espèce de mobilité d'entrailles acquise et factice ; mais si vous m'en demandez mon avis, je la crois presque aussi dangereuse que

la sensibilité naturelle. Elle doit à la longue jeter l'acteur dans la manière et la monotonie ; c'est ce qui ne peut être évité que par une tête de glace.

Mais, me direz-vous, une foule d'hommes qui décèlent subitement, à leur manière, la sensibilité qu'ils éprouvent, font un spectacle merveilleux sans s'être concertés. D'accord ; mais il le serait bien davantage, je crois, s'il y avait eu entre eux un concert bien entendu. D'ailleurs vous me parlez d'un instant fugitif, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art qui a sa conduite et sa durée. Prenez chacun de ces personnages, montrez-les-moi successivement isolés, deux à deux, trois à trois, abandonnez-les à leurs propres mouvements, et vous verrez la cacophonie qui en résultera : et si, pour obvier à ce défaut, vous les faites répéter ensemble, adieu leur propre caractère, adieu leur sensibilité naturelle, et tant mieux. C'est comme dans une société bien ordonnée, où chacun sacrifie de ses droits primitifs pour le bien et l'ensemble du tout. Or, qui est-ce qui connaîtra le plus parfaitement la mesure de ce sacrifice ? L'homme juste dans la société, l'homme à la tête froide au théâtre.

15 novembre 1770.

C'est ici le lieu de vous parler de l'influence perfide d'un mauvais *partner* sur un grand comédien. Celui-ci a conçu grandement, mais il est forcé d'abandonner son modèle idéal pour se mettre au niveau du pauvre diable avec lequel il est en scène.

Qu'est-ce donc que deux comédiens qui se soutiennent mutuellement ? Cesont deux hommes dont les modèlesont, proportion gardée, ou l'égalité ou la subordination qui convient aux circonstances dans lesquelles le poète les a placés, sans quoi l'un sera trop fort ou l'autre trop faible ; et pour sauver la dissonance, le fort n'enlèvera pas le faible à sa hauteur, mais d'instinct ou de réflexion il descendra à sa petitesse.

En un mot, à quel âge est-on grand comédien ? Est-ce à l'âge où l'on est plein de feu, où le sang bout dans les veines, où l'esprit s'enflamme de la plus légère étincelle, où le moindre choc porte un trouble terrible au fond des entrailles ? Nullement. C'est lorsque la longue expérience est acquise, lorsque les passions sont tombées, que l'âme est froide et que

la tête se possède. Baron jouait à soixante ans passés le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait bien ; Mlle Gaussin excellait dans *la Pupille* à l'âge de cinquante ans : un vieux comédien n'est ridicule que quand les forces l'ont tout à fait abandonné, ou quand la supériorité de son talent ne suffit pas pour sauver le contraste de sa vieillesse avec la jeunesse de son rôle.

De nos jours, Mlle Clairon et Molé ont joué en débutant comme des automates ; ensuite ils sont devenus grands comédiens. Comment cela s'est-il fait ? Est-ce que l'âme, est-ce que la sensibilité, est-ce que les entrailles leur sont venues ?

Si cet acteur, si cette actrice étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, l'un aurait-il le temps de jeter un coup d'œil sur les loges, l'autre de diriger un sourire vers la coulisse ?

Ce n'est pas, encore un coup, celui qui est hors de lui-même, c'est celui qui est froid, qui se possède, qui est maître de son visage, de sa voix, de ses actions, de ses mouvements, de son jeu, qui disposera de moi.

Garrick montre sa tête entre les deux battants d'une porte, et je vois en deux secondes son visage passer rapidement de la joie extrême à l'étonnement, de l'étonnement à la tristesse, de la tristesse à l'abattement, de l'abattement au désespoir, et descendre avec la même rapidité du point où il est, à celui d'où il est parti. Est-ce que son âme a pu éprouver successivement toutes ces passions et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de gamme ? Je n'en crois rien.

Sedaine donne son *Philosophe sans le savoir* : la pièce chancelle à la première représentation, et j'en suis affligé ; à la seconde, son succès va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain, je cours après Sedaine, il faisait le froid le plus rigoureux ; je vais dans tous les endroits où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine ; je m'y fais conduire : je l'aborde, je lui jette les bras autour du cou ; la voix me manque et les larmes me coulent le long des joues : voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine froid, immobile, me regarde et me dit : *Ah ! monsieur Diderot, que vous êtes beau !* voilà l'observateur et l'homme de génie.

L'homme sensible obéit à l'impulsion de la nature, et ne

rend précisément que ce que son propre cœur lui fournit ; le comédien observe, se saisit des phénomènes que le premier lui présente, et découvre encore, d'étude et de réflexion, tout ce qu'il peut y ajouter pour le plus grand effet.

A la première représentation d'*Inès de Castro*, on amène les enfants, et le parterre se met à rire. La Duclos, qui faisait *Inès*, indignée, s'écrie : *Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce !* Le parterre l'entendit, se contint ; l'actrice reprit son rôle et ses larmes, et celles du spectateur coulèrent. Quoi donc ! est-ce qu'on passe ainsi rapidement d'un sentiment profond à un autre sentiment profond ; de l'indignation à la douleur ? Je ne le crois pas, son indignation était réelle et sa douleur simulée.

Quinault-Dufresne joue le rôle de Sévère dans *Polyeucte*. Il était envoyé par l'empereur Décius pour persécuter les chrétiens ; il confie à son ami ses sentiments secrets sur cette secte calomniée. Cette confidence, qui pouvait lui coûter la vie, ne pouvait se faire à voix trop basse : le parterre lui crie : *Plus haut !* Il répond subitement au parterre : *Et vous, messieurs, plus bas !* Est-ce que s'il eût été vraiment Sévère, il eût été si prestement Dufresne ? Non, vous dis-je, il n'y a que l'homme qui se possède, comme sans doute il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque.

Un acteur s'est pris de passion pour une actrice ; une représentation les met en scène dans un moment de jalousie. La scène y gagnera, si l'acteur est un homme médiocre ; elle y perdra, s'il est un grand homme ; il sera lui, et il ne sera plus le modèle idéal et sublime qu'il s'était fait d'un jaloux. La preuve qu'ils se rabaissent l'un et l'autre à la vie commune, c'est que s'ils gardaient leurs échasses, ils se riraient au nez tous les deux.

Je dis plus, un excellent moyen pour jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. Vous êtes un tartuffe, vous êtes un misanthrope, vous jouerez un tartuffe, vous jouerez un misanthrope, et vous le jouerez bien ; mais vous ne ferez rien de ce que le poète a fait : car il a fait, lui, le Tartuffe, le Misanthrope ; et vous, vous n'êtes qu'un individu, et communément fort au-dessous du modèle de la poésie.

Mais Quinault-Dufresne, orgueilleux par caractère, jouait merveilleusement l'orgueilleux ? — Et qui est-ce qui vous a dit qu'il se jouait lui-même ? et, dans cette supposition même, qui est-ce qui vous a dit que la nature ne l'avait pas fait tout proche du modèle idéal ? Mais Quinault-Dufresne n'était pas Orosmane, et qui est-ce qui le remplace ou le remplacera jamais dans ce rôle ? Il n'était pas l'homme du *Préjugé à la mode*, et avec quelle perfection ne le jouait-il pas ? Un des hommes les plus droits, les plus francs, les plus honnêtes qui aient exercé la profession difficile de comédien, Montménil, jouait, avec le même succès, Ariste dans *la Pupille*, Tartuffe, l'Avocat Patelin, Mascarille dans *les Fourberies de Scapin* ; je l'ai vu, et, à mon grand étonnement, il avait le masque de tous ses rôles. Ce n'était pas naturellement, car la nature ne lui en avait donné qu'un, le sien : il tenait donc les autres de l'art ? Est-ce qu'il y a une sensibilité artificielle ?

Pour un endroit où le poète a senti plus fortement que l'acteur, il y en a cent où l'acteur sent plus fortement que le poète ; et rien n'est plus dans la vérité que cette exclamation de Voltaire, entendant jouer la Clairon dans une de ses pièces : *Est-ce bien moi qui ai fait cela ?* D'où cela venait-il ? Est-ce que Mlle Clairon en sait plus que M. de Voltaire ? Sans doute ; son modèle, en déclamant, était bien au delà du modèle idéal que le poète s'était fait en écrivant : mais ce modèle idéal n'était pas elle. Que faisait-elle donc ? Elle copiait de génie ; elle imitait le mouvement, les actions, les gestes, toute la nature d'un être fort au-dessus d'elle ; elle jouait, et jouait sublimement.

Allez chez Mlle Clairon, et voyez-la dans les transports réels de sa colère ; si elle y conserve son maintien, ses accents, son action théâtrale, elle vous fera rire, et vous l'auriez admirée au théâtre. Que faites-vous donc dans ce cas, et que signifie votre rire , si ce n'est que la sensibilité réelle et la sensibilité simulée sont deux choses fort diverses ; que la colère réelle de Mlle Clairon ressemble à de la colère jouée, et que, par conséquent, il y a deux colères que vous savez fort bien discerner ? Les images des passions au théâtre n'en sont donc pas les vraies images ; ce sont donc des portraits outrés, assujettis à des règles de convention. Or je demande quel est l'acteur qui se renfermera le plus strictement dans ces

règles données ? Quel est celui qui saisira le mieux cette emphase prescrite, ou de l'homme qui est dominé par son propre caractère, ou de celui qui s'en dépouille pour en prendre un autre plus grand, plus noble, plus violent, plus élevé ? On est soi de nature, on est un autre d'imitation ; le cœur qu'on se suppose n'est pas celui qu'on a. Quelle est donc la ressource en pareil cas ? C'est de bien connaître les symptômes extérieurs de l'âme qu'on emprunte, de s'adresser à l'expérience de ceux qui nous voient, et de les tromper par l'imitation de ces symptômes d'emprunt, qui deviennent nécessairement la règle de leurs jugements ; car il leur est impossible d'apprécier autrement ce qui se passe au dedans de nous. Celui qui connaît le mieux et qui rend le plus parfaitement ces signes, d'après le modèle idéal le mieux conçu, est le plus grand comédien ; celui qui laisse le moins à imaginer au grand comédien, est le plus grand des poètes.

Quand, par une longue habitude du théâtre, on garde dans la société l'emphase théâtrale, et que l'on continue à y être Brutus, Cinna, Burrhus, Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, savez-vous ce qu'on fait ? On réunit à une âme petite ou grande de la mesure précise que la nature l'a donnée, les signes extérieurs d'une âme exagérée et gigantesque qu'on n'a pas, et de là naît le ridicule.

O la cruelle satire que je viens de faire, sans y penser, des auteurs et des acteurs ! Il est, je crois, permis à tout homme d'avoir une âme forte et grande ; il est, je crois, permis d'avoir le maintien, le propos, l'action de son âme, et je crois que l'image de la véritable grandeur ne peut jamais être ridicule. Que s'ensuit-il de là ? Vous le devinez de reste : c'est que la vraie tragédie est encore à trouver, et qu'avec tous leurs défauts les anciens en étaient peut-être plus voisins que nous. Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire ; je crains bien que nous n'ayons pris, cent ans de suite, l'héroïsme de Madrid pour celui de Rome. En effet, quel rapport entre la simplicité et la force du discours de Régulus dissuadant le Sénat et le peuple romain de l'échange des captifs, et le ton déclamatoire et ampoulé que nos tragiques lui auraient donné ? Il dit :

« J'ai vu nos enseignes suspendues dans les temples de Carthage ; j'ai vu le soldat privé de ses armes, qui n'avaient

pas été teintes d'une goutte de sang ennemi ; j'ai vu l'oubli de la liberté, et des citoyens les bras attachés sur le dos ; j'ai vu les portes des villes ouvertes et les moissons couvrir les champs que nous avons ravagés : et vous croyez que, rachetés à prix d'or, ils reviendront plus courageux ? Vous ajoutez une perte à l'ignominie ; la vertu, une fois sortie d'une âme qui s'est avilie, n'y rentre plus. N'attendez rien de celui qui a pu mourir, et qui s'est laissé lâchement garrotter. O Carthage ! que tu es grande et fière de notre honte ! »

Tel fut son discours, telle sa conduite. Il se refuse aux embrassements de sa femme et de ses enfants ; il s'en déclare indigne, comme un vil esclave. Il tient ses yeux farouches fixés en terre, et dédaigne les pleurs de ses amis, jusqu'à ce qu'il ait amené le Sénat au conseil que lui seul était capable de donner, et qu'il lui fût permis de retourner dans son exil.

Mais le moment du héros, le voici. Il n'ignorait pas le supplice qu'un ennemi féroce lui préparait : cependant il reprend sa sérénité ; il se dégage de ses proches, qui cherchaient à différer son départ, avec la même liberté dont il se dégageait autrefois de la foule de ses clients, pour aller se délasser de la fatigue des affaires dans ses champs de Vénafre et à sa maison de Tarente.

Mettez la main sur la conscience, et dites-moi s'il y a dans nos tragédies un mot du ton qui convient à une vertu aussi haute et aussi familière, et quel air pourraient avoir dans cette bouche ces sentences ambitieuses et la plupart de nos fanfaronnades à la Corneille ?

O combien de choses que je n'ose confier qu'à vous ! Je serais lapidé dans les rues si l'on me savait coupable de ce blasphème, et je ne me soucie point du tout de la couronne du martyr.

Si jamais un homme de génie ose donner à ses personnages le ton simple de l'héroïsme antique, l'art de l'acteur sera bien autrement difficile.

Au reste, lorsque je prononce que la sensibilité est le caractère de la bonté de l'âme et de la médiocrité du génie, je fais un effort dont peu d'hommes sont capables ; car, si la nature a fait une âme sensible, vous le savez, c'est la mienne.

Je devrais m'arrêter ici, mais j'aime mieux une preuve déplacée qu'une preuve omise. Voici une expérience que vous aurez faite quelquefois : appelé par un acteur ou par une actrice, chez elle, en petit comité, pour juger de son talent, vous lui aurez trouvé de l'âme, de la sensibilité ; vous l'aurez accablée d'éloges ; vous vous en serez séparé et vous l'aurez laissée avec la conviction du plus éclatant succès. Le lendemain, elle paraît, elle est sifflée ; et vous prononcez en vous-même, malgré vous, que les sifflets ont raison. D'où cela vient-il ? Est-ce qu'elle a perdu son talent d'un jour à l'autre ? Aucunement ; mais chez elle vous étiez terre à terre avec elle, vous l'écoutiez, abstraction faite des conventions ; elle était telle vis-à-vis de vous ; il n'y avait aucun autre terme de comparaison. Vous étiez content de son âme, de ses entrailles, de sa voix, de ses gestes, de son maintien ; tout était en proportion avec le petit auditoire, le petit espace, rien n'exigeait de l'exagération ; sur la scène tout a disparu ; là il fallait un autre modèle qu'elle-même, puisque tout ce qui l'entourait a changé : sur un petit théâtre particulier, dans un appartement, vous spectateur de niveau avec l'acteur, le vrai modèle dramatique vous aurait paru outré, et en vous en retournant vous n'auriez pas manqué d'en faire la confidence à votre ami, et le lendemain le succès au théâtre vous aurait étonné.

Ces dernières lignes sont lâches et froides, mais elles sont vraies. Je vous demande encore si un acteur fait ou dit rien dans la société précisément comme sur la scène ; et je finis.

Non, je ne finis pas ; il faut que je vous raconte un fait que je crois décisif. Il y a à Naples un poète dramatique dont j'ai su le nom. Lorsque sa pièce est faite, il cherche dans la ville les personnes les plus propres de figure, de voix et de caractère à remplir ses rôles : comme il s'agit de l'amusement du souverain, personne ne s'y refuse. La troupe pour la pièce formée, le poète exerce ses acteurs pendant six mois ensemble et séparément ; et quand croyez-vous qu'ils commencent à s'entendre, à bien jouer, à s'avancer vers la perfection que l'auteur exige ? C'est lorsqu'ils sont épuisés par ces répétitions sans nombre, lorsqu'ils sont ce que nous appelons absolument blasés : dès ce moment les effets sont prodigieux, c'est à la suite de cet exercice pénible que les

représentations se font ; et ceux qui en ont vu conviennent qu'on ne sait pas ce que c'est que de jouer la comédie quand on n'a pas vu jouer celle-là. Ces représentations se continuent six autres mois de suite, et le roi et la cour jouissent du plus grand plaisir que l'illusion théâtrale puisse donner : et cette illusion, à votre avis, aussi grande et même plus parfaite à la dernière représentation qu'à la première, peut-elle être l'effet de la sensibilité ?

Au reste, la question dont il s'agit a été autrefois entamée entre un médiocre littérateur, Rémond de Sainte-Albine, et un grand comédien, Riccoboni ; le littérateur était pour la sensibilité, et le comédien était contre ; c'est une anecdote que j'ignorais et que je viens d'apprendre : vous pouvez comparer leurs idées avec les miennes. Pour le coup, vous en voilà quitte et moi aussi.

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

PREMIER INTERLOCUTEUR

N'en parlons plus.

SECOND INTERLOCUTEUR

Pourquoi ?

LE PREMIER

C'est l'ouvrage de votre ami.

LE SECOND

Qu'importe ?

LE PREMIER

Beaucoup. A quoi bon vous mettre dans l'alternative de mépriser ou son talent, ou mon jugement, et de rabattre de la bonne opinion que vous avez de lui ou de celle que vous avez de moi ?

LE SECOND

Cela n'arrivera pas ; et quand cela arriverait, mon amitié pour tous deux, fondée sur des qualités plus essentielles, n'en souffrirait pas.

LE PREMIER

Peut-être.

LE SECOND

J'en suis sûr. Savez-vous à qui vous ressemblez dans ce moment ? A un auteur de ma connaissance qui suppliait à genoux une femme à laquelle il était attaché, de ne pas assister à la première représentation d'une de ses pièces.

LE PREMIER

Votre auteur était modeste et prudent.

LE SECOND

Il craignait que le sentiment tendre qu'on avait pour lui ne tint au cas que l'on faisait de son mérite littéraire.

LE PREMIER

Cela se pourrait.

LE SECOND

Qu'une chute publique ne le dégradât un peu aux yeux de sa maîtresse.

LE PREMIER

Que moins estimé, il ne fût moins aimé. Et cela vous paraît ridicule ?

LE SECOND

C'est ainsi qu'on en jugea. La loge fut louée, et il eut le plus grand succès : et Dieu sait comme il fut embrassé, fêté, caressé.

LE PREMIER

Il l'eût été bien davantage après la pièce sifflée.

LE SECOND

Je n'en doute pas.

LE PREMIER

Et je persiste dans mon avis.

LE SECOND

Persistez, j'y consens ; mais songez que je ne suis pas une femme, et qu'il faut, s'il vous plaît, que vous vous expliquiez.

LE PREMIER

Absolument ?

LE SECOND

Absolument.

LE PREMIER

Il me serait plus aisé de me taire que de déguiser ma pensée.

LE SECOND

Je le crois.

LE PREMIER

Je serai sévère.

LE SECOND

C'est ce que mon ami exigerait de vous.

LE PREMIER

Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, son ouvrage, écrit d'un d'un style tourmenté, obscur, entortillé, boursoflé, est plein d'idées communes. Au sortir de cette lecture, un grand comédien n'en sera pas meilleur, et un pauvre acteur n'en sera pas moins mauvais. C'est à la nature à donner les qualités de la personne, la figure, la voix, le jugement, la finesse. C'est à l'étude des grands modèles, à la connaissance du cœur humain, à l'usage du monde, au travail assidu, à l'expérience et à l'habitude du théâtre, à perfectionner le don de nature. Le comédien imitateur peut arriver au point de rendre tout passablement ; il n'y a rien ni à louer, ni à reprendre dans son jeu.

LE SECOND

Ou tout est à reprendre.

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

LE PREMIER

Comme vous voudrez. Le comédien de nature est souvent détestable, quelquefois excellent. En quelque genre que ce soit, méfiez-vous d'une médiocrité soutenue. Avec quelque rigueur qu'un débutant soit traité, il est facile de pressentir ses succès à venir. Les huées n'étouffent que les ineptes. Et comment la nature sans l'art formerait-elle un grand comédien, puisque rien ne se passe exactement sur la scène comme en nature, et que les poèmes dramatiques sont tous composés d'après un certain système de principes ? Et comment un rôle serait-il joué de la même manière par deux acteurs différents, puisque dans l'écrivain le plus clair, le plus précis, le plus énergique, les mots ne sont et ne peuvent être que des signes approchés d'une pensée, d'un sentiment, d'une idée ; signes dont le mouvement, le geste, le ton, le visage, les yeux, la circonstance donnée, complètent la valeur ? Lorsque vous avez entendu ces mots :

..... Que fait là votre main ?

— Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse.

Que savez-vous ? Rien. Pesez bien ce qui suit, et concevez combien il est fréquent et facile à deux interlocuteurs, en employant les mêmes expressions, d'avoir pensé et de dire des choses tout à fait différentes. L'exemple que je vous en vais donner est une espèce de prodige ; c'est l'ouvrage même de votre ami. Demandez à un comédien français ce qu'il en pense, et il conviendra que tout en est vrai. Faites la même question à un comédien anglais, et il vous jurera *by God*, qu'il n'y a pas une phrase à changer, et que c'est le pur évangile de la scène. Cependant comme il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre et la manière dont on écrit ces poèmes en France, puisque, au sentiment même de Garrick, celui qui sait rendre parfaitement une scène de Shakespeare ne connaît pas le premier accent de la déclamation d'une scène de Racine ; puisque enlacé par les vers harmonieux de ce dernier, comme par autant de serpents dont les replis lui étreignent la tête, les pieds, les mains, les jambes et les bras, son action en perdrait toute sa liberté : il s'ensuit évidemment que l'acteur français et l'acteur anglais qui conviennent unanimement de la vérité des principes de votre auteur ne

s'entendent pas, et qu'il y a dans la langue technique du théâtre une latitude, un vague assez considérable pour que des hommes sensés, d'opinions diamétralement opposées, croient y reconnaître la lumière de l'évidence. Et demeurez plus que jamais attaché à votre maxime : *Ne vous expliquez point si vous voulez vous entendre.*

LE SECOND

Vous pensez qu'en tout ouvrage, et surtout dans celui-ci, il y a deux sens distingués, tous les deux renfermés sous les mêmes signes, l'un à Londres, l'autre à Paris ?

LE PREMIER

Et que ces signes présentent si nettement ces deux sens que votre ami même s'y est trompé, puisqu'en associant des noms de comédiens anglais à des noms de comédiens français, leur appliquant les mêmes préceptes, et leur accordant le même blâme et les mêmes éloges, il a sans doute imaginé que ce qu'il prononçait des uns était également juste des autres.

LE SECOND

Mais, à ce compte, aucun autre auteur n'aurait fait autant de vrais contresens.

LE PREMIER

Les mêmes mots dont il se sert énonçant une chose au carrefour de Bussy, et une chose différente à Drury-Lane, il faut que je l'avoue à regret ; au reste, je puis avoir tort. Mais le point important, sur lequel nous avons des opinions tout à fait opposées, votre auteur et moi, ce sont les qualités premières d'un grand comédien. Moi, je lui veux beaucoup de jugement ; il me faut dans cet homme un spectateur froid et tranquille ; j'en exige, par conséquent, de la pénétration et nulle sensibilité, l'art de tout imiter, ou, ce qui revient au même, une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles.

LE SECOND

Nulle sensibilité !

LE PREMIER

Nulle. Je n'ai pas encore bien enchaîné mes raisons, et vous me permettrez de vous les exposer comme elles me viendront, dans le désordre de l'ouvrage même de votre ami.

Si le comédien était sensible, de bonne foi lui serait-il permis de jouer deux fois de suite un même rôle avec la même chaleur et le même succès ? Très chaud à la première repré-

sensation, il serait épuisé et froid comme un marbre à la troisième. Au lieu qu'imitateur attentif et disciple réfléchi de la nature, la première fois qu'il se présentera sur la scène sous le nom d'Auguste, de Cinna, d'Orosmane, d'Agamemnon, de Mahomet, copiste rigoureux de lui-même ou de ses études, et observateur continu de nos sensations, son jeu, loin de s'affaiblir, se fortifiera des réflexions nouvelles qu'il aura recueillies ; il s'exaltera ou se tempérera, et vous en serez de plus en plus satisfait. S'il est lui quand il joue, comment cessera-t-il d'être lui ? S'il veut cesser d'être lui, comment saisira-t-il le point juste auquel il faut qu'il se place et s'arrête ?

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est l'inégalité des acteurs qui jouent d'âme. Ne vous attendez de leur part à aucune unité ; leur jeu est alternativement fort et faible, chaud et froid, plat et sublime. Ils manqueront demain l'endroit où il auront excellé aujourd'hui ; en revanche, ils excelleront dans celui qu'ils auront manqué la veille. Au lieu que le comédien qui jouera de réflexion, d'étude de la nature humaine, d'imitation constante d'après quelque modèle idéal, d'imagination, de mémoire, sera un, le même à toutes les représentations, toujours également parfait : tout a été mesuré, combiné, appris, ordonné dans sa tête ; il n'y a dans sa déclamation ni monotonie, ni dissonance. La chaleur a son progrès, ses élans, ses rémissions, son commencement, son milieu, son extrême. Ce sont les mêmes accents, les mêmes positions, les mêmes mouvements ; s'il y a quelque différence d'une représentation à l'autre, c'est ordinairement à l'avantage de la dernière. Il ne sera pas journalier : c'est une glace toujours disposée à montrer les objets et à les montrer avec la même précision, la même force et la même vérité. Ainsi que le poète, il va sans cesse puiser dans le fonds inépuisable de la nature, au lieu qu'il aurait bientôt vu le terme de sa propre richesse.

Quel jeu plus parfait que celui de la Clairon ? cependant suivez-la, étudiez-la, et vous serez convaincu qu'à la sixième représentation elle sait par cœur tous les détails de son jeu comme tous les mots de son rôle. Sans doute elle s'est fait un modèle auquel elle a d'abord cherché à se conformer ; sans doute elle a conçu ce modèle le plus haut, le plus grand, le

plus parfait qu'il lui a été possible ; mais ce modèle qu'elle a emprunté de l'histoire, ou que son imagination a créé comme un grand fantôme, ce n'est pas elle ; si ce modèle n'était que de sa hauteur, que son action serait faible et petite ! Quand, à force de travail, elle a approché de cette idée le plus près qu'elle a pu, tout est fini ; se tenir ferme là, c'est une pure affaire d'exercice et de mémoire. Si vous assistiez à ses études, combien de fois vous lui diriez : *Vous y êtes !... combien de fois elle vous répondrait : Vous vous trompez !... C'est comme Le Quesnoy, à qui son ami saisissait le bras, et criait : Arrêtez ! le mieux est l'ennemi du bien : vous allez tout gâter...* Vous voyez ce que j'ai fait, répliquait l'artiste haletant au connaisseur émerveillé ; mais vous ne voyez pas ce que j'ai là, et ce que je poursuis.

Je ne doute point que la Clairon n'éprouve le tourment du Quesnoy dans ses premières tentatives ; mais la lutte passée, lorsqu'elle s'est une fois élevée à la hauteur de son fantôme, elle se possède, elle se répète sans émotion. Comme il nous arrive quelquefois dans le rêve, sa tête touche aux nues, ses mains vont chercher les deux confins de l'horizon ; elle est l'âme d'un grand mannequin qui l'enveloppe ; ses essais l'ont fixé sur elle. Nonchalamment étendue sur une chaise longue, les bras croisés, les yeux fermés, immobile, elle peut, en suivant son rêve de mémoire, s'entendre, se voir, se juger et juger les impressions qu'elle excitera. Dans ce moment elle est double : la petite Clairon et la grande Agrippine.

LE SECOND

Rien, à vous entendre, ne ressemblerait tant à un comédien sur la scène ou dans ses études, que les enfants qui, la nuit, contrefont les revenants sur les cimetières, en élevant au-dessus de leurs têtes un grand drap blanc au bout d'une perche, et faisant sortir de dessous ce catafalque une voix lugubre qui effraye les passants.

LE PREMIER

Vous avez raison. Il n'en est pas de la Dumesnil ainsi que de la Clairon. Elle monte sur les planches sans savoir ce qu'elle dira ; la moitié du temps elle ne sait ce qu'elle dit, mais il vient un moment sublime. Et pourquoi l'acteur différencierait-il du poète, du peintre, de l'orateur, du musicien ? Ce n'est pas dans la fureur du premier jet que les traits

caractéristiques se présentent, c'est dans des moments tranquilles et froids, dans des moments tout à fait inattendus. On ne sait d'où ces traits viennent ; ils tiennent de l'inspiration. C'est lorsque, suspendus entre la nature et leur ébauche, ces génies portent alternativement un œil attentif sur l'une et l'autre ; les beautés d'inspiration, les traits fortuits qu'ils répandent dans leurs ouvrages, et dont l'apparition subite les étonne eux-mêmes, sont d'un effet et d'un succès bien autrement assurés que ce qu'ils y ont jeté de boutade. C'est au sang-froid à tempérer le délire de l'enthousiasme.

Ce n'est pas l'homme violent qui est hors de lui-même qui dispose de nous ; c'est un avantage réservé à l'homme qui se possède. Les grands poètes dramatiques surtout sont spectateurs assidus de ce qui se passe autour d'eux dans le monde physique et dans le monde moral.

LE SECOND

Qui n'est qu'un.

LE PREMIER

Ils saisissent tout ce qui les frappe ; ils en font des recueils. C'est de ces recueils formés en eux, à leur insu, que tant de phénomènes rares passent dans leurs ouvrages. Les hommes chauds, violents, sensibles, sont en scène ; ils donnent le spectacle, mais ils n'en jouissent pas. C'est d'après eux que l'homme de génie fait sa copie. Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature, quels qu'ils soient, doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très sûr, sont les êtres les moins sensibles. Ils sont également propres à trop de choses ; ils sont trop occupés à regarder, à reconnaître et à imiter, pour être vivement affectés au dedans d'eux-mêmes. Je les vois sans cesse le portefeuille sur les genoux et le crayon à la main.

Nous sentons, nous ; eux, ils observent, étudient et peignent. Le dirai-je ? Pourquoi non ? La sensibilité n'est guère la qualité d'un grand génie. Il aimera la justice ; mais il exercera cette vertu sans en recueillir la douceur. Ce n'est pas son cœur, c'est sa tête qui fait tout. A la moindre circonstance inopinée, l'homme sensible la perd ; il ne sera ni un grand roi, ni un grand ministre, ni un grand capitaine, ni un grand avocat, ni un grand médecin. Remplissez la salle du spectacle

de ces pleureurs-là, mais ne m'en placez aucun sur la scène. Voyez les femmes ; elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité : quelle comparaison d'elles à nous dans les instants de la passion ! Mais autant nous le leur cédon quand elles agissent, autant elles restent au-dessous de nous quand elles imitent. La sensibilité n'est jamais sans faiblesse d'organisation. La larme qui s'échappe de l'homme vraiment homme nous touche plus que tous les pleurs d'une femme. Dans la grande comédie, la comédie du monde, celle à laquelle j'en reviens toujours, toutes les âmes chaudes occupent le théâtre ; tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous ; les seconds, qui s'occupent à copier leurs folies, s'appellent des sages. C'est l'œil du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages divers, qui le peint, et qui vous fait rire et de ces fâcheux originaux dont vous avez été la victime, et de vous-même. C'est lui qui vous observait, et qui traçait la copie comique et du fâcheux et de votre supplice.

Ces vérités seraient démontrées que les grands comédiens n'en conviendraient pas ; c'est leur secret. Les acteurs médiocres ou novices sont faits pour les rejeter, et l'on pourrait dire de quelques autres qu'ils croient sentir, comme on a dit du superstitieux, qu'il croit croire ; et que sans la foi pour celui-ci, et sans la sensibilité pour celui-là, il n'y a point de salut.

Mais quoi ? dira-t-on, ces accents si plaintifs, si douloureux, que cette mère jarrache du fond de ses entrailles, et dont les miennes sont si violemment secouées, ce n'est pas le sentiment actuel qui les produit, ce n'est pas le désespoir qui les inspire ? Nullement ; et la preuve, c'est qu'ils sont mesurés ; qu'ils font partie d'un système de déclamation ; que plus bas ou plus aigus de la vingtième partie d'un quart de ton, ils sont faux ; qu'ils sont soumis à une loi d'unité ; qu'ils sont, comme dans l'harmonie, préparés et sauvés ; qu'ils ne satisfont à toutes les conditions requises que par une longue étude ; qu'ils concourent à la solution d'un problème proposé ; que pour être poussés juste, ils ont été répétés cent fois, et que malgré ces fréquentes répétitions, on les manque encore ; c'est qu'avant de dire :

Zaïre, vous pleurez !

ou,

Vous y serez, ma fille,

l'acteur s'est longtemps écouté lui-même ; c'est qu'il s'écoute au moment où il vous trouble, et que tout son talent consiste non pas à sentir, comme vous le supposez, mais à rendre si scrupuleusement les signes extérieurs du sentiment, que vous vous y trompiez. Les cris de sa douleur sont notés dans son oreille. Les gestes de son désespoir sont de mémoire, et ont été préparés devant une glace. Il sait le moment précis où il tirera son mouchoir et où les larmes couleront ; attendez-les à ce mot, à cette syllabe, ni plus tôt ni plus tard. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, ces sons étouffés ou traînés, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux, ces évanouissements, ces fureurs, pure imitation, leçon recordée d'avance, grimace pathétique, singerie sublime dont l'acteur garde le souvenir longtemps après l'avoir étudiée, dont il avait la conscience présente au moment où il l'exécutait, qui lui laisse, heureusement pour le poète, pour le spectateur et pour lui, toute la liberté de son esprit, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il éprouve une extrême fatigue, il va changer de linge ou se coucher ; mais il ne lui reste ni trouble, ni douleur, ni mélancolie, ni affaissement d'âme. C'est vous qui remportez toutes ces impressions. L'acteur est las, et vous tristes ; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démener. S'il en était autrement, la condition du comédien serait la plus malheureuse des conditions ; mais il n'est pas le personnage, il le joue et le joue si bien que vous le prenez pour tel : l'illusion n'est que pour vous ; il sait bien, lui, qu'il ne l'est pas.

Des sensibilités diverses, qui se concertent entre elles pour obtenir le plus grand effet possible, qui se diapasonnent, qui s'affaiblissent, qui se fortifient, qui se nuancent pour former un tout qui soit un, cela me fait rire. J'insiste donc, et je dis : « C'est l'extrême sensibilité qui fait les acteurs médiocres ; et c'est la sensibilité médiocre qui fait la multitude des mauvais acteurs ; c'est le manque absolu de sensibilité qui prépare les acteurs sublimes. » Les larmes du comédien descendent de son cerveau ; celles de l'homme sensible montent de son cœur : ce

sont les entrailles qui troublent sans mesure la tête de l'homme sensible ; c'est la tête du comédien qui porte quelquefois un trouble passager dans ses entrailles ; il pleure comme un prêtre incrédule qui prêche la Passion ; comme un séducteur aux genoux d'une femme qu'il n'aime pas, mais qu'il veut tromper ; comme un gueux dans la rue ou à la porte d'une église, qui vous injurie lorsqu'il désespère de vous toucher ; ou comme une courtisane qui ne sent rien, mais qui se pâme entre vos bras.

Avez-vous jamais réfléchi à la différence des larmes excitées par un événement tragique et des larmes excitées par un récit pathétique ? On entend raconter une belle chose : peu à peu la tête s'embarrasse, les entrailles s'émeuvent, et les larmes coulent. Au contraire, à l'aspect d'un accident tragique, l'objet, la sensation et l'effet se touchent ; en un instant, les entrailles s'émeuvent, on pousse un cri, la tête se perd, et les larmes coulent ; celles-ci viennent subitement ; les autres sont amenées. Voilà l'avantage d'un coup de théâtre naturel et vrai sur une scène éloquente, il opère brusquement ce que la scène fait attendre ; mais l'illusion en est beaucoup plus difficile à produire ; un incident faux, mal rendu, la détruit. Les accents s'imitent mieux que les mouvements, mais les mouvements frappent plus violemment. Voilà le fondement d'une loi à laquelle je ne crois pas qu'il y ait d'exception, c'est de dénouer par une action et non par un récit, sous peine d'être froid.

Eh bien, n'avez-vous rien à m'objecter ? Je vous entends ; vous faites un récit en société ; vos entrailles s'émeuvent, votre voix s'entre coupe, vous pleurez. Vous avez, dites-vous, senti et très vivement senti. J'en conviens ; mais vous y êtes-vous préparé ? Non. Parliez-vous en vers ? Non. Cependant vous entraîniez, vous étonniez, vous touchiez, vous produisiez un grand effet. Il est vrai. Mais portez au théâtre votre ton familier, votre expression simple, votre maintien domestique, votre geste naturel, et vous verrez combien vous serez pauvre et faible. Vous aurez beau verser des pleurs, vous serez ridicule, on rira. Ce ne sera pas une tragédie, ce sera une parade tragique que vous jouerez. Croyez-vous que les scènes de Corneille, de Racine, de Voltaire, même de Shakespeare, puissent se débiter avec votre voix de conver-

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

sation et le ton du coin de votre âtre ? Pas plus que l'histoire du coin de votre âtre avec l'emphase et l'ouverture de bouche du théâtre.

LE SECOND

C'est que peut-être Racine et Corneille, tout grands hommes qu'ils étaient, n'ont rien fait qui vaille.

LE PREMIER

Quel blasphème ! Qui est-ce qui oserait le proférer ? Qui est-ce qui oserait y applaudir ? Les choses familières de Corneille ne peuvent pas même se dire d'un ton familier.

Mais une expérience que vous aurez cent fois répétée, c'est qu'à la fin de votre récit, au milieu du trouble et de l'émotion que vous avez jetés dans votre petit auditoire de salon, il survient un nouveau personnage dont il faut satisfaire la curiosité. Vous ne le pouvez plus, votre âme est épuisée, il ne vous reste ni sensibilité, ni chaleur, ni larmes. Pourquoi l'acteur n'éprouve-t-il pas le même affaissement ? C'est qu'il y a bien de la différence de l'intérêt qu'il prend à un conte fait à plaisir et de l'intérêt que vous inspire le malheur de votre voisin. Êtes-vous Cinna ? Avez-vous jamais été Cléopâtre, Mérope, Agrippine ? Que vous importent ces gens-là ? La Cléopâtre, la Mérope, l'Agrippine, le Cinna du théâtre, sont-ils même des personnages historiques ? Non. Ce sont les fantômes imaginaires de la poésie ; je dis trop : ce sont des spectres de la façon particulière de tel ou tel poète. Laissez ces espèces d'hippogriffes sur la scène avec leurs mouvements, leur allure et leurs cris ; ils figureraient mal dans l'histoire : ils feraient éclater de rire dans un cercle ou une autre assemblée de la société. On se demanderait à l'oreille : Est-ce qu'il est en délire ? D'où vient ce Don Quichotte-là ? Où fait-on de ces contes-là ! Quelle est la planète où l'on parle ainsi ?

LE SECOND

Mais pourquoi ne révoltent-ils pas au théâtre ?

LE PREMIER

C'est qu'ils y sont de convention. C'est une formule donnée par le vieil Eschyle ; c'est un protocole de trois mille ans.

LE SECOND

Et ce protocole a-t-il encore longtemps à durer ?

LE PREMIER

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'on s'en écarte à mesure qu'on s'approche de son siècle et de son pays.

Connaissez-vous une situation plus semblable à celle d'Agamemnon dans la première scène d'*Iphigénie*, que la situation de Henri IV, lorsque, obsédé de terreurs qui n'étaient que trop fondées, il disait à ses familiers : « Ils me tueront, rien n'est plus certain ; ils me tueront... » Supposez que cet excellent homme, ce grand et malheureux monarque, tourmenté la nuit de ce pressentiment funeste, se lève et s'en aille frapper à la porte de Sully, son ministre et son ami ; croyez-vous qu'il y eût un poète assez absurde pour faire dire à Henri :

Oui, c'est Henri, c'est ton roi qui t'éveille,
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille...

et faire répondre à Sully :

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts !...

LE SECOND

C'était peut-être là le vrai langage d'Agamemnon.

LE PREMIER

Pas plus que celui de Henri IV. C'est celui d'Homère, c'est celui de Racine, c'est celui de la poésie ; et ce langage pompeux ne peut être employé que par des êtres inconnus, et parlé par des bouches poétiques avec un ton poétique.

Réfléchissez un moment sur ce qu'on appelle au théâtre *être vrai*. Est-ce y montrer les choses comme elles sont en nature ? Aucunement. Le vrai en ce sens ne serait que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai de la scène ? C'est la conformité des actions, des discours, de la figure, de la voix, du mouvement, du geste, avec un modèle idéal imaginé par le poète, et souvent exagéré par le comédien. Voilà le merveilleux. Ce modèle n'influe pas seulement sur le ton ; il modifie jusqu'à la démarche, jusqu'au maintien. De là vient que le comédien dans la rue ou sur la scène sont deux personnages si différents, qu'on a peine à les reconnaître. La première fois que je vis Mlle Clairon chez elle, je m'écriai tout naturellement :

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

« Ah ! mademoiselle, je vous croyais de toute la tête plus grande. »

Une femme malheureuse, et vraiment malheureuse, pleure et ne vous touche point : il y a pis, c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rire ; c'est qu'un accent qui lui est propre dissone à votre oreille et vous blesse ; c'est qu'un mouvement qui lui est habituel vous montre sa douleur ignoble et maussade ; c'est que les passions outrées sont presque toutes sujettes à des grimaces que l'artiste sans goût copie servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons qu'au plus fort des tourments l'homme garde le caractère d'homme, la dignité de son espèce. Quel est l'effet de cet effort héroïque ? De distraire de la douleur et de la tempérer. Nous voulons que cette femme tombe avec décence, avec mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien, au milieu de l'arène, aux applaudissements du cirque, avec grâce, avec noblesse, dans une attitude élégante et pittoresque. Qui est-ce qui remplira notre attente ? Sera-ce l'athlète que la douleur subjugué et que la sensibilité décompose ? Ou l'athlète académisé qui se possède et pratique les leçons de la gymnastique en rendant le dernier soupir ? Le gladiateur ancien, comme un grand comédien, un grand comédien, ainsi que le gladiateur ancien, ne meurent pas comme on meurt sur un lit, mais sont tenus de nous jouer une autre mort pour nous plaire, et le spectateur délicat sentirait que la vérité nue, l'action dénuée de tout apprêt serait mesquine et contrasterait avec la poésie du reste.

Ce n'est pas que la pure nature n'ait ses moments sublimes ; mais je pense que s'il est quelqu'un sûr de saisir et de conserver leur sublimité, c'est celui qui les aura pressentis d'imagination ou de génie, et qui les rendra de sang-froid.

Cependant je ne nierais pas qu'il n'y eût une sorte de mobilité d'entrailles acquise ou factice ; mais si vous m'en demandez mon avis, je la crois presque aussi dangereuse que la sensibilité naturelle. Elle doit conduire peu à peu l'acteur à la manière et à la monotonie. C'est un élément contraire à la diversité des fonctions d'un grand comédien ; il est souvent obligé de s'en dépouiller, et cette abnégation de soi n'est possible qu'à une tête de fer. Encore vaudrait-il mieux, pour la facilité et le succès des études, l'universalité du talent et la

perfection du jeu, n'avoir point à faire cette incompréhensible distraction de soi d'avec soi, dont l'extrême difficulté bornant chaque comédien à un seul rôle, condamne les troupes à être très nombreuses, ou presque toutes les pièces à être mal jouées, à moins que l'on ne renverse l'ordre des choses, et que les pièces ne se fassent pour les acteurs, qui, ce me semble, devraient tout au contraire être faits pour les pièces.

LE SECOND

Mais si une foule d'hommes attroupés dans la rue par quelque catastrophe viennent à déployer subitement, et chacun à sa manière, leur sensibilité naturelle, sans s'être concertés, ils créeront un spectacle merveilleux, mille modèles précieux pour la sculpture, la peinture, la musique et la poésie.

LE PREMIER

Il est vrai. Mais ce spectacle serait-il à comparer avec celui qui résulterait d'un accord bien entendu, de cette harmonie que l'artiste y introduira lorsqu'il le transportera du carrefour sur la scène ou sur la toile ? Si vous le prétendez, quelle est donc, vous répliquerais-je, cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient mieux fait qu'elle ? Niez-vous qu'on n'embellisse la nature ? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une *Vierge* de Raphaël ? A la vue d'un beau paysage, ne vous êtes-vous pas écrié qu'il était romanesque ? D'ailleurs vous me parlez d'une chose réelle, et moi je vous parle d'une imitation ; vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art, projeté, suivi, qui a ses progrès et sa durée. Prenez chacun de ces acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre, et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, deux à deux, trois à trois ; abandonnez-les à leurs propres mouvements ; qu'ils soient maîtres absolus de leurs actions, et vous verrez l'étrange cacophonie qui en résultera. Pour obvier à ce défaut, les faites-vous répéter ensemble ? Adieu leur sensibilité naturelle, et tant mieux.

Il en est du spectacle comme d'une société bien ordonnée, où chacun sacrifie de ses droits pour le bien de l'ensemble et du tout. Qui est-ce qui appréciera le mieux la mesure de ce sacrifice ? Sera-ce l'enthousiaste ? Le fanatique ? Non, certes. Dans la société, ce sera l'homme juste ; au théâtre, le comé-

dien qui aura la tête froide. Votre scène des rues est à la scène dramatique comme une horde de sauvages à une assemblée d'hommes civilisés.

C'est ici le lieu de vous parler de l'influence perfide d'un médiocre partenaire sur un excellent comédien. Celui-ci a conçu grandement, mais il sera forcé de renoncer à son modèle idéal pour se mettre au niveau du pauvre diable avec qui il est en scène. Il se passe alors d'étude et de bon jugement : ce qui se fait d'instinct à la promenade ou au coin du feu, celui qui parle abaisse le ton de son interlocuteur. Ou si vous aimez mieux une autre comparaison, c'est comme au whist, où vous perdrez une portion de votre habileté, si vous ne pouvez pas compter sur votre joueur. Il y a plus : la Clairon vous dira, quand vous voudrez, que Le Kain, par méchanceté, la rendait mauvaise ou médiocre, à discrétion ; et que, de représailles, elle l'exposait quelquefois aux sifflets. Qu'est-ce donc que deux comédiens qui se soutiennent mutuellement ? Deux personnages dont les modèles ont, proportion gardée, ou l'égalité, ou la subordination qui convient aux circonstances où le poète les a placés, sans quoi l'un sera trop fort ou trop faible ; et pour sauver cette dissonance, le fort élèvera rarement le faible à sa hauteur ; mais, de réflexion, il descendra à sa petitesse. Et savez-vous l'objet de ces répétitions si multipliées ? C'est d'établir une balance entre les talents divers des acteurs, de manière qu'il en résulte une action générale qui soit une ; et lorsque l'orgueil de l'un d'entre eux se refuse à cette balance, c'est toujours aux dépens de la perfection du tout, au détriment de votre plaisir ; car il est rare que l'excellence d'un seul vous dédommage de la médiocrité des autres qu'elle fait ressortir. J'ai vu quelquefois la personnalité d'un grand acteur punie ; c'est lorsque le public prononçait sottement qu'il était outré, au lieu de sentir que son partenaire était faible.

A présent vous êtes poète : vous avez une pièce à faire jouer, et je vous laisse le choix ou d'acteurs à profond jugement et à tête froide, ou d'acteurs sensibles. Mais avant de vous décider, permettez que je vous fasse une question. A quel âge est-on grand comédien ? Est-ce à l'âge où l'on est plein de feu, où le sang bouillonne dans les veines, où le choc le plus léger porte le trouble au fond des entrailles, où l'esprit

s'enflamme à la moindre étincelle ? Il me semble que non. Celui que la nature a signé comédien, n'excelle dans son art que quand la longue expérience est acquise, lorsque la fougue des passions est tombée, lorsque la tête est calme, et que l'âme se possède. Le vin de la meilleure qualité est âpre et bourru lorsqu'il fermente ; c'est par un long séjour dans la tonne qu'il devient généreux. Cicéron, Sénèque et Plutarque me représentent les trois âges de l'homme qui compose : Cicéron n'est souvent qu'un feu de paille qui réjouit mes yeux ; Sénèque un feu de sarment qui les blesse ; au lieu que si je remue les cendres du vieux Plutarque, j'y découvre les gros charbons d'un brasier qui m'échauffent doucement.

Baron jouait, à soixante ans passés, le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait bien. La Gaussin enchantait, dans *l'Oracle* et *la Pupille*, à cinquante ans.

LE SECOND

Elle n'avait guère le visage de son rôle.

LE PREMIER

Il est vrai ; et c'est là peut-être un des obstacles insurmontables à l'excellence d'un spectacle. Il faut s'être promené de longues années sur les planches, et le rôle exige quelquefois la première jeunesse. S'il s'est trouvé une actrice de dix-sept ans, capable du rôle de Monime, de Didon, de Pulchérie, d'Hermione, c'est un prodige qu'on ne reverra plus. Cependant un vieux comédien n'est ridicule que quand les forces l'ont tout à fait abandonné, ou que la supériorité de son jeu ne sauve pas le contraste de sa vieillesse et de son rôle. Il en est au théâtre comme dans la société, où l'on ne reproche la galanterie à une femme que quand elle n'a ni assez de talents, ni assez d'autres vertus pour couvrir un vice.

De nos jours, la Clairon et Molé ont, en débutant, joué à peu près comme des automates, ensuite ils se sont montrés de vrais comédiens. Comment cela s'est-il fait ? Est-ce que l'âme, la sensibilité, les entrailles leur sont venues à mesure qu'ils avançaient en âge ?

Il n'y a qu'un moment, après dix ans d'absence du théâtre, la Clairon voulut y reparaitre ; si elle joua médiocrement, est-ce qu'elle avait perdu son âme, sa sensibilité, ses entrailles ? Aucunement ; mais bien la mémoire de ses rôles. J'en appelle à l'avenir.

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

LE SECOND

Quoi, vous croyez qu'elle nous reviendra ?

LE PREMIER

Où qu'elle périra d'ennui ; car que voulez-vous qu'on mette à la place de l'applaudissement public et d'une grande passion ? Si cet acteur, si cette actrice étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, dites-moi si l'un penserait à jeter un coup d'œil sur les loges, l'autre à diriger un sourire vers la coulisse, presque tous à parler au parterre, et si l'on irait aux foyers interrompre les ris immodérés d'un troisième, et l'avertir qu'il est temps de venir se poignarder ?

Mais il me prend envie de vous ébaucher une scène entre un comédien et sa femme qui se détestaient ; scène d'amants tendres et passionnés ; scène jouée publiquement sur les planches, telle que je vais vous la rendre et peut-être un peu mieux ; scène où deux acteurs ne parurent jamais plus fortement à leurs rôles ; scène où ils enlevèrent les applaudissements continus du parterre et des loges ; scène que nos battements de mains et nos cris d'admiration interrompirent dix fois. C'est la troisième du quatrième acte du *Dépît amoureux* de Molière, leur triomphe.

Le comédien ÉRASTE, amant de Lucile.

LUCILE, maîtresse d'Éraste et femme du comédien.

LE COMÉDIEN

Non, non, ne croyez pas, madame,

Que je revienne encor vous parler de ma flamme.

La comédienne. Je vous le conseille.

C'en est fait ;

— Je l'espère.

Je me veux guérir, et connais bien

Ce que de votre cœur a possédé le mien.

— Plus que vous n'en méritiez.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense

— Vous, m'offenser ! je ne vous fais pas cet honneur.

M'a trop bien éclairci de votre indifférence ;

Et je dois vous montrer que les traits du mépris

— Le plus profond.

Sont sensibles surtout aux généreux esprits.

— Oui, aux généreux.

Je l'avouerais, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres.

— Ce n'est pas faute d'en avoir vu.

Et le ravissement où j'étais de mes fers
Les aurait préférés à des sceptres offerts.

— Vous en avez fait meilleur marché.

Je vivais tout en vous ;

— Cela est faux, et vous en avez menti.

Et, je l'avouerais même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé
Assez de peine encore à m'en voir dégagé.

— Cela serait fâcheux.

Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,

— Ne craignez rien ; la gangrène y est.

Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.

— Vous trouverez du retour.

Mais enfin il n'importe ; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LA COMÉDIENNE

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

La comédien. Mon cœur, vous êtes une insolente, et vous
vous en repentirez.

LE COMÉDIEN

Eh bien, madame, eh bien ! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie,
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LA COMÉDIENNE

Tant mieux, c'est m'obliger.

LE COMÉDIEN

Non, non, n'ayez pas peur

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

La comédienne. Je ne vous crains pas.

Que je fausse parole ; eussé-je un faible cœur,
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage

— C'est le malheur que vous voulez dire.

De me voir revenir.

LA COMÉDIENNE

Ce serait bien en vain.

Le comédien. Ma mie, vous êtes une fieffée gueuse, à qui j'apprendrai à parler.

LE COMÉDIEN

Moi-même de cent coups je percerai mon sein,

La comédienne. Plût à Dieu !

Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne,

— Pourquoi pas celle-là, après tant d'autres ?

De vous revoir, après ce traitement indigne.

LA COMÉDIENNE

Soit ; n'en parlons donc plus.

Et ainsi du reste. Après cette double scène, l'une d'amants, l'autre d'époux, lorsque Éraсте reconduisait sa maîtresse Lucile dans la coulisse, il lui serrait le bras d'une violence à arracher la chair à sa chère femme, et répondait à ses cris par les propos les plus insultants et les plus amers.

LE SECOND

Si j'avais entendu ces deux scènes simultanées, je crois que de ma vie je n'aurais remis le pied au spectacle.

LE PREMIER

Si vous prétendez que cet acteur et cette actrice ont senti, je vous demanderai si c'est dans la scène des amants, ou dans la scène des époux, ou dans l'une et l'autre ? Mais écoutez la scène suivante entre la même comédienne et un autre acteur, son amant.

Tandis que l'amant parle, la comédienne dit de son mari : « C'est un indigne, il m'a appelée... ; je n'oserais vous le répéter. »

Tandis qu'elle répond, son amant lui répond : « Est-ce que vous n'y êtes pas faite ?... » Et ainsi de couplet en couplet.

« Ne soupçons-nous pas ce soir ? — Je le voudrais bien ;

mais comment s'échapper ? — C'est votre affaire. — S'il vient à le savoir ? — Il n'en sera ni plus ni moins, et nous aurons par devers nous une soirée douce. — Qui aurons-nous ? — Qui vous voudrez. — Mais d'abord le chevalier, qui est de fondation. — A propos du chevalier, savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être jaloux ? — Et qu'à moi que vous eussiez raison ? »

C'est ainsi que ces êtres si sensibles vous paraissaient tout entiers à la scène haute que vous entendiez, tandis qu'ils n'étaient vraiment qu'à la scène basse que vous n'entendiez pas ; et vous vous écriiez : « Il faut avouer que cette femme est une actrice charmante ; que personne ne sait écouter comme elle, et qu'elle joue avec une intelligence, une grâce, un intérêt, une finesse, une sensibilité peu commune... » Et moi, je riais de vos exclamations.

Cependant cette atrice trompe son mari avec un autre acteur, cet acteur avec le chevalier, et le chevalier avec un troisième, que le chevalier surprend entre ses bras. Celui-ci a médité une grande vengeance. Il se placera aux balcons, sur les gradins les plus bas. (Alors le comte de Lauraguais n'en avait pas encore débarrassé notre scène.) Là, il s'est promis de déconcerter l'infidèle par sa présence et par ses regards méprisants, de la troubler et de l'exposer aux huées du parterre. La pièce commence ; sa traîtresse paraît ; elle aperçoit le chevalier ; et, sans s'ébranler dans son jeu, elle lui dit en souriant : « Fi ! le vilain boudeur qui se fâche pour rien. » Le chevalier sourit à son tour. Elle continue : « Vous venez ce soir ? » Il se tait. Elle ajoute : « Finissons cette plate querelle, et faites avancer votre carrosse... » Et savez-vous dans quelle scène on intercalait celle-ci ? Dans une des plus touchantes de La Chaussée, où cette comédienne sanglotait et nous faisait pleurer à chaudes larmes. Cela vous confond ; et c'est pourtant l'exacte vérité.

LE SECOND

C'est à me dégoûter du théâtre.

LE PREMIER

Et pourquoi ? Si ces gens-là n'étaient pas capables de ces tours de force, c'est alors qu'il n'y faudrait pas aller. Ce que je vais vous raconter, je l'ai vu.

Garrick passe sa tête entre les deux battants d'une porte,

et dans l'intervalle de quatre à cinq secondes, son visage passe successivement de la joie folle à la joie modérée, de cette joie à la tranquillité, de la tranquillité à la surprise, de la surprise à l'étonnement, de l'étonnement à la tristesse, de la tristesse à l'abattement, de l'abattement à l'effroi, de l'effroi à l'horreur, de l'horreur au désespoir, et remonte de ce dernier degré à celui d'où il était descendu. Est-ce que son âme a pu éprouver toutes ces sensations et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de gamme ? Je n'en crois rien, ni vous non plus. Si vous demandiez à cet homme célèbre, qui lui seul mériterait autant qu'on fit le voyage d'Angleterre que tous les restes de Rome méritent qu'on fasse le voyage d'Italie ; si vous lui demandiez, dis-je, la scène du Petit Garçon pâtissier, il vous la jouait ; si vous lui demandiez tout de suite la scène d'Hamlet, il vous la jouait, également prêt à pleurer la chute de ses petits pâtés et à suivre dans l'air le chemin d'un poignard. Est-ce qu'on rit, est-ce qu'on pleure à discrétion ? On en fait la grimace plus ou moins fidèle, plus ou moins trompeuse, selon qu'on est ou qu'on n'est pas Garrick.

Je persifle quelquefois, et même avec assez de vérité, pour en imposer aux hommes du monde les plus déliés. Lorsque je me désole de la mort simulée de ma sœur dans la scène avec l'avocat bas-normand ; lorsque, dans la scène avec le premier commis de la marine, je m'accuse d'avoir fait un enfant à la femme d'un capitaine de vaisseau, j'ai tout à fait l'air d'éprouver de la douleur et de la honte ; mais suis-je affligé ? suis-je honteux ? Pas plus dans ma petite comédie que dans la société, où j'avais fait ces deux rôles avant de les introduire dans un ouvrage de théâtre. Qu'est-ce donc qu'un grand comédien ? Un grand persifleur tragique ou comique, à qui le poète a dicté son discours.

Sedaine donne le *Philosophe sans le savoir*. Je m'intéressais plus vivement que lui au succès de la pièce ; la jalousie de talents est un vice qui m'est étranger, j'en ai assez d'autres sans celui-là ; j'atteste tous mes confrères en littérature, lorsqu'ils ont daigné quelquefois me consulter sur leurs ouvrages, si je n'ai pas fait tout ce qui dépendait de moi pour répondre dignement à cette marque distinguée de leur estime ? Le *Philosophe sans le savoir* chancelle à la première, à la seconde représentation, et j'en suis bien affligé ; à la troisième, il va

aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain matin je me jette dans un fiacre, je cours après Sedaine ; c'était en hiver, il faisait le froid le plus rigoureux ; je vais partout où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est au fond du faubourg Saint-Antoine, je m'y fais conduire. Je l'aborde ; je jette mes bras autour de son cou ; la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine, immobile et froid, me regarde et me dit : « Ah ! Monsieur Diderot, que vous êtes beau ! » Voilà l'observateur et l'homme de génie.

Ce fait, je le racontais un jour à table, chez un homme que ses talents supérieurs destinaient à occuper la place la plus importante de l'État, chez M. Necker ; il y avait un assez grand nombre de gens de lettres, entre lesquels Marmontel, que j'aime et à qui je suis cher. Celui-ci me dit ironiquement : « Vous verrez que lorsque Voltaire se désole au simple récit d'un trait pathétique et que Sedaine garde son sang-froid à la vue d'un ami qui fond en larmes, c'est Voltaire qui est l'homme ordinaire et Sedaine l'homme de génie ! » Cette apostrophe me déconcerte et me réduit au silence, parce que l'homme sensible, comme moi, tout entier à ce qu'on lui objecte, perd la tête et ne se retrouve qu'au bas de l'escalier. Un autre, froid et maître de lui-même, aurait répondu à Marmontel : « Votre réflexion serait mieux dans une autre bouche que la vôtre, parce que vous ne sentez pas plus que Sedaine et que vous faites aussi de fort belles choses, et que, courant la même carrière que lui, vous pouviez laisser à votre voisin le soin d'apprécier impartialement son mérite. Mais sans vouloir préférer Sedaine à Voltaire, ni Voltaire à Sedaine, pourriez-vous me dire ce qui serait sorti de la tête de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, du *Déserteur* et de *Paris sauvé*, si, au lieu de passer trente-cinq ans de sa vie à gâcher le plâtre et à couper la pierre, il eût employé tout ce temps, comme Voltaire, vous et moi, à lire et à méditer Homère, Virgile, le Tasse, Cicéron, Démosthène et Tacite ? Nous ne saurons jamais voir comme lui, et il aurait appris à dire comme nous. Je le regarde comme un des arrière-neveux de Shakespeare ; ce Shakespeare, que je ne comparerai ni à l'Apollon du Belvédère, ni au Gladiateur, ni à l'Antinoüs, ni à l'Hercule de Glycon, mais bien au saint Christophe de

Notre-Dame, colosse informe, grossièrement sculpté, mais entre les jambes duquel nous passerions tous sans que notre front touchât à ses parties honteuses. »

Mais un autre trait où je vous montrerai un personnage dans un moment rendu plat et sot par sa sensibilité, et dans le moment suivant sublime par le sang-froid qui succéda à la sensibilité étouffée, le voici :

Un littérateur, dont je tairai le nom, était tombé dans l'extrême indigence. Il avait un frère, théologal et riche. Je demandai à l'indigent pourquoi son frère ne le secourait pas. C'est, me répondit-il, que j'ai de grands torts avec lui. J'obtins de celui-ci la permission d'aller voir M. le théologal. J'y vais. On m'annonce ; j'entre. Je dis au théologal que je vais lui parler de son frère. Il me prend brusquement par la main, me fait asseoir et m'observe qu'il est d'un homme sensé de connaître celui dont il se charge de plaider la cause ; puis, m'apostrophant avec force : « Connaissez-vous mon frère ? — Je le crois. — Êtes-vous instruit de ses procédés à mon égard ? — Je le crois. — Vous le croyez ? Vous savez donc ?... » Et voilà mon théologal qui me débite, avec une rapidité et une véhémence surprenante, une suite d'actions plus atroces, plus révoltantes les unes que les autres. Ma tête s'embarrasse, je me sens accablé ; je perds le courage de défendre un aussi abominable monstre que celui qu'on me dépeignait. Heureusement mon théologal, un peu prolix dans sa philippique, me laissa le temps de me remettre ; peu à peu l'homme sensible se retira et fit place à l'homme éloquent, car j'oserais dire que je le fus dans l'occasion. « Monsieur, dis-je froidement au théologal, votre frère a fait pis, et je vous loue de me celer le plus criant de ses forfaits. — Je ne cèle rien. — Vous auriez pu ajouter à tout ce que vous m'avez dit, qu'une nuit, comme vous sortiez de chez vous pour aller à matines, il vous avait saisi à la gorge, et que tirant un couteau qu'il tenait caché sous son habit, il avait été sur le point de vous l'enfoncer dans le sein. — Il en est bien capable ; mais si je ne l'en ai pas accusé, c'est que cela n'est pas vrai... » Et moi, me levant subitement, et attachant sur mon théologal un regard ferme et sévère, je m'écriai d'une voix tonnante, avec toute la véhémence et l'emphase de l'indignation : « Et quand cela serait vrai, est-ce qu'il ne faudrait pas encore donner du

pain à votre frère ? » Le théologal, écrasé, terrassé, confondu, reste muet, se promène, revient à moi et m'accorde une pension annuelle pour son frère.

Est-ce au moment où vous venez de perdre votre ami ou votre maîtresse que vous composerez un poème sur sa mort ? Non. Malheur à celui qui jouit alors de son talent ! C'est lorsque la grande douleur est passée, quand l'extrême sensibilité est amortie, lorsqu'on est loin de la catastrophe, que l'âme est calme, qu'on se rappelle son bonheur éclipsé, qu'on est capable d'apprécier la perte qu'on a faite, que la mémoire se réunit à l'imagination, l'une pour retracer, l'autre pour exagérer la douceur d'un temps passé ; qu'on se possède et qu'on parle bien. On dit qu'on pleure, mais on ne pleure pas lorsqu'on poursuit une épithète énergique qui se refuse ; on dit qu'on pleure, mais on ne pleure pas lorsqu'on s'occupe à rendre son vers harmonieux : ou si les larmes coulent, la plume tombe des mains, on se livre à son sentiment et l'on cesse de composer.

Mais il en est des plaisirs violents ainsi que des peines profondes ; ils sont muets. Un ami tendre et sensible revoit un ami qu'il avait perdu par une longue absence ; celui-ci reparait dans un moment inattendu, et aussitôt le cœur du premier se trouble : il court, il embrasse, il veut parler ; il ne sait : il bégaye des mots entrecoupés, il ne sait ce qu'il dit, il n'entend rien de ce qu'on lui répond ; s'il pouvait s'apercevoir que son délire n'est pas partagé, comme il souffrirait ! Jugez par la vérité de cette peinture, de la fausseté de ces entrevues théâtrales où deux amis ont tant d'esprit et se possèdent si bien. Que ne vous dirais-je pas de ces insipides et éloquentes disputes à qui mourra ou plutôt à qui ne mourra pas, si ce texte, sur lequel je ne finirais point, ne nous éloignait de notre sujet ? C'en est assez pour les gens d'un goût grand et vrai ; ce que j'ajouterais n'apprendrait rien aux autres. Mais qui est-ce qui sauvera ces absurdités si communes au théâtre ? Le comédien, et quel comédien ?

Il est mille circonstances pour une où la sensibilité est aussi nuisible dans la société que sur la scène. Voilà deux amants, ils ont l'un et l'autre une déclaration à faire. Quel est celui qui s'en tirera le mieux ? Ce n'est pas moi. Je m'en souviens, je n'approchais de l'objet aimé qu'en tremblant ; le cœur me

battait, mes idées se brouillaient ; ma voix s'embarrassait, j'estropiais tout ce que je disais ; je répondais *non* quand il fallait répondre *oui* ; je commettais mille gaucheries, des maladresses sans fin ; j'étais ridicule de la tête aux pieds, je m'en apercevais, je n'en devenais que plus ridicule. Tandis que, sous mes yeux, un rival gai, plaisant et léger, se possédant, jouissant de lui-même, n'échappant aucune occasion de louer, et de louer finement, amusait, plaisait, était heureux ; il sollicitait une main qu'on lui abandonnait, il s'en saisissait quelquefois sans l'avoir sollicitée, il la baisait, il la baisait encore, et moi, retiré dans un coin, détournant mes regards d'un spectacle qui m'irritait, étouffant mes soupirs, faisant craquer mes doigts à force de serrer les poings, accablé de mélancolie, couvert d'une sueur froide, je ne pouvais ni montrer ni celer mon chagrin. On a dit que l'amour, qui ôtait l'esprit à ceux qui en avaient, en donnait à ceux qui n'en avaient pas ; c'est-à-dire, en autre français, qu'il rendait les uns sensibles et sots, et les autres froids et entreprenants.

L'homme sensible obéit aux impulsions de la nature et ne rend précisément que le cri de son cœur ; au moment où il tempère ou force ce cri, ce n'est plus lui, c'est un comédien qui joue.

Le grand comédien observe les phénomènes ; l'homme sensible lui sert de modèle, il le médite, et trouve, de réflexion, ce qu'il faut ajouter ou retrancher pour le mieux. Et puis, des faits encore après des raisons.

A la première représentation d'*Inès de Castro*, à l'endroit où les enfants paraissent, le parterre se mit à rire ; la Duclos, qui faisait Inès, indignée, dit au parterre : « Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce. » Le parterre l'entendit, se contint ; l'actrice reprit son rôle, et ses larmes et celles du spectateur coulèrent. Quoi donc ! est-ce qu'on passe et repasse ainsi d'un sentiment profond à un sentiment profond, de la douleur à l'indignation, de l'indignation à la douleur ? Je ne le conçois pas ; mais ce que je conçois très bien, c'est que l'indignation de la Duclos était réelle et sa douleur simulée.

Quinault-Dufresne joue le rôle de Sévère dans *Polyeucte*. Il était envoyé par l'empereur Décius pour persécuter les chrétiens. Il confie ses sentiments secrets à son ami sur cette secte

calomniée. Le sens commun exigeait que cette confiance, qui pouvait lui coûter la faveur du prince, sa dignité, sa fortune, la liberté et peut-être la vie, se fit à voix basse. Le parterre lui crie : « Plus haut. » Il réplique au parterre : « Et vous, messieurs, plus bas. » Est-ce que s'il eût été vraiment Sévère, il fût redevenu si prestement Quinault ? Non, vous dis-je, non. Il n'y a que l'homme qui se possède comme sans doute il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque.

Le Kain-Ninias descend dans le tombeau de son père, il y égorge sa mère ; il en sort les mains sanglantes. Il est rempli d'horreur, ses membres tressaillent, ses yeux sont égarés, ses cheveux semblent se hérissier sur sa tête. Vous sentez frissonner les vôtres, la terreur vous saisit, vous êtes aussi éperdu que lui. Cependant Le Kain-Ninias pousse du pied vers la coulisse une pendeloque de diamants qui s'était détachée de l'oreille d'une actrice. Et cet acteur-là sent ? Cela ne se peut. Direz-vous qu'il est mauvais acteur ? Je n'en crois rien. Qu'est-ce donc que Le Kain-Ninias ? C'est un homme froid qui ne sent rien, mais qui figure supérieurement la sensibilité. Il a beau s'écrier : « Où suis-je ? » Je lui réponds : « Où tu es ? Tu le sais bien : tu es sur des planches, et tu pousses du pied une pendeloque vers la coulisse. »

Un acteur est pris de passion pour une actrice ; une pièce les met par hasard en scène dans un moment de jalousie. La scène y gagnera, si l'acteur est médiocre ; elle y perdra, s'il est comédien ; alors le grand comédien devient lui et n'est plus le modèle idéal et sublime qu'il s'est fait d'un jaloux. Une preuve qu'alors l'acteur et l'actrice se rabaissent l'un et l'autre à la vie commune, c'est que s'ils gardaient leurs échasses ils se riraient au nez ; la jalousie ampoulée et tragique ne leur semblerait souvent qu'une parade de la leur.

LE SECOND

Cependant il y aura des vérités de nature.

LE PREMIER

Comme il y en a dans la statue du sculpteur qui a rendu fidèlement un mauvais modèle. On admire ces vérités, mais on trouve le tout pauvre et méprisable.

Je dis plus : un moyen sûr de jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. Vous êtes un

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

tartuffe, un avare, un misanthrope, vous le jouerez bien ; mais vous ne ferez rien de ce que le poète a fait ; car il a fait, lui le Tartuffe, l'Avare et le Misanthrope.

LE SECOND

Quelle différence mettez-vous donc entre un tartuffe et le Tartuffe ?

LE PREMIER

Le commis Billard est un tartuffe, l'abbé Grizel est un tartuffe, mais il n'est pas le Tartuffe. Le financier Toinard était un avare, mais il n'était pas l'Avare. L'Avare et le Tartuffe ont été faits d'après tous les Toinards et tous les Grizels du monde ; ce sont leurs traits les plus généraux et les plus marqués, et ce n'est le portrait exact d'aucun ; aussi personne ne s'y reconnaît-il.

Les comédies de verve et même de caractères sont exagérées. La plaisanterie de société est une mousse légère qui s'évapore sur la scène ; la plaisanterie de théâtre est une arme tranchante qui blesserait dans la société. On n'a pas pour des êtres imaginaires le ménagement qu'on doit à des êtres réels.

La satire est d'un tartuffe, et la comédie est du Tartuffe. La satire poursuit un vicieux, la comédie poursuit un vice. S'il n'y avait eu qu'une ou deux Précieuses ridicules, on en aurait pu faire une satire, mais non pas une comédie.

Allez-vous-en chez La Grenée, demandez-lui la *Peinture*, et il croira avoir satisfait à votre demande, lorsqu'il aura placé sur sa toile une femme devant un chevalet, la palette passée dans le pouce et le pinceau à la main. Demandez-lui la *Philosophie*, et il croira l'avoir faite, lorsque, devant un bureau, la nuit, à la lueur d'une lampe, il aura appuyé sur le coude une femme en négligé, échevelée et pensive, qui lit ou qui médite. Demandez-lui la *Poésie*, et il peindra la même femme dont il ceindra la tête d'un laurier, et à la main de laquelle il placera un rouleau. La *Musique*, ce sera encore la même femme avec une lyre au lieu de rouleau. Demandez-lui la *Beauté*, demandez même cette figure à un plus habile que lui, ou je me trompe fort, ou ce dernier se persuadera que vous n'exigez de son art que la figure d'une belle femme. Votre acteur et ce peintre tombent tous deux dans un même défaut, et je leur dirai : « Votre tableau, votre jeu, ne sont que des portraits d'individus fort au-dessous de l'idée géné-

rale que le poète a tracée, et du modèle idéal dont je me promettais la copie. Votre voisine est belle, très belle ; d'accord : mais ce n'est pas la Beauté. Il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de votre modèle à l'idéal. »

LE SECOND

Mais ce modèle idéal ne serait-il pas une chimère ?

LE PREMIER

Non.

LE SECOND

Mais puisqu'il est idéal, il n'existe pas : or, il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été dans la sensation.

LE PREMIER

Il est vrai. Mais prenons un art à son origine, la sculpture, par exemple. Elle copia le premier modèle qui se présenta. Elle vit ensuite qu'il y avait des modèles moins imparfaits qu'elle préféra. Elle corrigea les défauts grossiers de ceux-ci, puis les défauts moins grossiers, jusqu'à ce que, par une longue suite de travaux, elle atteignit une figure qui n'était plus la nature.

LE SECOND

Et pourquoi ?

LE PREMIER

C'est qu'il est impossible que le développement d'une machine aussi compliquée qu'un corps animal soit régulier. Allez aux Tuileries ou aux Champs-Élysées un beau jour de fête ; considérez toutes les femmes qui rempliront les allées, et vous n'en trouverez pas une seule qui ait les deux coins de la bouche parfaitement semblables. La Danaé du Titien est un portrait ; l'Amour, placé au pied de sa couche, est idéal. Dans un tableau de Raphaël, qui a passé de la galerie de M. de Thiers dans celle de Catherine II, le saint Joseph est une nature commune ; la Vierge est une belle femme réelle ; l'enfant Jésus est idéal. Mais si vous en voulez savoir davantage sur ces principes spéculatifs de l'art, je vous communiquerai mes Salons.

LE SECOND

J'en ai entendu parler avec éloge par un homme d'un goût fin et d'un esprit délicat.

LE PREMIER

M. Suard.

LE SECOND

Et par une femme qui possède tout ce que la pureté d'une âme angélique ajoute à la finesse du goût.

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

LE PREMIER

Madame Necker.

LE SECOND

Mais rentrons dans notre sujet.

LE PREMIER

J'y consens, quoique j'aime mieux louer la vertu que de discuter des questions assez oiseuses.

LE SECOND

Quinault-Dufresne, glorieux de caractère, jouait merveilleusement le Glorieux.

LE PREMIER

Il est vrai ; mais d'où savez-vous qu'il se jouât lui-même ? ou pourquoi la nature n'en aurait-elle pas fait un glorieux très rapproché de la limite qui sépare le beau réel du beau idéal, limite sur laquelle se jouent les différentes écoles ?

LE SECOND

Je ne vous entends pas.

LE PREMIER

Je suis plus clair dans mes Salons, où je vous conseille de lire le morceau sur la Beauté en général. En attendant, dites-moi, Quinault-Dufresne est-il Orosmane : Non. Cependant, qui est-ce qui l'a remplacé et le remplacera dans ce rôle ? Était-il l'homme du *Préjugé à la mode* ? Non. Cependant avec quelle vérité ne le jouait-il pas ?

LE SECOND

A vous entendre, le grand comédien est tout ou n'est rien.

LE PREMIER

Et peut-être est-ce parce qu'il n'est rien qu'il est tout par excellence, sa forme particulière ne contrariant jamais les formes étrangères qu'il doit prendre.

Entre tous ceux qui ont exercé l'utile et belle profession de comédiens ou de prédicateurs laïques, un des hommes les plus honnêtes, un des hommes qui en avaient le plus la physionomie, le ton et le maintien, le frère du *Diable boiteux*, de *Gilblas*, du *Bachelier de Salamanque*, Montménil...

LE SECOND

Le fils de Le Sage, père commun de toute cette plaisante famille...

LE PREMIER

Faisait avec un égal succès Ariste dans *la Pupille*, Tartuffe dans la comédie de ce nom, Mascarille dans *les Fourberies de Scapin*, l'avocat ou M. Guillaume dans la farce de *Patelin*.

Je l'ai vu.

Et à votre grand étonnement, il avait le masque de ces différents visages. Ce n'était pas naturellement, car Nature ne lui avait donné que le sien ; il tenait donc les autres de l'art.

Est-ce qu'il y a une sensibilité artificielle ? Mais soit factice, soit innée, la sensibilité n'a pas lieu dans tous les rôles. Quelle est donc la qualité acquise ou naturelle qui constitue le grand acteur dans l'Avare, le Joueur, le Flatteur, le Grondeur, le Médecin malgré lui, l'être le moins sensible et le plus immoral que la poésie ait encore imaginé, le Bourgeois Gentilhomme, le Malade et le Cocu imaginaires ; dans Néron, Mithridate, Atrée, Phocas, Sertorius, et tant d'autres caractères tragiques ou comiques, où la sensibilité est diamétralement opposée à l'esprit du rôle ? La facilité de connaître et de copier toutes les natures. Croyez-moi, ne multiplions pas les causes lorsqu'une suffit à tous les phénomènes.

Tantôt le poète a senti plus fortement que le comédien, tantôt, et plus souvent peut-être, le comédien a conçu plus fortement que le poète ; et rien n'est plus dans la vérité que cette exclamation de Voltaire, entendant la Clairon dans une de ses pièces : *Est-ce bien moi qui ai fait cela ?* Est-ce que la Clairon en sait plus que Voltaire ? Dans ce moment du moins son modèle idéal, en déclamant, était bien au delà du modèle idéal que le poète s'était fait en écrivant, mais ce modèle idéal n'était pas elle. Quel était donc son talent ? Celui d'imaginer un grand fantôme et de le copier de génie. Elle imitait le mouvement, les actions, les gestes, toute l'expression d'un être fort au-dessus d'elle. Elle avait trouvé ce qu'Eschine récitant une oraison de Démosthène ne put jamais rendre, le mugissement de la bête. Il disait à ses disciples : « Si cela vous affecte si fort, qu'aurait-ce donc été, *si audivissetis bestiam mugientem* ? Le poète avait engendré l'animal terrible, la Clairon le faisait mugir.

Ce serait un singulier abus des mots que d'appeler sensibilité cette facilité de rendre toutes natures, même les natures féroces. La sensibilité, selon la seule acception qu'on ait donnée jusqu'à présent à ce terme, est, ce me semble, cette disposition compagne de la faiblesse des organes, suite

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

de la mobilité du diaphragme, de la vivacité de l'imagination, de la délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à secourir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner, à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à être injuste, à être fou. Multipliez les âmes sensibles, et vous multiplierez en même proportion les bonnes et les mauvaises actions en tout genre, les éloges et les blâmes outrés.

Poètes, travaillez-vous pour une nation délicate, vaporeuse et sensible : renfermez-vous dans les harmonieuses, tendres et touchantes élégies de Racine ; elle se sauverait des boucheries de Shakespeare : ces âmes faibles sont incapables de supporter des secousses violentes. Gardez-vous bien de leur présenter des images trop fortes. Montrez-leur, si vous voulez,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire ;

mais n'allez pas au delà. Si vous osiez leur dire avec Homère : « Où vas-tu, malheureux ? Tu ne sais donc pas que c'est à moi que le ciel envoie les enfants des pères infortunés ; tu ne recevras point les derniers embrassements de ta mère ; déjà je te vois étendu sur la terre, déjà je vois les oiseaux de proie, rassemblés autour de ton cadavre, t'arracher les yeux de la tête en battant les ailes de joie ; » toutes nos femmes s'écrieraient en détournant la tête : « Ah ! l'horreur !... » Ce serait bien pis si ce discours, prononcé par un grand comédien, était encore fortifié de sa véritable déclamation.

LE SECOND

Je suis tenté de vous interrompre pour vous demander ce que vous pensez de ce vase présenté à Gabrielle de Vergy, qui y voit le cœur sanglant de son amant.

LE PREMIER

Je vous répondrai qu'il faut être conséquent, et que, quand on se révolte contre ce spectacle, il ne faut pas souffrir qu'Œdipe se montre avec ses yeux crevés, et qu'il faut chasser de la scène Philoctète tourmenté de sa blessure, et exhalant sa douleur par des cris inarticulés. Les anciens

avaient, ce me semble, une autre idée de la tragédie que nous, et ces anciens-là, c'étaient les Grecs, c'étaient les Athéniens, ce peuple si délicat, qui nous a laissé en tout genre des modèles que les autres nations n'ont point encore égalés. Eschyle, Sophocle, Euripide, ne veillaient pas des années entières pour ne produire que de ces petites impressions passagères qui se dissipent dans la gaieté d'un souper. Ils voulaient profondément attrister sur le sort des malheureux ; ils voulaient, non pas amuser seulement leurs concitoyens, mais les rendre meilleurs. Avaient-ils tort ? avaient-ils raison ? Pour cet effet, ils faisaient courir sur la scène les Euménides suivant la trace du parricide, et conduites par la vapeur du sang qui frappait leur odorat. Ils avaient trop de jugement pour applaudir à ces imbroglions, à ces escamotages de poignards, qui ne sont bons que pour des enfants. Une tragédie n'est, selon moi, qu'une belle page historique qui se partage en un certain nombre de repos marqués. On attend le shérif. Il arrive. Il interroge le seigneur du village. Il lui propose d'apostasier. Celui-ci s'y refuse. Il le condamne à mort. Il l'envoie dans les prisons. La fille vient demander la grâce de son père. Le shérif la lui accorde à une condition révoltante. Le seigneur du village est mis à mort. Les habitants poursuivent le shérif. Il fuit devant eux. L'amant de la fille du seigneur l'étend mort d'un coup de poignard ; et l'atrocité intolérante meurt au milieu des imprécations. Il n'en faut pas davantage à un poète pour composer un grand ouvrage. Que la fille aille interroger sa mère sur son tombeau, pour en apprendre ce qu'elle doit à celui qui lui a donné la vie. Qu'elle soit incertaine sur le sacrifice de l'honneur que l'on exige d'elle. Que, dans cette incertitude, elle tienne son amant loin d'elle, et se refuse aux discours de sa passion. Qu'elle obtienne la permission de voir son père dans les prisons. Que son père veuille l'unir à son amant, et qu'elle n'y consente pas. Qu'elle se prostitue. Que, tandis qu'elle se prostitue, son père soit mis à mort. Que vous ignoriez sa prostitution jusqu'au moment où, son amant la trouvant désolée de la mort de son père qu'il lui apprend, il en apprend le sacrifice qu'elle a fait pour le sauver. Qu'alors le shérif, poursuivi par le peuple, arrive, et qu'il soit massacré par l'amant. Voilà une partie des détails d'un pareil sujet.

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

LE SECOND

Une partie !

LE PREMIER

Oui, une partie. Est-ce que les jeunes amants ne proposeront pas au seigneur du village de se sauver ? Est-ce que les habitants ne lui proposeront pas d'exterminer le shérif et ses satellites ? Est-ce qu'il n'y aura pas un prêtre défenseur de la tolérance ? Est-ce qu'au milieu de cette journée de douleur, l'amant restera oisif ? Est-ce qu'il n'y a pas de liaisons à supposer entre ces personnages ? Est-ce qu'il n'y a aucun parti à tirer de ces liaisons ? Est-ce qu'il ne peut pas, ce shérif, avoir été l'amant de la fille du seigneur du village ? Est-ce qu'il ne revient pas l'âme pleine de vengeance, et contre le père qui l'aura chassé du bourg, et contre la fille qui l'aura dédaigné ? Que d'incidents importants on peut tirer du sujet le plus simple quand on a la patience de le méditer ! Quelle couleur ne peut-on pas leur donner quand on est éloquent ! On n'est point poète dramatique sans être éloquent. Et croyez-vous que je manquerai de spectacle ? Cet interrogatoire, il se fera dans tout son appareil. Laissez-moi disposer de mon local, et mettons fin à cet écart.

Je te prends à témoin, Roscius anglais, célèbre Garrick, toi qui, du consentement unanime de toutes les nations subsistantes, passes pour le premier comédien qu'elles aient connu, rends hommage à la vérité ! Ne m'as-tu pas dit que, quoique tu sentisses fortement, ton action serait faible, si, quelle que fût la passion ou le caractère que tu avais à rendre, tu ne savais t'élever par la pensée à la grandeur d'un fantôme homérique auquel tu cherchais à t'identifier ? Lorsque je t'objectai que ce n'était donc pas d'après toi que tu jouais, confesse ta réponse : ne m'avouas-tu pas que tu t'en gardais bien, et que tu ne paraissais si étonnant sur la scène, que parce que tu montrais sans cesse au spectacle un être d'imagination qui n'était pas toi ?

LE SECOND

L'âme d'un grand comédien a été formée de l'élément subtil dont notre philosophe remplissait l'espace qui n'est ni froid ni chaud, ni pesant, ni léger, qui n'affecte aucune forme déterminée, et qui, également susceptible de toutes, n'en conserve aucune.

LE PREMIER

Un grand comédien n'est ni un piano-forté, ni une harpe, ni un clavecin, ni un violon, ni un violoncelle ; il n'a point d'accord qui lui soit propre ; mais il prend l'accord et le ton qui conviennent à sa partie, et il sait se prêter à toutes. J'ai une haute idée du talent d'un grand comédien : cet homme est rare, aussi rare et peut-être plus que le grand poète.

Celui qui dans la société se propose, et a le malheureux talent de plaire à tous, n'est rien, n'a rien qui lui appartienne, qui le distingue, qui engoue les uns et qui fatigue les autres. Il parle toujours, et toujours bien ; c'est un adulateur de profession, c'est un grand courtisan, c'est un grand comédien.

LE SECOND

Un grand courtisan, accoutumé, depuis qu'il respire, au rôle d'un pantin merveilleux, prend toutes sortes de formes, au gré de la ficelle qui est entre les mains de son maître.

LE PREMIER

Un grand comédien est un autre pantin merveilleux dont le poète tient la ficelle, et auquel il indique à chaque ligne la véritable forme qu'il doit prendre.

LE SECOND

Ainsi un courtisan, un comédien, qui ne peuvent prendre qu'une forme, quelque belle, quelque intéressante qu'elle soit, ne sont que deux mauvais pantins ?

LE PREMIER

Mon dessein n'est pas de calomnier une profession que j'aime et que j'estime ; je parle de celle du comédien. Je serais désolé que mes observations, mal interprétées, attachassent l'ombre du mépris à des hommes d'un talent rare et d'une utilité réelle, aux fléaux du ridicule et du vice, aux prédicateurs les plus éloquents de l'honnêteté et des vertus, à la verge dont l'homme de génie se sert pour châtier les méchants et les fous. Mais tournez les yeux autour de vous, et vous verrez que les personnes d'une gaieté continue n'ont ni de grands défauts, ni de grandes qualités ; que communément les plaisants de profession sont des hommes frivoles, sans aucun principe solide ; et que ceux qui, semblables à certains personnages qui circulent dans nos sociétés, n'ont aucun caractère, excellent à les jouer tous.

Un comédien n'a-t-il pas un père, une mère, une femme, des enfants, des frères, des sœurs, des connaissances, des amis, une maîtresse ? S'il était doué de cette exquise sensibilité, qu'on regarde comme la qualité principale de son état, poursuivi comme nous et atteint d'une infinité de peines qui se succèdent, et qui tantôt flétrissent nos âmes, et tantôt les déchirent, combien lui resterait-il de jours à donner à notre amusement ? Très peu. Le gentilhomme de la chambre interposerait vainement sa souveraineté, le comédien serait souvent dans le cas de lui répondre : « Monseigneur, je ne saurais rire aujourd'hui, ou c'est d'autre chose que des soucis d'Agamemnon que je veux pleurer. » Cependant on ne s'aperçoit pas que les chagrins de la vie, aussi fréquents pour eux que pour nous, et beaucoup plus contraires au libre exercice de leurs fonctions, les suspendent souvent.

Dans le monde, lorsqu'ils ne sont pas bouffons, je les trouve polis, caustiques et froids, fastueux, dissipés, dissipateurs, intéressés, plus frappés de nos ridicules que touchés de nos maux ; d'un esprit assez rassis au spectacle d'un événement fâcheux, ou au récit d'une aventure pathétique ; isolés, vagabonds, à l'ordre des grands ; peu de mœurs, point d'amis, presque aucune de ces liaisons saintes et douces qui nous associent aux peines et aux plaisirs d'un autre qui partage les nôtres. J'ai souvent vu rire un comédien hors de la scène, je n'ai point mémoire d'en avoir jamais vu pleurer un. Cette sensibilité qu'ils s'arrogent et qu'on leur alloue, qu'en font-ils donc ? La laissent-ils sur les planches, quand ils en descendent, pour la reprendre quand ils y remontent ?

Qu'est-ce qui leur chausse le socque ou le cothurne ? Le défaut d'éducation, la misère et le libertinage. Le théâtre est une ressource, jamais un choix. Jamais on ne se fit comédien par goût pour la vertu, par le désir d'être utile dans la société et de servir son pays ou sa famille, par aucun des motifs honnêtes qui pourraient entraîner un esprit droit, un cœur chaud, une âme sensible vers une aussi belle profession.

Moi-même, jeune, je balançai entre la Sorbonne et la Comédie. J'allais, en hiver, par la saison la plus rigoureuse, réciter à haute voix des rôles de Molière et de Corneille dans les allées solitaires du Luxembourg. Quel était mon projet ?

d'être applaudi ? Peut-être. De vivre familièrement avec les femmes de théâtre que je trouvais infiniment aimables et que je savais très faciles ? Assurément. Je ne sais ce que je n'aurais pas fait pour plaire à la Gaussin, qui débutait alors et qui était la beauté personnifiée ; à la Dangeville, qui avait tant d'attraits sur la scène.

On a dit que les comédiens n'avaient aucun caractère, parce qu'en les jouant tous ils perdaient celui que la nature leur avait donné, qu'ils devenaient faux, comme le médecin, le chirurgien et le boucher deviennent durs. Je crois qu'on a pris la cause pour l'effet, et qu'ils ne sont propres à les jouer tous que parce qu'ils n'en ont point.

LE SECOND

On ne devient point cruel parce qu'on est bourreau ; mais on se fait bourreau, parce qu'on est cruel.

LE PREMIER

J'ai beau examiner ces hommes-là. Je n'y vois rien qui les distingue du reste des citoyens, si ce n'est une vanité qu'on pourrait appeler insolence, une jalousie qui remplit de troubles et de haines leur comité. Entre toutes les associations, il n'y en a peut-être aucune où l'intérêt commun de tous et celui du public soient plus constamment et plus évidemment sacrifiés à de misérables petites prétentions. L'envie est encore pire entre eux qu'entre les auteurs ; c'est beaucoup dire, mais cela est vrai. Un poète pardonne plus aisément à un poète le succès d'une pièce, qu'une actrice ne pardonne à une actrice les applaudissements qui la désignent à quelque illustre ou riche débauché. Vous les voyez grands sur la scène, parce qu'ils ont de l'âme, dites-vous ; moi, je les vois petits et bas dans la société, parce qu'ils n'en ont point : avec les propos et le ton de Camille et du vieil Horace, toujours les mœurs de Frosine et de Sganarelle. Or, pour juger le fond du cœur, faut-il que je m'en rapporte à des discours d'emprunt, que l'on sait rendre merveilleusement, ou à la nature des actes et à la teneur de la vie ?

LE SECOND

Mais jadis Molière, les Quinault, Montménil, mais aujourd'hui Brizard et Caillot qui est également bienvenu chez les grands et chez les petits, à qui vous confieriez sans crainte votre secret et votre bourse, et avec lequel vous croiriez

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

l'honneur de votre femme et l'innocence de votre fille beaucoup plus en sûreté qu'avec tel grand seigneur de la cour ou tel respectable ministre de nos autels...

LE PREMIER

L'éloge n'est pas exagéré : ce qui me fâche, c'est de ne pas entendre citer un plus grand nombre de comédiens qui l'aient mérité ou qui le méritent. Ce qui me fâche, c'est qu'entre ces propriétaires par état, d'une qualité, la source précieuse et féconde de tant d'autres, un comédien galant homme, une actrice honnête femme soient des phénomènes si rares.

Concluons de là qu'il est faux qu'ils en aient le privilège spécial, et que la sensibilité qui les dominerait dans le monde comme sur la scène, s'ils en étaient doués, n'est ni la base de leur caractère ni la raison de leurs succès ; qu'elle ne leur appartient ni plus ni moins qu'à telle ou telle condition de la société, et que si l'on voit si peu de grands comédiens, c'est que les parents ne destinent point leurs enfants au théâtre ; c'est qu'on ne s'y prépare point par une éducation commencée dans la jeunesse ; c'est qu'une troupe de comédiens n'est point, comme elle devrait l'être chez un peuple où l'on attacherait à la fonction de parler aux hommes rassemblés pour être instruits, amusés, corrigés, l'importance, les honneurs, les récompenses qu'elle mérite, une corporation formée, comme toutes les autres communautés, de sujets tirés de toutes les familles de la société et conduits sur la scène comme au service, au palais, à l'église, par choix ou par goût et du consentement de leurs tuteurs naturels.

LE SECOND

L'avilissement des comédiens modernes est, ce me semble, un malheureux héritage que leur ont laissé les comédiens anciens.

LE PREMIER

Je le crois.

LE SECOND

Si le spectacle naissait aujourd'hui qu'on a des idées plus justes des choses, peut-être que... Mais vous ne m'écoutez pas. A quoi rêvez-vous ?

LE PREMIER

Je suis ma première idée, et je pense à l'influence du

spectacle sur le bon goût et sur les mœurs, si les comédiens étaient gens de bien et si leur profession était honorée. Où est le poète qui osât proposer à des hommes biens nés de répéter publiquement des discours plats ou grossiers ; à des femmes à peu près sages comme les nôtres, de débiter effrontément devant une multitude d'auditeurs des propos qu'elles rougiraient d'entendre dans le secret de leurs foyers ? Bientôt nos auteurs dramatiques atteindraient à une pureté, une délicatesse, une élégance dont ils sont plus loin encore qu'ils ne le soupçonnent. Or, doutez-vous que l'esprit national ne s'en ressentît ?

LE SECOND

On pourrait vous objecter peut-être que les pièces, tant anciennes que modernes, que vos comédiens honnêtes excluraient de leur répertoire, sont précisément celles que nous jouons en société.

LE PREMIER

Et qu'importe que nos citoyens se rabaissent à la condition des plus vils histrions ? en serait-il moins utile, en serait-il moins à souhaiter que nos comédiens s'élevassent à la condition des plus honnêtes citoyens ?

LE SECOND

La métamorphose n'est pas aisée.

LE PREMIER

Lorsque je donnai *le Père de Famille*, le magistrat de la police m'exhorta à suivre ce genre.

LE SECOND

Pourquoi ne le fites-vous pas ?

LE PREMIER

C'est que n'ayant pas obtenu le succès que je m'en étais promis, et ne me flattant pas de faire beaucoup mieux, je me dégoûtai d'une carrière pour laquelle je ne me crus pas assez de talent.

LE SECOND

Et pourquoi cette pièce qui remplit aujourd'hui la salle de spectateurs avant quatre heures et demie, et que les comédiens affichent toutes les fois qu'ils ont besoin d'un millier d'écus, fut-elle si tièdement accueillie dans le commencement ?

LE PREMIER

Quelques-uns disaient que nos mœurs étaient trop factices

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

pour s'accommoder d'un genre aussi simple, trop corrompues pour goûter un genre aussi sage.

LE SECOND

Cela n'était pas sans vraisemblance.

LE PREMIER

Mais l'expérience a bien démontré que cela n'était pas vrai, car nous ne sommes pas devenus meilleurs. D'ailleurs le vrai, l'honnête a tant d'ascendant sur nous, que si l'ouvrage d'un poète a ces deux caractères et que l'auteur ait du génie, son succès n'en sera que plus assuré. C'est surtout lorsque tout est faux qu'on aime le vrai, c'est surtout lorsque tout est corrompu que le spectacle est le plus épuré. Le citoyen qui se présente à l'entrée de la Comédie y laisse tous ses vices pour ne les reprendre qu'en sortant. Là il est juste, impartial, bon père, bon ami, ami de la vertu ; et j'ai vu souvent à côté de moi des méchants profondément indignés contre des actions qu'ils n'auraient pas manqué de commettre s'ils s'étaient trouvés dans les mêmes circonstances où le poète avait placé le personnage qu'ils abhorraient. Si je ne réussis pas d'abord, c'est que le genre était étranger aux spectateurs et aux acteurs ; c'est qu'il y avait un préjugé établi et qui subsiste encore contre ce qu'on appelle la comédie larmoyante ; c'est que j'avais une nuée d'ennemis à la cour, à la ville, parmi les magistrats, parmi les gens d'église, parmi les hommes de lettres.

LE SECOND

Et comment aviez-vous encouru tant de haines ?

LE PREMIER

Ma foi, je n'en sais rien, car je n'ai jamais fait de satire ni contre les grands ni contre les petits, et je n'ai croisé personne sur le chemin de la fortune et des honneurs. Il est vrai que j'étais du nombre de ceux qu'on appelle philosophes, qu'on regardait alors comme des citoyens dangereux, et contre lesquels le ministère avait lâché deux ou trois scélérats subalternes, sans vertu, sans lumières, et qui pis est sans talent. Mais laissons cela.

LE SECOND

Sans compter que ces philosophes avaient rendu la tâche des poètes et des littérateurs en général plus difficile. Il ne

s'agissait plus, pour s'illustrer, de savoir tourner un madrigal ou un couplet ordurier.

LE PREMIER

Cela se peut. Un jeune dissolu, au lieu de se rendre avec assiduité dans l'atelier du peintre, du sculpteur, de l'artiste qui l'a adopté, a perdu les années les plus précieuses de sa vie, et il est resté à vingt ans sans ressources et sans talent. Que voulez-vous qu'il devienne ? Soldat ou comédien. Le voilà donc enrôlé dans une troupe de campagne. Il rôde jusqu'à ce qu'il puisse se promettre un début dans la capitale. Une malheureuse créature a croupi dans la débauche ; lasse de l'état le plus abject, celui de basse courtisane, elle apprend par cœur quelques rôles, elle se rend un matin chez la Clairon, comme l'esclave ancien chez l'édile ou le prêteur. Celle-ci la prend par la main, lui fait faire une pirouette, la touche de sa baguette, et lui dit : « Va faire rire ou pleurer les badauds. »

Ils sont excommuniés. Ce public qui ne peut s'en passer les méprise. Ce sont des esclaves sans cesse sous la verge d'un autre esclave. Croyez-vous que les marques d'un avilissement aussi continu puissent rester sans effet, et que, sous le fardeau de l'ignominie, une âme soit assez ferme pour se tenir à la hauteur de Corneille ?

Ce despotisme que l'on exerce sur eux, ils l'exercent sur les auteurs, et je ne sais quel est le plus vil ou du comédien insolent ou de l'auteur qui le souffre.

LE SECOND

On veut être joué.

LE PREMIER

A quelque condition que ce soit. Ils sont tous las de leur métier. Donnez votre argent à la porte, et ils se lasseront de votre présence et de vos applaudissements. Suffisamment rentés par les petites loges, ils ont été sur le point de décider ou que l'auteur renoncerait à son honoraire, ou que sa pièce ne serait pas acceptée.

LE SECOND

Mais ce projet n'allait à rien moins qu'à éteindre le genre dramatique.

LE PREMIER

Qu'est-ce que cela leur fait ?

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

LE SECOND

Je pense qu'il vous reste peu de chose à dire.

LE PREMIER

Vous vous trompez. Il faut que je vous prenne par la main et que je vous introduise chez la Clairon, cette incomparable magicienne.

LE SECOND

Celle-là du moins était fière de son état.

LE PREMIER

Comme le seront toutes celles qui ont excellé. Le théâtre n'est méprisé que par ceux d'entre les acteurs que les sifflets en ont chassés. Il faut que je vous montre la Clairon dans les transports réels de sa colère. Si par hasard elle y conservait son maintien, ses accents, son action théâtrale avec tout son apprêt, avec toute son emphase, ne porteriez-vous pas vos mains sur vos côtés, et pourriez-vous contenir vos éclats ? Que m'apprenez-vous donc alors ? Ne prononcez-vous pas nettement que la sensibilité vraie et la sensibilité jouée sont deux choses fort différentes ? Vous riez de ce que vous auriez admiré au théâtre ? et pourquoi cela, s'il vous plaît ? C'est que la colère réelle de la Clairon ressemble à de la colère simulée, et que vous avez le discernement juste du masque de cette passion et de sa personne. Les images des passions au théâtre n'en sont donc pas les vraies images, ce n'en sont donc que des portraits outrés, que de grandes caricatures assujetties à des règles de convention. Or, interrogez-vous, demandez-vous à vous-même quel artiste se renfermera le plus strictement dans ces règles données ? Quel est le comédien qui saisira le mieux cette bouffissure prescrite, ou de l'homme dominé par son propre caractère, ou de l'homme né sans caractère, ou de l'homme qui s'en dépouille pour se revêtir d'un autre plus grand, plus noble, plus violent, plus élevé ? On est soi de nature ; on est un autre d'imitation ; le cœur qu'on se suppose n'est pas le cœur qu'on a. Qu'est-ce donc que le vrai talent ? Celui de bien connaître les symptômes extérieurs de l'âme d'emprunt, de s'adresser à la sensation de ceux qui nous entendent, qui nous voient, et de les tromper par l'imitation de ces symptômes, par une imitation qui agrandisse tout dans leurs têtes et qui devienne la règle de leur jugement ; car il est impossible d'apprécier autrement ce

qui se passe au dedans de nous. Et que nous importe en effet qu'ils sentent ou qu'ils ne sentent pas, pourvu que nous l'ignorions ?

Celui donc qui connaît le mieux et qui rend le plus parfaitement ces signes extérieurs d'après le modèle idéal le mieux conçu est le plus grand comédien.

LE SECOND

Celui qui laisse le moins à imaginer au grand comédien est le plus grand des poètes.

LE PREMIER

J'allais le dire. Lorsque, par une longue habitude du théâtre, on garde dans la société l'emphase théâtrale et qu'on y promène Brutus, Cinna, Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, savez-vous ce qu'on fait ? On accouple à une âme petite ou grande, de la mesure précise que Nature l'a donnée, les signes extérieurs d'une âme exagérée et gigantesque qu'on n'a pas ; et de là naît le ridicule.

LE SECOND

La cruelle satire que vous faites là, innocemment ou malignement, des acteurs et des auteurs !

LE PREMIER

Comment cela ?

LE SECOND

Il est, je crois, permis à tout le monde d'avoir une âme forte et grande ; il est, je crois, permis d'avoir le maintien, le propos et l'action de son âme, et je crois que l'image de la véritable grandeur ne peut jamais être ridicule.

LE PREMIER

Que s'ensuit-il de là ?

LE SECOND

Ah, traître ! vous n'osez le dire, et il faudra que j'encoure l'indignation générale pour vous. C'est que la vraie tragédie est encore à trouver, et qu'avec leurs défauts les anciens en étaient peut-être plus voisins que nous.

LE PREMIER

Il est vrai que je suis enchanté d'entendre Philoctète dire si simplement et si fortement à Néoptolème, qui lui rend les flèches d'Hercule qu'il lui avait volées à l'instigation d'Ulysse : « Vois quelle action tu avais commise : sans t'en apercevoir, tu condamnais un malheureux à périr de douleur et de faim. Ton vol est le crime d'un autre, ton repentir est à toi. Non,

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

jamais tu n'aurais pensé à commettre une pareille indignité si tu avais été seul. Conçois donc, mon enfant, combien il importe à ton âge de ne fréquenter que d'honnêtes gens. Voilà ce que tu avais à gagner dans la société d'un scélérat. Et pourquoi t'associer aussi à un homme de ce caractère ? Était-ce là celui que ton père aurait choisi pour son compagnon et pour son ami ? Ce digne père qui ne se laissa jamais approcher que des plus distingués personnages de l'armée, que te dirait-il, s'il te voyait avec un Ulysse ?... » Y a-t-il dans ce discours autre chose que ce que vous adresseriez à mon fils, que ce que je dirais au vôtre ?

LE SECOND

Non.

LE PREMIER

Cependant cela est beau.

LE SECOND

Assurément.

LE PREMIER

Et le ton de ce discours prononcé sur la scène différerait-il du ton dont on le prononcerait dans la société ?

LE SECOND

Je ne le crois pas.

LE PREMIER

Et ce ton dans la société, y serait-il ridicule ?

LE SECOND

Nullement.

LE PREMIER

Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire. Je crains bien que nous n'ayons pris cent ans de suite la rodomontade de Madrid pour l'héroïsme de Rome, et brouillé le ton de la muse tragique avec le langage de la muse épique.

LE SECOND

Notre vers alexandrin est trop nombreux et trop noble pour le dialogue.

LE PREMIER

Et notre vers de dix syllabes est trop futile et trop léger. Quoi qu'il en soit, je désirerais que vous n'allassiez à la représentation de quelqu'une des pièces romaines de Corneille qu'au sortir de la lecture des lettres de Cicéron à Atticus. Combien je trouve nos auteurs dramatiques ampoulés ! Combien leurs déclamations me sont dégoûtantes, lorsque je me rappelle la simplicité et le nerf du discours de Régulus

dissuadant le Sénat et le peuple romain de l'échange des captifs ! C'est ainsi qu'il s'exprime dans une ode, poème qui comporte bien plus de chaleur, de verve et d'exagération qu'un monologue tragique : il dit :

« J'ai vu nos enseignes suspendues dans les temples de Carthage. J'ai vu le soldat romain dépouillé de ses armes qui n'avaient pas été teintes d'une goutte de sang. J'ai vu l'oubli de la liberté, et des citoyens les bras retournés en arrière et liés sur leur dos. J'ai vu les portes des villes toute souvertes, et les moissons couvrir les champs que nous avions ravagés. Et vous croyez que, rachetés à prix d'argent, ils reviendront plus courageux ? Vous ajoutez une perte à l'ignominie. La vertu, chassée d'une âme qui s'est avilie, n'y revient plus. N'attendez rien de celui qui a pu mourir, et qui s'est laissé garrotter. O Carthage, que tu es grande et fière de notre honte !... »

Tel fut son discours et telle sa conduite. Il se refuse aux embrassements de sa femme et de ses enfants, il s'en croit indigne comme un vil esclave. Il tient ses regards farouches attachés sur la terre, et dédaigne les pleurs de ses amis, jusqu'à ce qu'il ait amené les sénateurs à un avis qu'il était seul capable de donner, et qu'il lui fût permis de retourner à son exil.

LE SECOND

Cela est simple et beau ; mais le moment où le héros se montre, c'est le suivant.

LE PREMIER

Vous avez raison.

LE SECOND

Il n'ignorait pas le supplice qu'un ennemi féroce lui préparait. Cependant il reprend sa sérénité, il se dégage de ses proches qui cherchaient à différer son retour, avec la même liberté dont il se dégageait auparavant de la foule de ses clients pour aller se délasser de la fatigue des affaires dans ses champs de Vénafre ou sa campagne de Tarente.

LE PREMIER

Fort bien. A présent mettez la main sur la conscience, et dites-moi s'il y a dans nos poètes beaucoup d'endroits du ton propre à une vertu aussi haute, aussi familière, et ce que vous paraîtraient dans cette bouche, ou nos tendres jérémiades, ou la plupart de nos fanfaronnades à la Corneille.

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

Combien de choses que je n'ose confier qu'à vous ! Je serais lapidé dans les rues si l'on me savait coupable de ce blasphème, et il n'y a aucune sorte de martyr dont j'ambitionne le laurier.

S'il arrive un jour qu'un homme de génie ose donner à ses personnages le ton simple de l'héroïsme antique, l'art du comédien sera autrement difficile, car la déclamation cessera d'être une espèce de chant.

Au reste, lorsque j'ai prononcé que la sensibilité était la caractéristique de la bonté de l'âme et de la médiocrité du génie, j'ai fait un aveu qui n'est pas trop ordinaire, car si Nature a pétri une âme sensible, c'est la mienne.

L'homme sensible est trop abandonné à la merci de son diaphragme pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, un homme juste, un profond observateur, et conséquemment un sublime imitateur de la nature, à moins qu'il ne puisse s'oublier et se distraire de lui-même, et qu'à l'aide d'une imagination forte il ne sache se créer, et d'une mémoire tenace tenir son attention fixée sur des fantômes, qui lui servent de modèles ; mais alors ce n'est plus lui qui agit, c'est l'esprit d'un autre qui le domine.

Je devrais m'arrêter ici ; mais vous me pardonneriez plus aisément une réflexion déplacée qu'omise. C'est une expérience qu'apparemment vous aurez faite quelquefois, lorsque appelé par un débutant ou par une débutante, chez elle, en petit comité, pour prononcer sur son talent, vous lui aurez accordé de l'âme, de la sensibilité, des entrailles, vous l'aurez accablée d'éloges et l'aurez laissée, en vous séparant d'elle, avec l'espoir du plus grand succès. Cependant qu'arrive-t-il ? Elle paraît, elle est sifflée, et vous vous avouez à vous-même que les sifflets ont raison. D'où cela vient-il ? Est-ce qu'elle a perdu son âme, sa sensibilité, ses entrailles, du matin au soir ? Non ; mais à son rez-de-chaussée vous étiez terre à terre avec elle ; vous l'écoutiez sans égard aux conventions, elle était vis-à-vis de vous, il n'y avait entre l'un et l'autre aucun modèle de comparaison ; vous étiez satisfait de sa voix, de son geste, de son expression, de son maintien ; tout était en proportion avec l'auditoire et l'espace ; rien ne demandait de l'exagération. Sur les planches tout a changé : ici il fallait un autre personnage, puisque tout s'était agrandi.

Sur un théâtre particulier, dans un salon où le spectateur est presque de niveau avec l'acteur, le vrai personnage dramatique vous aurait paru énorme, gigantesque, et au sortir de la représentation vous auriez dit à votre ami confidemment : « Elle ne réussira pas, elle est outrée ; » et son succès au théâtre vous aurait étonné. Encore une fois, que ce soit un bien ou un mal, le comédien ne dit rien, ne fait rien dans la société précisément comme sur la scène ; c'est un autre monde.

Mais un fait décisif qui m'a été raconté par un homme vrai, d'un tour d'esprit original et piquant, l'abbé Galiani, et qui m'a été ensuite confirmé par un autre homme vrai, d'un tour d'esprit aussi original et piquant, M. le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples à Paris, c'est qu'à Naples, la patrie de l'un et de l'autre, il y a un poète dramatique dont le soin principal n'est pas de composer sa pièce.

LE SECOND

La vôtre, *le Père de Famille*, y a singulièrement réussi.

LE PREMIER

On en a donné quatre représentations de suite devant le roi, contre l'étiquette de la cour qui prescrit autant de pièces différentes que de jours de spectacle, et le peuple en fut transporté. Mais le souci du poète napolitain est de trouver dans la société des personnages d'âge, de figure, de voix, de caractère propres à remplir ses rôles. On n'ose le refuser, parce qu'il s'agit de l'amusement du souverain. Il exerce ses acteurs pendant six mois, ensemble et séparément. Et quand imaginez-vous que la troupe commence à jouer, à s'entendre, à s'acheminer vers le point de perfection qu'il exige ? C'est lorsque les acteurs sont épuisés de la fatigue de ces répétitions multipliées, ce que nous appelons blasés. De cet instant les progrès sont surprenants, chacun s'identifie avec son personnage ; et c'est à la suite de ce pénible exercice que des représentations commencent et se continuent pendant six autres mois de suite, et que le souverain et ses sujets jouissent du plus grand plaisir qu'on puisse recevoir de l'illusion théâtrale. Et cette illusion, aussi forte, aussi parfaite à la dernière représentation qu'à la première, à votre avis, peut-elle être l'effet de la sensibilité ?

Au reste, la question que j'approfondis a été autrefois enta-

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

mée entre un médiocre littérateur, Rémond de Saint-Albine, et un grand comédien, Riccoboni. Le littérateur plaidait la cause de la sensibilité, le comédien plaidait la mienne. C'est une anecdote que j'ignorais et que je viens d'apprendre.

J'ai dit, vous m'avez entendu, et je vous demande à présent ce que vous en pensez.

LE SECOND

Je pense que ce petit homme arrogant, décidé, sec et dur, en qui il faudrait reconnaître une dose honnête de mépris, s'il en avait seulement le quart de ce que la nature prodigue lui a accordé de suffisance, aurait été un peu plus réservé dans son jugement si vous aviez eu, vous, la complaisance de lui exposer vos raisons, lui, la patience de vous écouter ; mais le malheur est qu'il sait tout, et qu'à titre d'homme universel il se croit dispensé d'écouter.

LE PREMIER

En revanche, le public le lui rend bien. Connaissez-vous Mme Riccoboni ?

LE SECOND

Qui est-ce qui ne connaît pas l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages charmants, pleins de génie, d'honnêteté, de délicatesse et de grâce ?

LE PREMIER

Croyez-vous que cette femme fût sensible ?

LE SECOND

Ce n'est pas seulement par ses ouvrages, mais par sa conduite qu'elle l'a prouvé. Il y a dans sa vie un incident qui a pensé la conduire au tombeau. Au bout de vingt ans ses pleurs ne sont pas encore taris, et la source de ses larmes n'est pas encore épuisée.

LE PREMIER

Eh bien, cette femme, une des plus sensibles que la nature ait formées, a été une des plus mauvaises actrices qui aient jamais paru sur la scène. Personne ne parle mieux de l'art, personne ne joue plus mal.

LE SECOND

J'ajouterai qu'elle en convient, et qu'il ne lui est jamais arrivé d'accuser les sifflets d'injustice.

LE PREMIER

Et pourquoi, avec la sensibilité exquise, la qualité princi-

pale, selon vous, du comédien, la Riccoboni est-elle si mauvaise ?

LE SECOND

C'est qu'apparemment les autres lui manquaient à un point tel que la première n'en pouvait compenser le défaut.

LE PREMIER

Mais elle n'est point mal de figure ; elle a de l'esprit ; elle a le maintien décent ; sa voix n'a rien de choquant. Toutes les bonnes qualités qu'on tient de l'éducation, elle les possédait. Elle ne présentait rien de choquant en société. On la voit sans peine, on l'écoute avec le plus grand plaisir.

LE SECOND

Je n'y entends rien ; tout ce que je sais, c'est que jamais le public n'a pu se réconcilier avec elle, et qu'elle a été vingt ans de suite victime de sa profession.

LE PREMIER

Et de sa sensibilité, au-dessus de laquelle elle n'a jamais pu s'élever ; et c'est parce qu'elle est constamment restée elle, que le public l'a constamment dédaignée.

LE SECOND

Et vous, ne connaissez-vous pas Caillot ?

LE PREMIER

Beaucoup.

LE SECOND

Avez-vous quelquefois causé là-dessus ?

LE PREMIER

Non.

LE SECOND

A votre place, je serais curieux de savoir son avis.

LE PREMIER

Je le sais.

LE SECOND

Quel est-il ?

LE PREMIER

Le vôtre et celui de votre ami.

LE SECOND

Voilà une terrible autorité contre vous.

LE PREMIER

J'en conviens.

LE SECOND

Et comment avez-vous appris le sentiment de Caillot ?

LE PREMIER

Par une femme pleine d'esprit et de finesse, la princesse de

Galitzin. Caillot avait joué le Déserteur, il était encore sur le lieu où il venait d'éprouver et elle de partager, à côté de lui, toutes les transes d'un malheureux prêt à perdre sa maîtresse et la vie. Caillot s'approche de sa loge et lui adresse, avec ce visage riant que vous lui connaissez, des propos gais, honnêtes et polis. La princesse, étonnée, lui dit : Comment ! vous n'êtes pas mort ! Moi, qui n'ai été que spectatrice de vos angoisses, je n'en suis pas encore revenue. — Non, madame, je ne suis pas mort. Je serais trop à plaindre si je mourais si souvent. — Vous ne sentez donc rien ? — Pardonnez-moi... » Et puis les voilà engagés dans une discussion qui finit entre eux comme celle-ci finira entre nous : je resterai dans mon opinion, et vous dans la vôtre. La princesse ne se rappelait point les raisons de Caillot, mais elle avait observé que ce grand imitateur de la nature, au moment de son agonie, lorsqu'on allait l'entraîner au supplice, s'apercevant que la chaise où il aurait à déposer Louise évanouie était mal placée, la rrangeait en chantant d'une voix moribonde : « Mais Louise ne vient pas, et mon heure s'approche... » Mais vous êtes distrait : à quoi pensez-vous ?

LE SECOND

Je pense à vous proposer un accommodement : de réserver à la sensibilité naturelle de l'acteur ces moments rares où sa tête se perd, où il ne voit plus le spectacle, où il a oublié qu'il est sur un théâtre, où il s'est oublié lui-même, où il est dans Argos, dans Mycènes, où il est le personnage même qu'il joue ; il pleure.

LE PREMIER

En mesure ?

LE SECOND

En mesure. Il crie.

LE PREMIER

Juste ?

LE SECOND

Juste. S'irrite, s'indigne, se désespère, présente à mes yeux l'image réelle, porte à mon oreille et à mon cœur l'accent vrai de la passion qui l'agite, au point qu'il m'entraîne, que je m'ignore moi-même, que ce n'est plus ni Brizard, ni Le Kain, mais Agamemnon que je vois, mais Néron que j'entends... etc., d'abandonner à l'art tous les autres instants... Je pense que peut-être alors il en est de la nature comme de l'esclave qui

apprend à se mouvoir librement sous la chaîne, l'habitude de la porter lui en dérobe le poids et la contrainte.

LE PREMIER

Un acteur sensible aura peut-être dans son rôle un ou deux de ces moments d'aliénation qui dissoneront avec le reste d'autant plus fortement qu'ils seront plus beaux. Mais dites-moi, le spectacle alors ne cesse-t-il pas d'être un plaisir et ne devient-il pas un supplice pour vous ?

LE SECOND

Oh ! non.

LE PREMIER

Et ce pathétique de fiction ne l'emporte-t-il pas sur le spectacle domestique et réel d'une famille éplorée autour de la couche funèbre d'un père chéri ou d'une mère adorée ?

LE SECOND

Oh ! non.

LE PREMIER

Vous ne vous êtes donc pas, ni le comédien, ni vous, si parfaitement oubliés...

LE SECOND

Vous m'avez déjà fort embarrassé, et je ne doute pas que vous ne puissiez m'embarrasser encore ; mais je vous ébranlerais, je crois, si vous me permettiez de m'associer un second. Il est quatre heures et demie ; on donne *Didon* ; allons voir Mlle Raucourt ; elle vous répondra mieux que moi.

LE PREMIER

Je le souhaite, mais je ne l'espère pas. Pensez-vous qu'elle fasse ce que ni la Le Couvreur, ni la Duclos, ni la de Seine, ni la Balincourt, ni la Clairon, ni la Dumesnil n'ont pu faire ? J'ose vous assurer que, si notre jeune débutante est encore loin de la perfection, c'est qu'elle est trop novice pour ne point sentir, et je vous prédis que, si elle continue de sentir, de rester elle et de préférer l'instinct borné de la nature à l'étude illimitée de l'art, elle ne s'élèvera jamais à la hauteur des actrices que je vous ai nommées. Elle aura de beaux moments, mais elle ne sera pas belle. Il en sera d'elle comme de la Gaussin et de plusieurs autres qui n'ont été toute leur vie maniérées, faibles et monotones, que parce qu'elles n'ont jamais pu sortir de l'enceinte étroite où leur sensibilité naturelle les renfermait. Votre dessein est-il toujours de m'opposer Mlle Raucourt ?

LE SECOND

Assurément.

LE PREMIER

Chemin faisant, je vous raconterai un fait qui revient assez au sujet de notre entretien. Je connaissais Pigalle ; j'avais mes entrées chez lui. J'y vais un matin, je frappe ; l'artiste m'ouvre, son ébauchoir à la main ; et, m'arrêtant sur le seuil de son atelier : « Avant que de vous laisser passer, me dit-il, jurez-moi que vous n'aurez pas de peur d'une belle femme toute nue... » Je souris... j'entrai. Il travaillait alors à son monument du maréchal de Saxe, et une très belle courtisane lui servait de modèle pour la figure de la France. Mais comment croyez-vous qu'elle me parut entre les figures colossales qui l'environnaient ? pauvre, petite, mesquine, une espèce de grenouille ; elle en était écrasée ; et j'aurais pris, sur la parole de l'artiste, cette grenouille pour une belle femme, si je n'avais pas attendu la fin de la séance et si je ne l'avais pas vue terre à terre et le dos tourné à ces figures gigantesques qui la réduisaient à rien. Je vous laisse le soin d'appliquer ce phénomène singulier à la Gaussin, à la Riccoboni et à toutes celles qui n'ont pu s'agrandir sur la scène.

Si, par impossible, une actrice avait reçu la sensibilité à un degré comparable à celle que l'art porté à l'extrême peut simuler, le théâtre propose tant de caractères divers à imiter, et un seul rôle principal amène tant de situations opposées, que cette rare pleureuse, incapable de bien jouer deux rôles différents, excellerait à peine dans quelques endroits du même rôle ; ce serait la comédienne la plus inégale, la plus bornée et la plus inepte qu'on pût imaginer. S'il lui arrivait de tenter un élan, sa sensibilité prédominante ne tarderait pas à la ramener à la médiocrité. Elle ressemblerait moins à un vigoureux coursier qui galope qu'à une faible haquenée qui prend le mors aux dents. Son instant d'énergie, passager, brusque, sans gradation, sans préparation, sans unité, vous paraîtrait un accès de folie.

La sensibilité étant, en effet, compagne de la douleur et de la faiblesse, dites-moi si une créature douce, faible et sensible est bien propre à concevoir et à rendre le sang-froid de Léontine, les transports jaloux d'Hermione, les fureurs de Camille, la tendresse maternelle de Mérope, le délire et les remords de Phèdre, l'orgueil tyrannique d'Agrippine, la

violence de Clytemnestre ? Abandonnez votre éternelle pleureuse à quelques-uns de nos rôles élégiaques, et ne l'en tirez pas.

C'est qu'être sensible est une chose, et sentir est une autre. L'une est une affaire d'âme, l'autre une affaire de jugement. C'est qu'on sent avec force et qu'on ne saurait rendre ; c'est qu'on rend, seul, en société, au coin d'un foyer, en lisant, en jouant, pour quelques auditeurs, et qu'on ne rend rien qui vaille au théâtre ; c'est qu'au théâtre, avec ce qu'on appelle de la sensibilité, de l'âme, des entrailles, on rend bien une ou deux tirades et qu'on manque le reste ; c'est qu'embrasser toute l'étendue d'un grand rôle, y ménager les clairs et les obscurs, les doux et les faibles, se montrer égal dans les endroits tranquilles et dans les endroits agités, être varié dans les détails, harmonieux et un dans l'ensemble, et se former un système soutenu de déclamation qui aille jusqu'à sauver les boutades du poète, c'est l'ouvrage d'une tête froide, d'un profond jugement, d'un goût exquis, d'une étude pénible, d'une longue expérience et d'une ténacité de mémoire peu commune ; c'est que la règle *qualis ab incæpto processerit et sibi constet*, très rigoureuse pour le poète, l'est jusqu'à la minutie pour le comédien ; c'est que celui qui sort de la coulisse sans avoir son jeu présent et son rôle noté éprouvera toute sa vie le rôle d'un débutant, ou que si, doué d'intrépidité, de suffisance et de verve, il compte sur la prestesse de sa tête et l'habitude du métier, cet homme vous en imposera par sa chaleur et son ivresse, et que vous applaudirez à son jeu comme un connaisseur en peinture sourit à une esquisse libertine où tout est indiqué et rien n'est décidé. C'est un de ces prodiges qu'on a vu quelquefois à la foire ou chez Nicolet. Peut-être ces fous-là font-ils bien de rester ce qu'ils sont, des comédiens ébauchés. Plus de travail ne leur donnerait pas ce qui leur manque et pourrait leur ôter ce qu'ils ont. Prenez-les pour ce qu'ils valent, mais ne les mettez pas à côté d'un tableau fini.

LE SECOND

Il ne me reste plus qu'une question à vous faire.

LE PREMIER

Faites.

LE SECOND

Avez-vous vu jamais une pièce entière parfaitement jouée ?

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

LE PREMIER

Ma foi, je ne m'en souviens pas... Mais attendez... Oui, quelquefois une pièce médiocre, par des acteurs médiocres...

Nos deux interlocuteurs allèrent au spectacle, mais n'y trouvant plus de place ils se rabattirent aux Tuileries. Ils se promenèrent quelque temps en silence. Ils semblaient avoir oublié qu'ils étaient ensemble, et chacun s'entretenait avec lui-même comme s'il eût été seul, l'un à haute voix, l'autre à voix si basse qu'on ne l'entendait pas, laissant seulement échapper par intervalles des mots isolés, mais distincts, desquels il était facile de conjecturer qu'il ne se tenait pas pour battu.

Les idées de l'homme au paradoxe sont les seules dont je puisse rendre compte, et les voici aussi dé cousues qu'elles doivent le paraître lorsqu'on supprime d'un soliloque les intermédiaires qui servent de liaison. Il disait :

Qu'on mette à sa place un acteur sensible, et nous verrons comment il s'en tirera. Lui, que fait-il ? Il pose son pied sur la balustrade, rattache sa jarretière, et répond au courtisan qu'il méprise, la tête tournée sur une de ses épaules ; et c'est ainsi qu'un incident qui aurait déconcerté tout autre que ce froid et sublime comédien, subitement adapté à la circonstance, devient un trait de génie.

(Il parlait, je crois, de Baron dans la tragédie du *Comte d'Essex*. Il ajoutait en souriant :)

Eh oui, il croira que celle-là sent, lorsque renversée sur le sein de sa confidente et presque moribonde, les yeux tournés vers les troisièmes loges, elle y aperçoit un vieux procureur qui fondait en larmes et dont la douleur grimaçait d'une manière tout à fait burlesque, et dit : « Regarde donc un peu là-haut la bonne figure que voilà... » murmurant dans sa gorge ces paroles comme si elles eussent été la suite d'une plainte inarticulée... A d'autres ! à d'autres ! Si je me rappelle bien ce fait, il est de la Gaussin, dans *Zaïre*.

Et ce troisième dont la fin a été si tragique, je l'ai connu, j'ai connu son père, qui m'invitait aussi quelquefois à dire mon mot dans son cornet.

(Il n'y a pas de doute qu'il ne soit ici question du sage Montménil.)

C'était la candeur et l'honnêteté même. Qu'y avait-il de

commun entre son caractère naturel et celui de Tartuffe qu'il jouait supérieurement ? Rien. Où avait-il pris ce torticolis, ce roulement d'yeux si singulier, ce ton radouci et toutes les autres finesses du rôle de l'hypocrite ? Prenez garde à ce que vous allez répondre. Je vous tiens. — Dans une imitation profonde de la nature. — Dans une imitation profonde de la nature ? Et vous verrez que les symptômes extérieurs qui désignent le plus fortement la sensibilité de l'âme ne sont pas autant dans la nature que les symptômes extérieurs de l'hypocrisie ; qu'on ne saurait les y étudier, et qu'un acteur à grand talent trouvera plus de difficultés à saisir et à imiter les uns que les autres ! Et si je soutenais que de toutes les qualités de l'âme la sensibilité est la plus facile à contrefaire, n'y ayant peut-être pas un seul homme assez cruel, assez inhumain pour que le germe n'en existât pas dans son cœur, pour ne l'avoir jamais éprouvée ; ce qu'on ne saurait assurer de toutes les autres passions, telles que l'avarice, la méfiance ? Est-ce qu'un excellent instrument ?... — Je vous entends ; il y aura toujours, entre celui qui contrefait la sensibilité et celui qui sent, la différence de l'imitation à la chose. — Et tant mieux, tant mieux, vous dis-je. Dans le premier cas, le comédien n'aura pas à se séparer de lui-même, il se portera tout à coup et de plein saut à la hauteur du modèle idéal. — Tout à coup et de plein saut ! — Vous me chicanez sur une expression. Je veux dire que, n'étant jamais ramené au petit modèle qui est en lui, il sera aussi grand, aussi étonnant, aussi parfait imitateur de la sensibilité que de l'avarice, de l'hypocrisie, de la duplicité et de tout autre caractère qui ne sera pas le sien, de toute autre passion qu'il n'aura pas. La chose que le personnage naturellement sensible me montrera sera petite ; l'imitation de l'autre sera forte ; ou s'il arrivait que leurs copies fussent également fortes, ce que je ne vous accorde pas, mais pas du tout, l'un, parfaitement maître de lui-même et jouant tout à fait d'étude et de jugement, serait tel que l'expérience journalière le montre, plus un que celui qui jouera moitié de nature, moitié d'étude, moitié d'après un modèle, moitié d'après lui-même. Avec quelque habileté que ces deux imitations soient fondues ensemble, un spectateur délicat les discernera plus facilement encore qu'un profond artiste ne démêlera dans une statue la ligne qui séparerait ou

deux styles différents, ou le devant exécuté d'après un modèle, et le dos d'après un autre. — Qu'un acteur consommé cesse de jouer de tête, qu'il s'oublie ; que son cœur s'embarasse ; que la sensibilité le gagne, qu'il s'y livre. Il nous enivrera. — Peut-être. — Il nous transportera d'admiration. — Cela n'est pas impossible ; mais c'est à condition qu'il ne sortira pas de son système de déclamation et que l'unité ne disparaîtra point, sans quoi vous prononcerez qu'il est devenu fou... Oui, dans cette supposition vous aurez un bon moment, j'en conviens ; mais préférez-vous un beau moment à un beau rôle ? Si c'est votre choix, ce n'est pas le mien.

Ici l'homme au paradoxe se tut. Il se promenait à grands pas sans regarder où il allait ; il eût heurté de droite et de gauche ceux qui venaient à sa rencontre s'ils n'eussent évité le choc. Puis, s'arrêtant tout à coup, et saisissant son antagoniste fortement par le bras, il lui dit d'un ton dogmatique et tranquille : Mon ami, il y a trois modèles, l'homme de la nature, l'homme du poète, l'homme de l'acteur. Celui de la nature est moins grand que celui du poète, et celui-ci moins grand encore que celui du grand comédien, le plus exagéré de tous. Ce dernier monte sur les épaules du précédent, et se renferme dans un grand mannequin d'osier dont il est l'âme ; il meut ce mannequin d'une manière effrayante, même pour le poète qui ne se reconnaît plus, et il nous épouvante, comme vous l'avez fort bien dit, ainsi que les enfants s'épouvantent les uns les autres en tenant leurs petits pourpoints courts élevés au-dessus de leur tête, en s'agitant, et en imitant de leur mieux la voix rauque et lugubre d'un fantôme qu'ils contrefont. Mais, par hasard, n'auriez-vous pas vu des jeux d'enfants qu'on a gravés ? N'y auriez-vous pas vu un marmot qui s'avance sous un masque hideux de vieillard qui le cache de la tête aux pieds ? Sous ce masque, il rit de ses petits camarades que la terreur met en fuite. Ce marmot est le vrai symbole de l'acteur ; ses camarades sont les symboles du spectateur. Si le comédien n'est doué que d'une sensibilité médiocre, et que ce soit là tout son mérite, ne le tiendrez-vous pas pour un homme médiocre ? Prenez-y garde, c'est encore un piège que je vous tends. — Et s'il est doué d'une extrême sensibilité, qu'en arrivera-t-il ? — Ce qu'il en arrivera ? C'est qu'il ne jouera pas du tout, ou qu'il jouera ridiculement.

Oui, ridiculement, et la preuve, vous la verrez en moi quand il vous plaira. Que j'aie un récit un peu pathétique à faire, il s'élève je ne sais quel trouble dans mon cœur, dans ma tête ; ma langue s'embarrasse ; ma voix s'altère ; mes idées se décomposent ; mon discours se suspend ; je balbutie, je m'en aperçois ; les larmes coulent de mes joues, et je me tais. — Mais cela vous réussit. — En société ; au théâtre, je serais hué. — Pourquoi ? — Parce qu'on ne vient pas pour voir des pleurs, mais pour entendre des discours qui en arrachent, parce que cette vérité de nature dissonne avec la vérité de convention. Je m'explique : je veux dire que ni le système dramatique, ni l'action, ni les discours du poète, ne s'arrangeraient point de ma déclamation étouffée, interrompue, sanglotée. Vous voyez qu'il n'est pas même permis d'imiter la nature, même la belle nature, la vérité de trop près, et qu'il est des limites dans lesquelles il faut se renfermer. — Et ces limites, qui les a posées ? — Le bon sens, qui ne veut pas qu'un talent nuise à un autre talent. Il faut quelquefois que l'acteur se sacrifie au poète. — Mais si la composition du poète s'y prêtait ? — Eh bien ! vous auriez une autre sorte de tragédie tout à fait différente de la vôtre. — Et quel inconvénient à cela ? — Je ne sais pas trop ce que vous y gagneriez , mais je sais très bien ce que vous y perdriez.

Ici l'homme paradoxal s'approche pour la seconde ou la troisième fois de son antagoniste, et lui dit :

Le mot est de mauvais goût, mais il est plaisant, mais il est d'une actrice sur le talent de laquelle il n'y a pas deux sentiments. C'est le pendant de la situation et du propos de la Gaussin ; elle est aussi renversée entre Pillot-Pollux ; elle se meurt, du moins je le crois, et elle lui bégaye tout bas : *Ah ! Pillot, que tu pues !*

Ce trait est d'Arnould faisant Têlaïre. Et dans ce moment, Arnould est vraiment Têlaïre ? Non, elle est Arnould, toujours Arnould. Vous ne m'amènerez jamais à louer les degrés intermédiaires d'une qualité qui gâterait tout, si, poussée à l'extrême, le comédien en était dominé. Mais je suppose que le poète eût écrit la scène pour être déclamée au théâtre comme je la réciterais en société ; qui est-ce qui jouerait cette scène ? Personne, non, personne, pas même l'acteur le plus maître de

son action ; s'il s'en tirait bien une fois, il la manquerait mille. Le succès tient alors à si peu de chose !... Ce dernier raisonnement vous paraît peu solide ? Eh bien, soit ; mais je n'en conclurai pas moins de piquer un peu nos ampoules, de rabaisser de quelques crans nos échasses, et de laisser les choses à peu près comme elles sont. Pour un poète de génie qui atteindrait à cette prodigieuse vérité de Nature, il s'élèverait une nuée d'insipides et plats imitateurs. Il n'est pas permis, sous peine d'être insipide, maussade, détestable, de descendre d'une ligne au-dessous de la simplicité de Nature. Ne le pensez-vous pas ?

LE SECOND

Je ne pense rien. Je ne vous ai pas entendu.

LE PREMIER

Quoi ! nous n'avons pas continué de disputer ?

LE SECOND

Non.

LE PREMIER

Et que diable faisiez-vous donc ?

LE SECOND

Je rêvais.

LE PREMIER

Et que rêviez-vous ?

LE SECOND

Qu'un acteur anglais appelé, je crois, Macklin (j'étais ce jour-là au spectacle), ayant à s'excuser auprès du parterre de la témérité de jouer après Garrick je ne sais quel rôle dans le *Macbeth* de Shakespeare, disait, entre autres choses, que les impressions qui subjuguèrent le comédien et le soumettaient au génie et à l'inspiration du poète lui étaient très nuisibles ; je ne sais plus les raisons qu'il en donnait, mais elles étaient très fines, et elles furent senties et applaudies. Au reste, si vous en êtes curieux, vous les trouverez dans une lettre insérée dans le *Saint James Chronicle*, sous le nom de Quinctilien.

LE PREMIER

Mais j'ai donc causé longtemps tout seul ?

LE SECOND

Cela se peut ; aussi longtemps que j'ai rêvé tout seul. Vous savez qu'anciennement des acteurs faisaient des rôles de femmes ?

LE PREMIER

Je le sais.

LE SECOND

Aulu-Gelle raconte, dans ses *Nuits attiques*, qu'un certain Paulus, couvert des habits lugubres d'Électre, au lieu de se présenter sur la scène avec l'urne d'Oreste, parut en embrassant l'urne qui renfermait les cendres de son propre fils qu'il venait de perdre, et qu'alors ce ne fut point une vaine représentation, une petite douleur de spectacle, mais que la salle retentit de cris et de vrais gémissements.

LE PREMIER

Et vous croyez que Paulus dans ces moment parla sur la scène comme il aurait parlé dans ses foyers? Non, non. Ce prodigieux effet, dont je ne doute pas, ne tint ni aux vers d'Euripide, ni à la déclamation de l'acteur, mais bien à la vue d'un père désolé qui baignait de ses pleurs l'urne de son propre fils. Ce Paulus n'était peut-être qu'un médiocre comédien; non plus que cet *Æsopus* dont Plutarque rapporte que « jouant un jour en plein théâtre le rôle d'Atréus délibérant en lui-même comment il se pourra venger de son frère Thyestès, il y eut d'aventure quelqu'un des serviteurs qui voulut soudain passer en courant devant lui, et que lui, *Æsopus*, étant hors de lui-même pour l'affection véhémement et pour l'ardeur qu'il avait de représenter au vif la passion furieuse du roi Atréus, lui donna sur la tête un tel coup du sceptre qu'il tenait en sa main, qu'il le tua sur la place... » C'était un fou que le tribun devait envoyer sur-le-champ au mont Tarpéien.

LE SECOND

Comme il fit apparemment.

LE PREMIER

J'en doute. Les Romains faisaient tant de cas de la vie d'un grand comédien, et si peu de la vie d'un esclave!

Mais dit-on, un orateur en vaut mieux quand il s'échauffe, quand il est en colère. Je le nie. C'est quand il imite la colère. Les comédiens font impression sur le public, non lorsqu'ils sont furieux, mais lorsqu'ils jouent bien la fureur. Dans les tribunaux, dans les assemblées, dans tous les lieux où l'on veut se rendre maître des esprits, on feint tantôt la colère, tantôt la crainte, tantôt la pitié, pour amener les autres à ces sentiments divers. Ce que la passion elle-même n'a pu faire, la passion bien imitée l'exécute.

PARADOXE SUR LE COMEDIEN

Ne dit-on pas dans le monde qu'un homme est un grand comédien ? On n'entend pas par là qu'il sent, mais au contraire qu'il excelle à simuler, bien qu'il ne sente rien : rôle bien plus difficile que celui de l'acteur, car cet homme a de plus à trouver le discours et deux fonctions à faire, celle du poète et du comédien. Le poète sur la scène peut être plus habile que le comédien dans le monde, mais croit-on que sur la scène l'acteur soit plus profond, soit plus habile à feindre la joie, la tristesse, la sensibilité, l'admiration, la haine, la tendresse, qu'un vieux courtisan ?

Mais il se fait tard. Allons souper.



SATIRE I

SUR

LES CARACTÈRES ET LES MOTS DE CARACTÈRE DE PROFESSION, ETC.

*Quot capitum vivunt, totidem studiorum
Millia.*

HORAT. *Serm. lib. II, sat. I.*

A MON AMI M. NAIGEON

SUR UN PASSAGE

DE LA PREMIÈRE SATIRE DU SECOND LIVRE D'HORACE

*Sunt quibus in satira videar nimis acer, et ultra
Legem tendere opus.*

HORAT. *Serm. lib. II, sat. I, v. 1-2.*

N'avez-vous pas remarqué, mon ami, que telle est la variété de cette prérogative qui nous est propre, et qu'on appelle raison, qu'elle correspond seule à toute la diversité de l'instinct des animaux ? De là vient que sous la forme bipède de l'homme il n'y a aucune bête innocente ou malfaisante dans l'air, au fond des forêts, dans les eaux, que vous ne puissiez reconnaître : il y a l'homme loup, l'homme tigre, l'homme renard, l'homme taupe, l'homme pourceau, l'homme mouton ; et celui-ci est le plus commun. Il y a l'homme anguille ; serrez-le tant qu'il vous plaira, il vous échappera. L'homme brochet, qui dévore tout ; l'homme serpent, qui se replie en cent façons diverses ; l'homme ours, qui ne me déplaît pas ; l'homme aigle, qui plane au haut des cieux ; l'homme corbeau, l'homme épervier, l'homme et l'oiseau de proie. Rien de plus rare qu'un homme qui soit homme de toute pièce ; aucun de nous qui ne tienne un peu de son analogue animal.

Aussi, autant d'hommes, autant de cris divers.

Il y a le cri de la nature ; et je l'entends lorsque Sara dit du sacrifice de son fils : *Dieu ne l'eût jamais demandé à sa mère*. Lorsque Fontenelle, témoin des progrès de l'incrédulité, dit : *Je voudrais bien y être dans soixante ans, pour voir ce que cela deviendra* ; il ne voulait qu'y être. On ne veut pas mourir ; et l'on finit toujours un jour trop tôt. Un jour de plus, et l'on eût découvert la quadrature du cercle.

Comment se fait-il que, dans les arts d'imitation, ce cri de nature qui nous est propre soit si difficile à trouver ? Comment se fait-il que le poète qui l'a saisi, nous étonne et nous transporte ? Serait-ce qu'alors il nous révèle le secret de notre cœur ?

Il y a le cri de la passion ; et je l'entends encore dans le poète, lorsque Hermione dit à Oreste :

Qui te l'a dit ?

lorsqu'à

Ils ne se verront plus,

Phèdre répond :

Ils s'aimeront toujours !

à côté de moi, lorsqu'au sortir d'un sermon éloquent sur l'aumône, l'avare dit : *Cela donnerait envie de demander* ; lorsqu'une maîtresse surprise en flagrant délit dit à son amant : *Ah ! vous ne m'aimez plus, puisque vous en croyez plutôt ce que vous avez vu que ce que je vous dis* ; lorsque l'usurier agonisant dit au prêtre qui l'exhorte : *Ce crucifix, en conscience, je ne saurais prêter là-dessus plus de cent écus ; encore faut-il m'en passer un billet de vente*.

Il y eut un temps où j'aimais le spectacle, et surtout l'opéra. J'étais un jour à l'Opéra entre l'abbé de Canaye que vous connaissez, et un certain Montbron, auteur de quelques brochures où l'on trouve beaucoup de fiel et peu, très peu de talent. Je venais d'entendre un morceau pathétique, dont les paroles et la musique m'avaient transporté. Alors nous ne connaissions pas Pergolèse ; et Lulli était un homme sublime pour nous. Dans le transport de mon ivresse je saisis mon voisin Montbron par le bras et lui dis : « Convenez, monsieur, que cela est beau. » L'homme au teint jaune, aux sourcils noirs et touffus, à l'œil féroce et couvert, me répond : « Je ne sens pas cela.

SATIRE I, SUR LES CARACTÈRES

— Vous ne sentez pas cela ?

— Non ; j'ai le cœur velu... »

Je frissonne ; je m'éloigne du tigre à deux pieds ; je m'approche de l'abbé de Canaye, et lui adressant la parole : « Monsieur l'abbé, ce morceau qu'on vient de chanter, comment vous a-t-il paru ? » L'abbé me répond froidement et avec dédain : « Mais assez bien, pas mal.

— Et vous connaissez quelque chose de mieux ?

— D'infiniment mieux.

— Qu'est-ce donc ?

— Certains vers qu'on a faits sur ce pauvre abbé Pellegrin :

Sa culotte attachée avec une ficelle

Laisse voir par cent trous un cul plus noir qu'icelle.

C'est là ce qui est beau ! »

Combien de ramages divers, combien de cris discordants dans la seule forêt qu'on appelle société ! « Allons ! prenez cette eau de riz. — Combien a-t-elle coûté ? — Peu de chose. — Mais encore combien ? — Cinq ou six sous peut-être. — Et qu'importe que je périsse de mon mal, ou par le vol et les rapines ? »... « Vous, qui aimez tant à parler, comment écoutez-vous cet homme si longtemps ? — J'attends ; s'il tousse ou s'il crache, il est perdu. » ... « Quel est cet homme assis à votre droite ? — C'est un homme d'un grand mérite, et qui écoute comme personne. » ... Celui-ci dit au prêtre qui lui annonçait la visite de son Dieu : *Je le reconnais à sa monture : c'est ainsi qu'il entra dans Jérusalem...* Celui-là, moins caustique, s'épargne dans ses derniers moments l'ennui de l'exhortation du vicaire qui l'avait administré, en lui disant : *Monsieur, ne vous serais-je plus bon à rien ?...* Et voilà le cri de caractère.

Méfiez-vous de l'homme singe. Il est sans caractère ; il a toutes sortes de cris.

« Cette démarche ne vous perdra pas, vous ; mais elle perdra votre ami ? — *Eh ! que m'importe, pourvu qu'elle me sauve ?* — Mais votre ami ? — *Mon ami, tant qu'il vous plaira, moi d'abord.* » ... « Croyez-vous, monsieur l'abbé, que Mme Geoffrin vous reçoive chez elle avec grand plaisir ? — *Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que je m'y trouve bien ?* » .. Regardez cet homme-ci, lorsqu'il entre quelque part ; il a

la tête penchée sur sa poitrine, il s'embrasse, il se serre étroitement pour être plus près de lui-même. Vous avez vu le maintien et vous avez entendu le cri de l'homme personnel, cri qui retentit de tout côté. C'est un des cris de la nature.

« *J'ai contracté ce pacte avec vous, il est vrai ; mais je vous annonce que je ne le tiendrai pas.* — Monsieur le comte, vous ne le tiendrez pas ! et pourquoi cela, s'il vous plaît ? — *Parce que je suis le plus fort...* » Le cri de la force est encore un des cris de la nature... « *Vous penserez que je suis un infâme, je m'en moque...* » Voilà le cri de l'impudence.

« *Mais ce sont, je crois, des foies d'oie de Toulouse ? — Excellents ! délicieux ! — Eh ! que n'ai-je la maladie dont ce serait là le remède !...* » Et c'est l'exclamation d'un gourmand qui souffrait de l'estomac.

— Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.....

Et voilà le cri de la flatterie, de la bassesse et des cours. Mais ce n'est pas tout.

Le cri de l'homme prend encore une infinité de formes diverses de la profession qu'il exerce. Souvent elles déguisent l'accent du caractère.

Lorsque Ferrein dit : « *Mon ami tomba malade, je le traitai ; il mourut, je le disséquai ;* » Ferrein fut-il un homme dur ? Je l'ignore.

« Docteur, vous arrivez bien tard.

— Il est vrai.

— Cette pauvre mademoiselle du Thé n'est plus.

— Elle est morte !

— Oui. Il a fallu assister à l'ouverture de son corps ; je n'ai jamais eu un plus grand plaisir de ma vie... »

Lorsque le docteur parlait ainsi, était-il un homme dur ? Je l'ignore. L'enthousiasme de métier, vous savez ce que c'est, mon ami. La satisfaction d'avoir deviné la cause secrète de la mort de Mlle du Thé fit oublier au docteur qu'il parlait de son amie. Le moment de l'enthousiasme passé, le docteur pleura-t-il son amie ? Si vous me le demandez, je vous avouerai que je n'en crois rien.

« *Tirez, tirez, il n'est pas ensemble.* » Celui qui tient ce

SATIRE I, SUR LES CARACTÈRES

propos d'un mauvais Christ qu'on approche de sa bouche n'est point un impie. Son mot est de son métier ; c'est celui d'un sculpteur agonisant.

Ce plaisant abbé de Canaye, dont je vous ai parlé, fit une petite satire bien amère et bien gaie des petits dialogues de son ami Rémond de Saint-Mard. Celui-ci, qui ignorait que l'abbé fût l'auteur de la satire, se plaignait un jour de cette malice à une de leurs communes amies. Tandis que Saint-Mard, qui avait la peau tendre, se lamentait outre mesure d'une piqûre d'épingle, l'abbé placé derrière lui et en face de la dame, s'avouait auteur de la satire, et se moquait de son ami en tirant la langue. Les uns disaient que le procédé de l'abbé était malhonnête ; d'autres n'y voyaient qu'une espièglerie. Cette question de morale fut portée au tribunal de l'érudit abbé Fénel, dont on ne put jamais obtenir d'autre décision, sinon, que *c'était un usage chez les anciens Gaulois de tirer la langue...* Que conclurez-vous de là ? Que l'abbé de Canaye était un méchant ? Je le crois. Que l'autre abbé était un sot ? Je le nie. C'était un homme qui avait consumé ses yeux et sa vie à des recherches d'érudition, et qui ne voyait rien dans ce monde de quelque importance en comparaison de la restitution d'un passage ou de la découverte d'un ancien usage. C'est le pendant du géomètre, qui, fatigué des éloges dont la capitale retentissait lorsque Racine donna son *Iphigénie*, voulut lire cette *Iphigénie* si vantée. Il prend la pièce ; il se retire dans un coin ; il lit une scène, deux scènes ; à la troisième, il jette le livre en disant : « *Qu'est-ce que cela prouve ?...* C'est le jugement et le mot d'un homme accoutumé dès ses jeunes ans à écrire à chaque bout de page : « *Ce qu'il fallait démontrer.* »

On se rend ridicule : mais on n'est ni ignorant, ni sot, moins encore méchant, pour ne voir jamais que la pointe de son clocher.

Me voilà tourmenté d'un vomissement périodique ; je verse des flots d'une eau caustique et limpide. Je m'effraye ; j'appelle Thierry. Le docteur regarde, en souriant, le fluide que j'avais rendu par la bouche, et qui remplissait toute une cuvette. « Eh bien ! docteur, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Vous êtes trop heureux ; vous nous avez restitué la *pîtnite vitrée* des Anciens que nous avions perdue... »

Je souris à mon tour, et n'en estimai ni plus ni moins le docteur Thierry.

Il y a tant de mots de métier, que je fatiguerais à périr un homme plus patient que vous, si je voulais vous raconter ceux qui se présentent à ma mémoire en vous écrivant. Lorsqu'un monarque, qui commande lui-même ses armées, dit à des officiers qui avaient abandonné une attaque où ils auraient tous perdu la vie sans aucun avantage : « *Est-ce que vous êtes faits pour autre chose que pour mourir ?...* » il dit un mot de métier.

Lorsque des grenadiers sollicitent auprès de leur général la grâce d'un de leurs braves camarades surpris en maraude, et lui disent : « *Notre général, remettez-le entre nos mains. Vous le voulez faire mourir, nous savons punir plus sévèrement un grenadier : il n'assistera point à la première bataille que vous gagnerez...* », ils ont l'éloquence de leur métier. Eloquence sublime ! Malheur à l'homme de bronze qu'elle ne fléchit pas ! Dites-moi, mon ami, eussiez-vous fait pendre ce soldat si bien défendu par ses camarades ? Non. Ni moi non plus.

« Sire, et la bombe !

— Qu'a de commun la bombe avec ce que je vous dicte ?... »

« Le boulet a emporté la timbale ; mais le riz n'y était pas... » C'est un roi qui a dit le premier de ces mots ; c'est un soldat qui a dit le second ; mais ils sont l'un et l'autre d'une âme ferme ; ils n'appartiennent point à l'état.

Y étiez-vous lorsque le castrat Caffarelli nous jetait dans un ravissement que ni ta véhémence, Démosthène ! ni ton harmonie, Cicéron ! ni l'élévation de ton génie, ô Corneille ! ni ta douceur, Racine ! ne nous firent jamais éprouver ? Non, mon ami, vous n'y étiez pas. Combien de temps et de plaisirs nous avons perdu sans nous connaître !... Caffarelli a chanté : nous restons stupéfaits d'admiration. Je m'adresse au célèbre naturaliste Daubenton, avec lequel je partageais un sofa. « Eh bien ! docteur, qu'en dites-vous ?

— Il a les jambes grêles, les genoux ronds, les cuisses grosses, les hanches larges ; c'est qu'un être privé des organes qui caractérisent son sexe, affecte la conformation du sexe opposé...

— Mais cette musique angélique !...

SATIRE I, SUR LES CARACTÈRES

— Pas un poil de barbe au menton...

— Ce goût exquis, ce sublime pathétique, cette voix !

— C'est une voix de femme.

— C'est la voix la plus belle, la plus égale, la plus flexible, la plus juste, la plus touchante !... » Tandis que le virtuose nous faisait fondre en larmes, Daubenton l'examinait en naturaliste.

L'homme qui est tout entier à son métier, s'il a du génie, devient un prodige ; s'il n'en a point, une application opiniâtre l'élève au-dessus de la médiocrité. Heureuse la société où chacun serait à sa chose, et ne serait qu'à sa chose ! Celui qui disperse ses regards sur tout, ne voit rien ou voit mal : il interrompt souvent, et contredit celui qui parle et qui a bien vu.

Je vous entends d'ici, et vous vous dites : Dieu soit loué ! J'en avais assez de ces cris de nature, de passion, de caractère, de profession ; et m'en voilà quitte... Vous vous trompez, mon ami. Après tant de mots malhonnêtes ou ridicules, je vous demanderai grâce pour un ou deux qui ne le soient pas.

« Chevalier, quel âge avez-vous ?

— Trente ans.

— Moi j'en ai vingt-cinq ; eh bien ! vous m'aimeriez une soixantaine d'années, ce n'est pas la peine de commencer pour si peu... » — C'est le mot d'une bégueule. — Le vôtre est d'un homme sans mœurs. C'est le mot de la gaieté, de l'esprit et de la vertu. Chaque sexe a son ramage ; celui de l'homme n'a ni la légèreté, ni la délicatesse, ni la sensibilité de celui de la femme. L'un semble toujours commander et brusquer ; l'autre se plaindre et supplier... Et puis celui du célèbre Muret, et je passe à d'autres choses.

Muret tombe malade en voyage ; il se fait porter à l'hôpital. On le place dans un lit voisin du grabat d'un malheureux attaqué d'une de ces infirmités qui rendent l'art perplexe. Les médecins et les chirurgiens délibèrent sur son état. Un des consultants propose une opération qui pourrait également être salutaire ou fatale. Les avis se partagent. On inclinait à livrer le malade à la décision de la nature, lorsqu'un plus intrépide dit : *Faciamus experimentum in anima vili*. Voilà le cri de la bête féroce. Mais d'entre les rideaux qui entouraient Muret s'élève le cri de l'homme, du philosophe, du

chrétien : *Tanquam foret anima vilis, illa pro qua Christus non dedignatus est mori !* Ce mot empêcha l'opération ; et le malade guérit.

A cette variété du cri de la nature, de la passion, du caractère, de la profession, joignez le diapason de mœurs nationales, et vous entendrez le vieil Horace dire de son fils : *Qu'il mourût* ; et les Spartiates dire d'Alexandre : *Puisque Alexandre veut être Dieu, qu'il soit Dieu*. Ces mots ne désignent pas le caractère d'un homme ; ils marquent l'esprit général d'un peuple.

Je ne vous dirai rien de l'esprit et du ton des corps. Le clergé, la noblesse, la magistrature, ont chacun leur manière de commander, de supplier et de se plaindre. Cette manière est traditionnelle. Les membres deviennent vils et rampants ; le corps garde sa dignité. Les remontrances de nos parlements n'ont pas toujours été des chefs-d'œuvre ; cependant Thomas, l'homme de lettres le plus éloquent, l'âme la plus fière et la plus digne, ne les aurait pas faites ; il ne serait pas demeuré en deçà, mais il serait allé au delà de la mesure.

Et voilà pourquoi, mon ami, je ne me presserai jamais de demander quel est l'homme qui entre dans un cercle. Souvent cette question est impolie, presque toujours elle est inutile. Avec un peu de patience et d'attention, on n'importune ni le maître ni la maîtresse de la maison, et l'on se ménage le plaisir de deviner.

Ces préceptes ne sont pas de moi ; ils m'ont été dictés par un homme très fin, et il en fit en ma présence l'application chez Mlle Dornais, la veille de mon départ pour le grand voyage que j'ai entrepris en dépit de vous. Il survint sur le soir un personnage qu'il ne connaissait pas ; mais ce personnage ne parlait pas haut : il avait de l'aisance dans le maintien, de la pureté dans l'expression, et une politesse froide dans les manières. « C'est, me dit-il à l'oreille, un homme qui tient à la cour. » Ensuite il remarqua qu'il avait presque toujours la main droite sur sa poitrine, les doigts fermés et les ongles en dehors. « Ah ! ah ! ajouta-t-il, c'est un exempt des gardes du corps ; et il ne lui manque que sa baguette. » Peu de temps après, cet homme conte une petite histoire. « Nous étions quatre, dit-il, Mme et M. tels, Mme de *** et moi... » Sur cela, mon instituteur continua : « Me voilà

entièrement au fait. Mon homme est marié ; la femme qu'il a placée la troisième est sûrement la sienne ; et il m'a appris son nom en la nommant. »

Nous sortîmes ensemble de chez Mlle Dornais. L'heure de la promenade n'était pas encore passée ; il me propose un tour aux Tuileries ; j'accepte. Chemin faisant, il me dit beaucoup de choses déliées et conçues dans des termes fort déliés ; mais comme je suis un bon homme, bien uni, bien rond, et que la subtilité de ses observations m'en dérobait la vérité, je le priai de les éclaircir par quelques exemples. Les esprits bornés ont besoin d'exemples. Il eut cette complaisance, et me dit :

« Je dinais un jour chez l'archevêque de Paris. Je ne connais guère le monde qui va là ; je m'embarrasse même peu de le connaître ; mais son voisin, celui à côté duquel on est assis, c'est autre chose. Il faut savoir avec qui l'on cause ; et, pour y réussir, il n'y a qu'à laisser parler et réunir les circonstances. J'en avais un à déchiffrer à ma droite. D'abord l'archevêque lui parlant peu et assez sèchement, ou il n'est pas dévot, me dis-je, ou il est janséniste. Un petit mot sur les jésuites m'apprend que c'est le dernier. On faisait un emprunt pour le clergé ; j'en prends occasion d'interroger mon homme sur les ressources de ce corps. Il me les développe très bien, se plaint de ce qu'ils sont surchargés, fait une sortie contre le ministre de la finance, ajoute qu'il s'en est expliqué nettement en 1750 avec le contrôleur général. Je vois donc qu'il a été agent du clergé. Dans le courant de la conversation, il me fait entendre qu'il n'a tenu qu'à lui d'être évêque. Je le crois homme de qualité ; mais comme il se vante plusieurs fois d'un vieil oncle lieutenant général, et qu'il ne dit pas un mot de son père, je suis sûr que c'est un homme de fortune qui a dit une sottise. Comme il me conte les anecdotes scandaleuses de huit ou dix évêques, je ne doute pas qu'il ne soit méchant. Enfin, il a obtenu, malgré bien des concurrents, l'intendance de *** pour son frère. Vous conviendrez que si l'on m'eût dit, en me mettant à table : c'est un janséniste, sans naissance, insolent, intrigant, qui déteste ses confrères, qui en est détesté, enfin, c'est l'abbé de *** ; on ne m'aurait rien appris de plus que j'en ai su, et qu'on m'aurait privé du plaisir de la découverte. »

La foule commençait à s'éclaircir dans la grande allée. Mon homme tire sa montre, et me dit : « Il est tard, il faut que je vous quitte, à moins que vous ne veniez souper avec moi.

— Où ?

— Ici près, chez Arnould.

— Je ne la connais pas.

— Est-ce qu'il faut connaître une fille pour aller souper chez elle ? Du reste, c'est une créature charmante, qui a le ton de son état et celui du grand monde. Venez, vous vous amuserez.

— Non, je vous suis obligé ; mais, comme je vais de ce côté, je vous accompagnerai jusqu'au cul-de-sac Dauphin... »

Nous allons, et en allant il m'apprend quelques plaisanteries cyniques d'Arnould, et quelques-uns de ses mots ingénus et délicats. Il me parle de tous ceux qui fréquentent là ; et chacun d'eux eut son mot... Appliquant à cet homme même les principes que j'en avais reçus, moi, je vois qu'il fréquente dans de la bonne et de la mauvaise compagnie... « Ne fait-il pas des vers ? me demandez-vous...

— Très bien.

— N'a-t-il pas été lié avec le maréchal de Richelieu ?

— Intimement.

— Ne fait-il pas sa cour à la comtesse de Grammont ?

— Assidûment.

— N'y a-t-il pas sur son compte ?...

— Oui, une certaine histoire de Bordeaux : mais je n'y crois pas. On est si méchant dans ce pays-ci ; on y fait tant de contes ; il y a tant de coquins intéressés à multiplier le nombre de leurs semblables !

— Vous a-t-il lu sa *Révolution de Russie* ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Que c'est un roman historique assez bien écrit et très intéressant, un tissu de mensonges et de vérités que nos neveux compareront à un chapitre de Tacite. »

Et voilà, me dites-vous, qu'au lieu de vous avoir éclairci un passage d'Horace, je vous ai presque fait une satire à la manière de Perse. — Il est vrai. — Et que vous croyez que je vous en tiens quitte ? — Non.

Vous connaissez Burigny ?

— Qui ne connaît pas l'ancien, l'honnête, le savant et fidèle serviteur de Mme Geoffrin ?

— C'est un très bon et très savant homme.

— Un peu curieux.

— D'accord.

— Fort gauche.

— Il en est d'autant meilleur. Il faut toujours avoir un petit ridicule qui amuse nos amis.

— Eh bien ! Burigny ?

— Je causais avec lui, je ne sais plus de quoi. Le hasard voulut qu'en causant je touchai sa corde favorite, l'érudition ; et voilà mon érudit qui m'interrompt, et se jette dans une digression qui ne finissait pas.

— Cela lui arrive tous les jours, et jamais sans qu'on en soit plus instruit.

— Et qu'un endroit d'Horace, qui m'avait paru maussade, devient pour moi d'un naturel charmant, et d'une finesse exquise.

— Et cet endroit ?

— C'est celui où le poète prétend qu'on ne lui refusera pas une indulgence qu'on a bien accordée à Lucilius, son compatriote. Soit que Lucilius fût Appulien ou Lucanien, dit Horace, je marcherai sur ses traces.

— Je vous entends, et c'est dans la bouche de Trébatius, dont Horace a touché le texte favori, que vous mettez cette longue discussion sur l'histoire ancienne des deux contrées. Cela est bien et finement vu.

— Quelle vraisemblance, à votre avis, que le poète sût ces choses ! Et quand il les aurait sues, qu'il eût assez peu de goût pour quitter son sujet, et se jeter dans un fastidieux détail d'antiquités !

— Je pense comme vous.

— Horace dit :

..... *Sequor hunc, Lucanus, an Appulus.*

L'érudit Trébatius prend la parole à *Anceps*, et dit à Horace :
« Ne brouillons rien, vous n'êtes ni de la Pouille, ni de la Lucanie ; vous êtes de Venouse, qui laboure sur l'un et l'autre finage. Vous avez pris la place des Sabelliens après leur expulsion. Vos ancêtres furent placés là comme une barrière

qui arrêta les incursions des Lucaniens et des Appuliens. Ils remplirent cet espace vacant, et firent la sécurité de notre territoire contre deux violents ennemis. C'est du moins une tradition très vieille. » L'érudit Trébatius, toujours érudit, instruit Horace sur les chroniques surannées de son pays. Et l'érudit Burigny, toujours érudit, m'explique un endroit difficile d'Horace, en m'interrompant précisément comme le poète l'avait été par Trébatius.

— Et vous partez de là, vous, pour me faire un long narré des mots de nature et des propos de passion, de caractère et de profession ?

— Il est vrai. Le tic d'Horace est de faire des vers ; le tic de Trébatius et de Burigny, de parler antiquité ; le mien, de moraliser ; et le vôtre...

— Je vous dispense de me le dire : je le sais.

— Je me tais donc. Je vous salue ; je salue tous nos amis de la rue Royale et de la cour de Marsan, et me recommande à votre souvenir qui m'est cher.

P.-S. Je lirais volontiers le commentaire de l'abbé Galiani sur Horace, si vous l'aviez. A quelques-unes de vos heures perdues, je voudrais que vous lussiez l'ode troisième du troisième livre,

Justum et tenacem propositi virum ;

et que vous me decouvriessiez ailleurs la place de la strophe :

Aurum irreperitum, et sic melius situm,

qui ne tient à rien de ce qui précède, à rien de ce qui suit, et qui gâte tout.

Quant aux deux vers de l'épître dixième du premier livre,

Imperat aut servit collecta pecunia cuique.

Tortum digna sequi potius, quam ducere funem,

voici comme je les entends.

Les confins des villes sont fréquentés par les poètes qui y cherchent la solitude, et par les cordiers qui y trouvent un long espace pour filer leur corde ; *collecta pecunia*, c'est la filasse entassée dans leur tablier. Alternativement, elle obéit au cordier, et commande au chariot. Elle obéit quand on la file ; elle commande quand on la tord. Pour la seconde

manœuvre, la corde est accrochée d'un bout à l'émerillon du rouet, et de l'autre à l'émerillon du chariot, instrument assez semblable à un petit traineau. Ce traineau est chargé d'un gros poids qui en ralentit la marche qui est en sens contraire de celle du cordier. Le cordier qui file s'éloigne à reculons du rouet, le chariot qui tord s'en approche. A mesure que la corde filée se tord par le mouvement du rouet, elle se raccourcit, et, en se raccourcissant, tire le chariot vers le rouet. Horace nous fait donc entendre que l'argent, ainsi que la filasse, doit faire la fonction du chariot, et non celle du cordier; suivre la corde torse, et non la filer; rendre notre vie plus ferme, plus vigoureuse, mais non la diriger. Le choix et l'ordre des mots employés par le poète indiquent l'emprunt métaphorique d'une manœuvre que le poète avait sous les yeux, et dont son goût exquis a sauvé la bassesse.

ÉLOGE DE RICHARDSON

AUTEUR DES ROMANS DE PAMÉLA, DE CLARISSE ET DE GRANDISSON

« Il nous est tombé entre les mains un exemplaire anglais de *Clarisse*, accompagné de réflexions manuscrites, dont l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit ; mais dont un homme qui n'aurait que beaucoup d'esprit ne serait jamais l'auteur. Ces réflexions portent surtout le caractère d'une imagination forte et d'un cœur très sensible ; elles n'ont pu naître que dans ces moments d'enthousiasme, où une âme tendre et profondément affectée cède au besoin pressant d'épancher au dehors les sentiments dont elle est, pour ainsi dire, oppressée. Une telle situation, sans doute, n'admet point les procédés froids et austères de la méthode : aussi l'auteur laisse-t-il errer sa plume au gré de son imagination. *J'ai tracé des lignes*, dit-il lui-même, *sans liaison, sans dessein, et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur.* Mais à travers le désordre et la négligence aimable d'un pinceau qui s'abandonne, on reconnaît aisément la main sûre et savante d'un grand peintre. La flamme du génie brillait sur son front, lorsqu'il a peint *l'envie cruelle poursuivant l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe ; là, disparaître et céder sa place à la justice des siècles.*

« Mais nous ne devons ni prévenir, ni suspendre plus longtemps l'impatience de nos lecteurs. C'est le panégyriste de *Richardson* qui va parler. »

Par un roman, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles, dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de *Richardson*, qui

élèvent l'esprit, qui touchent l'âme, qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit, qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des moralistes ; et avec toutes ces sentences il ne referait pas une page de Richardson.

Une maxime est une règle abstraite et générale de conduite dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit : mais celui qui agit, on le voit, on se met à sa place ou à ses côtés, on se passionne pour ou contre lui ; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux ; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste et vicieux. Qui est-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinson, n'a pas fait frémir ? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique et vrai, de l'air de candeur et de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus ? Qui est-ce qui ne s'est pas dit au fond de son cœur qu'il faudrait fuir de la société et se réfugier au fond des forêts, s'il y avait un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation ?

O Richardson ! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages, on se mêle à la conversation, on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfants qu'on avait menés au spectacle pour la première fois, criant : *Ne le croyez pas, il vous trompe... Si vous allez là, vous êtes perdu.* Mon âme était tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étais bon ! combien j'étais juste ! que j'étais satisfait de moi ! J'étais, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avais parcouru dans l'intervalle de quelques heures un grand nombre de situations, que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avais entendu les vrais discours des passions ; j'avais vu les ressorts de l'intérêt et de l'amour-propre jouer en cent façons diverses ; j'étais devenu spectateur d'une multitude d'incidents, je sentais que j'avais acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le sang le long des lambris ; il ne vous transporte point dans des contrées éloignées ; il ne

vous expose point à être dévoré par des sauvages ; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche ; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lien de la scène ; le fond de son drame est vrai ; ses personnages ont toute la réalité possible ; ses caractères sont pris du milieu de la société ; ses incidents sont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi ; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connais ; les traverses et les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse ; il me montre le cours général des choses qui m'environnent. Sans cet art, mon âme se pliant avec peine à des biais chimériques, l'illusion ne serait que momentanée et l'impression faible et passagère.

Qu'est-ce que la vertu ? C'est, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même en idée est une disposition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson sème dans les cœurs des germes de vertu qui y restent d'abord oisifs et tranquilles : ils y sont secrètement, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue et les fasse éclore. Alors ils se développent ; on se sent porter au bien avec une impétuosité qu'on ne se connaissait pas. On éprouve, à l'aspect de l'injustice, une révolte qu'on ne saurait s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson ; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des moments où l'âme désintéressée était ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la première fois que les ouvrages de Richardson tombèrent entre mes mains : j'étais à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement ! A chaque instant, je voyais mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveraient des hommes d'un commerce excellent qui auraient vécu ensemble pendant longtemps et qui seraient sur le point de se séparer. A la fin, il me sembla tout à coup que j'étais resté seul.

Cet auteur vous ramène sans cesse aux objets importants de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtils et déshonnêtes

qui se cachent et se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes et qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne ; et le More hideux qu'il masquait s'aperçoit.

C'est lui qui sait faire parler les passions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre ; tantôt avec ce ton artificieux et modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnaît. S'il est au fond de l'âme du personnage qu'il introduit un sentiment secret, écoutez bien, et vous entendrez un ton dissonant qui le décelera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvait jamais ressembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle est la vérité, et qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'indépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espèce humaine ? Il n'a point démontré cette vérité ; mais il l'a fait sentir : à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudrait être Lovelace avec tous ses avantages ? Qui est-ce qui ne voudrait pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes ?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerais volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci ; j'aimerais mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, et vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles ; vous ne déprimerez plus de grands talents qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, et nous dirons : « Si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. » Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce

monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent et ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe ; et, sans que je m'en aperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce et se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure ; quelquefois on s'en aperçoit, et l'on me demande : « Qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ; que vous est-il arrivé ? » On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. O mes amis ! *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson* sont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible ; je laissais là le devoir, et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson sans désirer de connaître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami ? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions ?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux, tu seras ma lecture dans tous les temps ! Forcé par des besoins pressants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me resteras, tu me resteras sur le même rayon avec *Moïse*, *Homère*, *Euripide* et *Sophocle* ; et je vous lirai tour à tour.

Plus on a l'âme belle, plus on a le goût exquis et pur, plus on connaît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ses détails qu'on appelait des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'usage et le temps ont prescrites aux productions des arts, et qui foule aux pieds le protocole et ses formules ! il s'écoulera de longues années après sa mort, avant que la justice qu'il mérite lui soit rendue.

Cependant, soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusements dont il s'est accoutumé de les

remplir, les livres de Richardson doivent paraître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, et qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théâtres que des scènes détachées de comédie et de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paraissent longs, que ne les abrégez-vous ? soyez conséquents. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de *Clarisse*.

Les détails de Richardson déplaisent et doivent déplaire à un homme frivole et dissipé ; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivait ; c'est pour l'homme tranquille et solitaire, qui a connu la vanité du bruit et des amusements du monde, et qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, et à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs ! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de soins, de mouvements, pour faire réussir la moindre entreprise, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Pensez de ces détails ce qu'il vous plaira ; mais ils seront intéressants pour moi, s'ils sont vrais, s'ils font sortir les passions, s'ils montrent les caractères.

Ils sont communs, dites-vous ; c'est ce qu'on voit tous les jours ! Vous vous trompez ; c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde ; vous faites le procès aux plus grands poètes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil et le lever des étoiles ; vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux ; mais qui de vous a senti que c'était le bruit du jour qui rendait le silence de la nuit plus touchant ? Eh bien ! il en est pour vous des phénomènes moraux ainsi que des phénomènes physiques : les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles ; mais vous êtes bien loin de connaître tout ce qu'il y a de secrets dans leurs accents et dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie ; toutes ces physionomies se succèdent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même ; et l'art du grand poète et du grand peintre est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous avait échappé.

Peintres, poètes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson ; lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion : il y a bien de la difficulté à les imaginer : il y en a bien encore à les rendre. Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot ; et puis ce sont toutes ces vérités de détail qui préparent l'âme aux impressions fortes des grands événements. Lorsque votre impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servaient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poète de les rompre ! C'est alors qu'affaîssi de douleur ou transporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, et de vous dire à vous-même : *Mais peut-être que cela n'est pas vrai.* Cette pensée a été éloignée de vous peu à peu ; et elle est si loin qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'est venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardson, c'est que j'avais acheté un vieux château ; qu'en visitant un jour ses appartements, j'avais aperçu dans un angle une armoire qu'on n'avait pas ouverte depuis longtemps, et que, l'ayant enfoncée, j'y avais trouvé pêle-mêle des lettres de Clarisse et de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empressement ne les aurais-je pas arrangées par ordre de dates ! Quel chagrin n'aurais-je pas ressenti, s'il y avait eu quelque lacune entre elles ! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilège) en eût supprimé une ligne ?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui croyez les connaître, vous vous trompez.

Vous ne connaissez pas Lovelace ; vous ne connaissez pas Clémentine ; vous ne connaissez pas l'infortunée Clarisse ; vous ne connaissez pas miss Howe, sa chère et tendre miss Howe, puisque vous ne l'avez point vu échevelée et étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harlove de ses cris aigus, et chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle ; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimerait, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harlove, et réveillant dans ces âmes de pierre le remords assoupi ; puisque vous n'avez pas

vu le tressaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portait le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne, qui régnait au milieu d'eux, fut rompu par les sanglots du père et de la mère ; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes âmes commença, et que les serpents se remuèrent au fond de leur cœur, et le déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer !

J'ai remarqué que, dans une société où la lecture de Richardson se faisait en commun ou séparément, la conversation en devenait plus intéressante et plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importants de la morale et du goût discutés et approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite de ses personnages, comme sur des événements réels ; louer, blâmer Paméla, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivants qu'on aurait connus, et auxquels on aurait pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avait précédé et qui avait amené la conversation, se serait imaginé, à la vérité et à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissait d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frère, d'une sœur.

Le dirai-je ?... J'ai vu, de la diversité des jugements, naître des haines secrètes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors, je comparais l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un évangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la sœur ; et son travail rentrait ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante et d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne pèche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal ; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe, si, grâce à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs ; si je n'ai eu pour les méchants que de la pitié ; si j'ai conçu plus de commisération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonspection dans l'usage des choses présentes, plus d'indifférence sur les choses futures, plus de mépris pour la vie, et plus d'amour pour la vertu ; le seul bien que nous

puissions demander au ciel, et le seul qu'il puisse nous accorder, sans nous châtier de nos demandes indiscrètes !

Je connais la maison des Harlove comme la mienne ; la demeure de mon père ne m'est pas plus familière que celle de Grandisson. Je me suis fait une image des personnages que l'auteur a mis en scène ; leurs physionomies sont là : je les reconnais dans les rues, dans les places publiques, dans les maisons ; elles m'inspirent du penchant ou de l'aversion. Un des avantages de son travail, c'est qu'ayant embrassé un champ immense, il subsiste sans cesse sous mes yeux quelque portion de son tableau. Il est rare que j'aie trouvé six personnes rassemblées, sans leur attacher quelques-uns de ses noms. Il m'adresse aux honnêtes gens, il m'écarte des méchants ; il m'a appris à les reconnaître à des signes prompts et délicats. Il me guide quelquefois, sans que je m'en aperçoive.

Les ouvrages de Richardson plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps et dans tous les lieux ; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix ne sera jamais grand : il faut un goût trop sévère ; et puis, la variété des événements y est telle, les rapports y sont si multipliés, la conduite en est si compliquée, il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères ! A peine ai-je parcouru quelques pages de *Clarisse*, que je compte déjà quinze ou seize personnages ; bientôt le nombre se double. Il y en a jusqu'à quarante dans *Grandisson* ; mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton ; et que ces idées, ces expressions, ce ton varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Mme Norton pour la lettre d'une des tantes de *Clarisse*, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante, ni un billet de Mme Howe pour un billet de Mme Harlove, quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentiments, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même vert. Quelle immense variété de nuances ! S'il est difficile à celui qui lit de les

saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre !

O Richardson ! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, et que ton roman est plein de vérités. L'histoire peint quelques individus ; tu peins l'espèce humaine : l'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit, ni fait ; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit et fait : l'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée, qu'un point de la surface du globe ; tu as embrassé tous les lieux et tous les temps. Le cœur humain, qui a été, est et sera toujours le même, est le modèle d'après lequel tu copies. Si l'on appliquait au meilleur historien une critique sévère, y en a-t-il aucun qui la soutint comme toi ? Sous ce point de vue, j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman ; et que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. O peintre de la nature ! c'est toi qui ne mens jamais.

Je ne me laisserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu, pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caractères que tu leur as donnés ; l'étonnante connaissance des lois, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie ; l'inépuisable fonds de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt et le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'apercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de *Clarisse* pour me former ; autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page ; j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse et de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parents inhumains et un homme abominable pour amant ; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive et la plus folle, qui ne dit et ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée ; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé et ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément et la protection d'une mère qui l'appuie ; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares, et les

vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur et la frivolité, la violence et le sang-froid, le bon sens et la folie ; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne sous quelque forme qu'il se présente, et qui ne garde pas un instant la même. Et cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés ! combien il y en a ! Et ce Belford avec ses compagnons, et Mme Howe et son Hickman, et Mme Norton, et les Harlove père, mère, frère, sœurs, oncles et tantes, et toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche ! Quels contrastes d'intérêts et d'humeurs ! comme tous agissent et parlent ! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'aurait-elle pas succombé ! Et encore quelle est sa chute !

Ne reconnaît-on pas sur un fond tout divers la même variété de caractères, la même force d'événements et de conduite dans *Grandisson* ?

Paméla est un ouvrage plus simple, moins étendu, moins intrigué ; mais y a-t-il moins de génie ? Or, ces trois ouvrages, dont un seul suffirait pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche ; ceux à qui ils déplaisent sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras et de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres et pour l'humanité ! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frère. Je le portais en mon cœur sans l'avoir vu, sans le connaître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : « Avez-vous vu le poète Richardson ? » Ensuite : « Avez-vous vu le philosophe Hume ? »

Un jour, une femme d'un goût et d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de *Grandisson* qu'elle venait de lire, dit à un de ses amis qui partait pour Londres : « Je vous prie de voir de ma part miss Émilie M. Belford, et surtout mis Howe, si elle vit encore. »

Une autre fois, une femme de ma connaissance qui s'était engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyait innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisait l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre était prosternée !

J'écrivis à celle-ci, et voici quelques endroits de sa réponse :

« *La piété de Clarisse l'impatiente !* Eh quoi ! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parents vertueux et chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guère d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion et sans foi ? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle ; ses idées de religion sont si saines et si pures ; ce sentiment donne à son caractère une nuance si pathétique ! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une âme bien née.

« *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son père !* Elle rit, et c'est une mère. Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez que la malédiction d'un père respecté, une malédiction qui semble s'être déjà accomplie en plusieurs points importants, ne doit pas être une chose terrible pour un enfant de ce caractère ! Et qui sait si Dieu ne ratifiera pas dans l'éternité la sentence prononcée par son père ?

« *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes !* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand je suis aux derniers instants de cette innocente, c'est que les pierres, les murs, les carreaux insensibles et froids sur lesquels je marche ne s'émeuvent pas et ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit autour de moi ; mon âme se remplit de ténèbres ; et il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais.

« *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire des phrases, et lorsqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà consolée.* C'est, je vous l'avoue, une grande malédiction que de sentir et penser ainsi ; mais si grande, que j'aimerais mieux tout à l'heure que ma fille mourût entre mes bras que de l'en

savoir frappée. Ma fille !... Oui, j'y ai pensé, et je ne m'en dédis pas.

« Travaillez à présent, homme merveilleux, travaillez, consommez-vous : voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvre des jugements pareils ! Nature, prépare pendant des siècles un homme tel que Richardson ; pour le douer, épuise-toi ; sois ingrate envers tes autres enfants, ce ne sera que pour un petit nombre d'âmes comme la mienne que tu l'auras fait naître ; et la larme qui tombera de mes yeux sera l'unique récompense de ses veilles. »

Et par postscript, elle ajoute : « Vous me demandez l'enterrement et le testament de Clarisse, et je vous les envoie ; mais je ne vous pardonnerais de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces deux morceaux, et ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite. »

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je olâme, mais dont je ne me garantirais que par un effort de raison.

J'étais avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement et le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur français a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connaisse, et un des plus ardents fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin et qui lit. Je l'examinais : d'abord je vois couler des pleurs, il s'interrompt, il sanglote ; tout à coup il se lève, il marche sans savoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé, et il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harlove.

Je m'étais proposé de noter les beaux endroits des trois poèmes de Richardson ; mais le moyen ? Il y en a tant !

Je me rappelle seulement que la cent vingt-huitième lettre, qui est de Mme Harvey à sa nièce, est un chef-d'œuvre ; sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconciliation avec ses parents, seconde les vues de son ravisseur,

la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, etc. Je ne sais ce qu'elle ne produit pas : elle accuse la famille en l'excusant ; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits entre beaucoup d'autres, où je me suis écrié : *Divin Richardson !* Mais pour éprouver ce transport il faut commencer l'ouvrage et lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Léman, comme un morceau charmant : c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique ! C'est le bon, c'est l'honnête Léman. Comme il lui peint la récompense qui l'attend ! *Tu seras monsieur l'hôte de l'Ours blanc ; on appellera ta femme madame l'hôtesse*, et puis en finissant : *Je suis votre ami Lovelace*. Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues sont ses amis.

Il n'y avait qu'un grand maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur et de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, et l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur ! Qu'il fallait de génie pour introduire et pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés !

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue et de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités et de vices !

Poètes, apprenez de Richardson à donner des confidants aux méchants, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la divisant ; et, par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade et se relève ! Voyez la lettre cent soixante-quinzième. Ce sont les sentiments d'un cannibale ; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de postscript le transforment tout à coup en un homme de bien ou peu s'en faut.

Grandisson et *Paméla* sont aussi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère *Clarisse*. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du lord le vieux père de *Paméla*, qui a marché toute la nuit ; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de *Clémentine* dans *Grandisson* est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où *Clémentine* et *Clarisse* deviennent deux créatures sublimes ? Le moment où l'une a perdu l'honneur et l'autre la raison.

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de *Clémentine* dans la chambre de sa mère, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras et dégouttant du bout de ses doigts, et son discours : *Maman, voyez ; c'est le vôtre*. Cela déchire l'âme.

Mais pourquoi cette *Clémentine* est-elle si intéressante dans sa folie ? C'est que n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit, ni des mouvements de son cœur, s'il se passait en elle quelque chose hontense, elle lui échapperait. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur et de l'innocence ; et son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que *Richardson* avait passé plusieurs années dans la société, presque sans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritait. Quelle passion que l'envie ! C'est la plus cruelle des *Euménides* : elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe ; là, elle disparaît ; et la justice des siècles s'assied à sa place.

O *Richardson* ! si tu n'as pas joui de ton vivant de toute la réputation que tu méritais, combien tu seras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons *Homère* ! Alors qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie ; et je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler et d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à *Richardson* ! J'en atteste tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage ; dès aujourd'hui j'étais incliné au pied de ta statue ; je t'adorais, cherchant au fond de mon âme des expressions qui

répondissent à l'étendue de l'admiration que je te portais, et je n'en trouvais point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination ; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clarisse m'apparaît ; je vois marcher devant moi Grandisson ; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Émilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent ; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi au temps à venir.

LETTRES DE HOLLANDE ET DE RUSSIE

A MADEMOISELLE VOLLAND

La Haye, le 22 juillet 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent *waterfish*, sont les meilleures gens du monde. Les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages ; mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes ont du sens ; ils entendent très bien leurs affaires ; ils sont bien possédés de l'esprit républicain ; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un bourrelier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent ; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique. » C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci ; je veux avoir à vous en parler à mon aise au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver ; car j'espère que vous voudrez bien vous conserver pour vos amis ; pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui, par cette raison et beaucoup d'autres, la désire fort longue.

La princesse est revenue de son voyage. C'est une femme très vive, très gaie, très spirituelle, et d'une figure assez aimable ; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talents ; elle a lu ; elle sait plusieurs langues ; c'est l'usage des Allemandes ; elle joue du clavecin et chante comme un ange ;

elle est pleine de mots ingénus et piquants ; elle est très bonne : elle disait hier, à table, que la rencontre des malheureux est si douce qu'elle pardonnerait volontiers à la Providence d'en avoir jeté quelques-uns dans les rues. Nous avions un butor qui se repentait de ne s'être pas fait peindre à Paris ; elle lui demanda s'il n'y était pas au temps d'Oudry. Elle est d'une extrême sensibilité ; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie, et je vis entre le prince et sa femme, comme entre un bon frère et une bonne sœur.

C'est ici qu'on emploie bien son temps ; point d'importuns qui viennent vous prendre toutes vos matinées ; le malheur est qu'on se couche fort tard, et qu'on se lève de même. Notre vie est tranquille, sobre et retirée.

J'ai vu ici deux vieillards qui ont eu jusqu'à présent, qu'ils sont un peu sous la remise, où ils se trouvent mal et avec raison, la plus grande influence dans les affaires du gouvernement. A leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, en vérité il me semblait que j'étais entre les Fabius et les Régulus ; rien ne rappelle les vieux Romains comme ces deux respectables personnages-là : ce sont les deux Bentink, l'un Charles Bentink, et l'autre Bentink, comte de Rhoone.

J'ai fait deux ou trois petits ouvrages assez gais. Je ne sors guère ; et quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer, que je n'ai encore vue ni calme ni agitée ; la vaste uniformité accompagnée d'un certain murmure incline à rêver ; c'est là que je rêve bien.

J'ai cherché des livres très inutilement ; les étrangers ont enlevé tous ceux dont j'espérais me pourvoir.

Je commence à sentir la mauvaise pièce de mon sac ; c'est, comme vous savez, mon estomac ; pendant le premier mois je me suis cru guéri.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Je présente mes compliments et mon respect à M. et Mme Bouchard, à M. et Mme Digeon, à M. Duval, à qui je dois de la reconnaissance pour l'intérêt qu'il prend à vos affaires et celui qu'il a bien voulu prendre aux miennes. Ne me laissez pas oublier par M. Gaschon, lorsqu'il vous apparaîtra. Je

LETTRES A MADEMOISELLE VOLLAND

vous souhaite une prompte et heureuse fin d'affaires domestiques. Je vous suis attaché pour tant que je vivrai ; et en quelque lieu que le ciel me promène, je vous y porterai dans mon cœur.

La Haye, ce 13 août 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Est-ce que vous avez résolu de me désespérer ? Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous ; par hasard, est-ce que vous n'auriez pas reçu ma dernière lettre ? Mademoiselle, si vous saviez toutes les visions cruelles qui m'obsèdent, vous vous garderiez bien de les laisser durer ; dites-moi seulement que vous vous portez bien, et que vous m'aimez : que je voie encore une fois de votre écriture.

Eh bien, mes amies, le sort est jeté : je fais le grand voyage ; mais rassurez-vous.

M. de Nariskin, chambellan de Sa Majesté Impériale, me prend ici à côté de lui dans une bonne voiture, et me conduit à Pétersbourg doucement, commodément, à petites journées, nous arrêtant partout où le besoin de repos ou la curiosité nous le conseillera. M. de Nariskin est un très galant homme, qui a pris à Paris pour moi beaucoup d'estime et d'amitié ; il s'est fait, dans une contrée barbare, les vertus délicates d'un pays policé : elles lui appartiennent. Ce n'est pas tout ; au mois de janvier prochain, une autre bonne voiture, où je m'assiérai à côté du frère du prince de Galitzin et de sa femme qui font le voyage de France, me déposera au coin de la rue Taranne. J'aurais peut-être un jour du regret d'avoir négligé un voyage que je dois à la reconnaissance.

Bonjour, madame de Blacy ; je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Bonjour, madame Bouchard ; je vous salue et vous embrasse aussi. Adieu, bonne amie ; adieu, mademoiselle Volland. Dans quatre jours je serai en chemin pour Pétersbourg. Faites des vœux pour vous et pour moi. La différence des degrés de latitude ne changera rien à mes sentiments : et vous me serez chère sous le pôle, comme vous me l'étiez sous le méridien de Cassini.

Ne vous inquiétez point ; ne vous affligez pas ; conservez-vous. Nous serons un peu plus éloignés que quand vous

partiez de Paris pour Isle ; mais notre séparation sera moins longue ; et nos cœurs ne cesseront pas de se toucher. Accordez à des circonstances importantes ce que vous accordiez à la nécessité d'accompagner une mère chérie dans une terre qui faisait ses délices. Je sais qu'il est dur d'être privé à la fois de tous ceux que nous aimons ; mais, ma bonne, ma tendre amie, nous nous reverrons ! Si vous m'écrivez, adressez, à La Haye, vos lettres au prince de Galitzin, qui me les fera passer à Pétersbourg.

Je vous salue ; je vous serre entre mes bras ; j'ai l'âme pleine de douleur ; une seule espérance me soutient, c'est celle de retrouver une femme que j'aime, et de lui ramener un homme dont elle a toujours été tendrement aimée. Madame Bouchard, je vais dans une contrée où je songerai à votre goût pour l'histoire naturelle, et à la douceur des baisers en croix ; j'en aurai quelques-uns si Dieu me prête vie ; mais ce ne sera pas dans les premiers huit jours ; j'espère que vous voudrez bien abandonner mes joues à Mlle Volland et à Mme de Blacy ; elles seront si aises de me revoir !

Bonjour, toutes ; songez toutes à moi ; parlez-en ; dites-en du bien, dites-en du mal : pourvu que vous en parliez avec intérêt je serai satisfait. Je vous réitère mes tendres et sincères amitiés. Ne vous attendez, de Pétersbourg, qu'à des généralités. Nous ferons le carnaval ensemble : je vous le promets. Adieu, adieu.

J'espérais trouver Grimm à Pétersbourg, à la suite de la princesse d'Armstadt dont une des filles va épouser le grand-duc ; tout a été dérangé, et le temps de cette fête et le voyage de Grimm ; je n'ai pas appris cette nouvelle sans chagrin.

Pétersbourg, le 29 décembre 1773.

MADemoiselle ET BONNÉ AMIE,

Après avoir été tourmenté des eaux de la Néva pendant une quinzaine, j'ai repris le dessus ; je me porte bien. Je suis toujours dans la même faveur auprès de Sa Majesté Impériale. J'aurai fait le plus beau voyage possible quand je serai de retour. Nous partirons, Grimm et moi, dans le courant de

février. Je vous salue et vous embrasse aussi tendrement que jamais. Mille tendres compliments à Mme de Blacy, mon amoureuse, et à M. et Mme Bouchard, à l'abbé Le Monnier et à M. Gaschon. Combien nous en aurons à dire au coin de votre foyer !

Péttersbourg, le 29 décembre 1773 ; c'est la veille du jour de l'an. Le reste s'entend.

La Haye, le 8 avril 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Après avoir fait sept cents lieues en vingt-deux jours, je suis arrivé à La Haye, le 5 de ce mois, jouissant d'une très bonne santé, et moins fatigué de cette énorme route que je ne l'ai quelquefois été d'une promenade. Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en aurais été fort le maître ; mais j'ai mieux aimé faire taire les médisants de Péttersbourg et me faire croire des incrédules de Paris. Toutes ces idées qui remplissaient ma tête en sortant de Paris se sont évanouies pendant la première nuit que j'ai passée à Péttersbourg. Ma conduite en est devenue plus honnête et plus haute. N'espérant rien et ne craignant rien, j'ai pu parler comme il me plaisait. Quand aurons-nous la douceur de nous revoir ? Peut-être sous quinzaine ; peut-être aussi beaucoup plus tard. L'impératrice m'a chargé de l'édition des Règlements de ses nombreux et utiles établissements. Si le libraire hollandais est un arabe, à son ordinaire, je le plante là, et je viens imprimer à Paris. Si j'en puis obtenir un traitement raisonnable, je reste jusqu'à la fin de cette tâche qui ne sera pourtant pas éternelle. Quoique la saison ait été si belle que, soumise à nos ordres, elle ne l'aurait pas été davantage ; que nous ayons eu les plus belles journées et les routes les meilleures, cela n'a pas empêché que nous n'ayons laissé en chemin quatre voitures fracassées. Quand je me rappelle le passage de la Dwina, à Riga, sur des glaces entr'ouvertes d'où l'eau jaillissait autour de nous, qui s'abaissaient et s'élevaient sous le poids de notre voiture, et craquaient de tous côtés, je frémis encore de ce péril. J'ai pensé me briser un bras et une épaule en passant dans un bac à Mittau où

une trentaine d'hommes étaient occupés à porter en l'air notre voiture au hasard de tomber et de nous précipiter tous pêle-mêle dans la rivière. Nous avons été forcés à Hambourg d'envoyer nos malles à Amsterdam, par un chariot de poste ; une voiture un peu chargée n'aurait jamais résisté à la difficulté des chemins.

Je suis chez le prince de Galitzin, dont vous pouvez concevoir la joie en me revoyant par celle que vous ressentirez ou un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Je crois déjà vous avoir dit qu'après m'avoir fait l'accueil le plus doux, permis l'entrée de son cabinet tous les jours depuis trois heures jusqu'à cinq ou six, l'impératrice a bien voulu souscrire à toutes les demandes que je lui ai faites en prenant congé d'elle : je lui ai demandé de satisfaire aux dépenses de mon voyage, de mon séjour et de mon retour, lui faisant remarquer qu'un philosophe ne voyageait pas en grand seigneur ; elle me l'a accordé ; je lui ai demandé une bagatelle qui tirait tout son prix d'avoir été à son usage ; elle me l'a accordée, et accordée avec une grâce et des marques de l'estime la plus distinguée. Je vous raconterai cela, si ce n'est pas déjà une affaire faite. Je lui ai demandé un des officiers de sa cour pour me remettre sain et sauf où je désirerais, et elle me l'a accordé, ordonnant elle-même la voiture et tous les apprêts de mon voyage.

Mesdames et bonnes amies, je vous jure que cet intervalle de ma vie a été le plus satisfaisant qu'il était possible pour l'amour-propre. Oh ! parbleu, il faudra bien que vous m'en croyiez sur ce que je vous dirai de cette femme extraordinaire ! Car mon éloge n'aura pas été payé, et ne sortira pas d'une bouche vénale. Je vous salue, vous embrasse, et vous présente mon tendre respect. Vous êtes bien injustes si vous ne croyez pas que je vous rapporte les mêmes sentiments que j'avais en me séparant de vous ; ce n'est pas mon cœur, ce seront vos âmes qui seront changées.

Je présente mon respect à Mme Bouchard. Si vous voyez M. Gaschon, rappelez-moi à son souvenir. Mademoiselle, je vous embrasse de tout mon cœur. Mais, est-ce que votre santé n'est pas rétablie ?

La Haye, le 15 juin 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Ce n'est pas un voyage agréable que j'ai fait ; c'est un voyage très honorable : on m'a traité comme le représentant des honnêtes gens et des habiles gens de mon pays. C'est sous ce titre que je me regarde, lorsque je compare les marques de distinction dont on m'a comblé, avec ce que j'étais en droit d'en attendre pour mon compte. J'allais avec la recommandation du bienfait, beaucoup plus sûre encore que celle du mérite ; et voici ce que je m'étais dit : Tu seras présenté à l'impératrice ; tu la remercieras ; au bout d'un mois, elle désirera peut-être de te voir ; elle te fera quelques questions ; au bout d'un autre mois, tu iras prendre congé d'elle, et tu reviendras. Ne convenez-vous pas, bonnes amies, que ce serait ainsi que les choses se seraient passées dans toute autre cour que celle de Pétersbourg ?

Là, tout au contraire, la porte du cabinet de la souveraine m'est ouverte tous les jours, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq, et quelquefois jusqu'à six. J'entre ; on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez ; et en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'âme d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. Ah ! mes amies, quelle souveraine ! quelle extraordinaire femme ! On n'accusera pas mon éloge de vénalité, car j'ai mis les bornes les plus étroites à sa munificence ; il faudra bien qu'on m'en croie, lorsque je la peindrai par ses propres paroles ; il faudra bien que vous disiez toutes que c'est l'âme de Brutus sous la figure de Cléopâtre ; la fermeté de l'un et les séductions de l'autre ; une tenue incroyable dans les idées avec toute la grâce et la légèreté possibles de l'expression ; un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est possible ; la connaissance des affaires de son empire, comme vous l'avez de votre maison : je vous dirai tout cela, mais quand ? Ma foi, je voudrais bien que ce fût sous huitaine, car il en faut moins pour arriver de La Haye à Paris du train dont je suis revenu de Pétersbourg à La Haye ; mais Sa

Majesté Impériale et le général Betzky, son ministre, m'ont chargé de l'édition du plan et des statuts des différents établissements que la souveraine a fondés dans son empire pour l'instruction de la jeunesse et le bonheur de tous ses sujets. J'irai le plus vite que je pourrai, car vous ne doutez pas, bonnes amies, que je ne sois aussi pressé de me restituer à ceux qui me sont chers qu'ils peuvent l'être de me revoir. Sachez, en attendant, qu'il s'est fait trois miracles en ma faveur : le premier, quarante-cinq jours de beau temps de suite, pour aller ; le second, cinq mois de suite dans une cour, sans y donner prise à la malignité ; et cela, avec une franchise de caractère peu commune et qui porte au *torquet* des courtisans envieux et malins ; le troisième, trente jours de suite d'une saison dont on n'a pas d'exemple, pour revivre, sans autre accident que des voitures brisées : nous en avons changé quatre fois. Combien de détails intéressants je vous réserve pour le coin du feu ! Je commence à perdre les traces de vieillesse que la fatigue m'avait données ; il me serait si doux de vous retrouver avec de la santé, que je me flatte de cette espérance. Je compte beaucoup sur les soins de Mme de Blacy, et sur ceux de Mme Bouchard ; je les salue et les embrasse toutes deux. Mme Bouchard, qui ne pardonne pas aisément une bagatelle, me permettra apparemment de garder un long et profond ressentiment d'un mal qui ne m'a pas encore quitté. La première fois que vous verrez M. Gachon, dites-lui que si son affaire n'est pas faite, ce n'est pas que je l'aie oubliée ; les circonstances n'étaient guère propres au succès dans un pays où la souveraine calcule. J'ai vu Euler, le bon et respectable Euler, plusieurs fois : c'est l'auteur des livres dont votre neveu a besoin. J'espère qu'il sera satisfait. La princesse de Galitzin en avait fait son affaire avant mon départ, et depuis mon arrivée, le prince Henri s'en est chargé. Vous me direz : Pourquoi se reposer sur d'autres de ce qu'on peut faire soi-même ? C'est que l'édition d'un des volumes publiés à Pétersbourg est épuisée, et que l'édition de l'autre volume s'est faite à Berlin, où je n'ai pas voulu passer, quoique j'y fusse invité par le roi. Ce n'est pas l'eau de la Néva qui m'a fait mal, c'est une double attaque d'inflammation d'entrailles en allant ; ce sont des coliques et un mal effroyable de poitrine causés par la rigueur du froid à

Pétersbourg, pendant mon séjour ; c'est une chute dans un bac à Mittau, à mon retour, qui ont pensé me tuer ; mais la douleur de la chute et les autres accidents se sont dissipés ; et si votre santé était à peu près aussi bonne que la mienne, je serais fort content de vous.

J'avais laissé Grimm malade à Pétersbourg ; il est convalescent et au moment de son retour ; il revient l'âme navrée de douleur : la landgrave de Darmstadt, qu'il avait accompagnée, son amie, la mère de la grande-duchesse, vient de mourir. Je ne saurais vous dire l'étendue de la perte qu'il fait en cette femme. Ma fille m'apprend que, pendant mon absence, vous avez eu quelque bonté pour elle ; je vous en fais bien mes remerciements. Ne craignez rien pour ma santé ; nous nous retirons de bonne heure, nous ne soupions presque pas. Je n'ai pas encore le courage de travailler ; il faut laisser le temps à mes membres disloqués de se rejoindre ; c'est l'affaire du sommeil ; aussi, depuis mon retour, je dors huit à neuf heures de suite. Le prince a son travail politique ; la princesse mène une vie qui n'est guère compatible avec la jeunesse, la légèreté de son esprit, et le goût frivole de son âge ; elle sort peu ; ne reçoit presque pas compagnie, a des maîtres d'histoire, de mathématiques, de langues ; quitte fort bien un grand diner de cour pour se rendre chez elle à l'heure de sa leçon, s'occupe de plaire à son mari ; veille elle-même à l'éducation de ses enfants ; a renoncé à la grande parure ; se lève et se couche de bonne heure, et ma vie se règle sur celle de sa maison. Nous nous amusons à disputer comme des diables ; je ne suis pas toujours de l'avis de la princesse, quoique nous soyons un peu férus tous deux de l'antiquomanie, et il semble que le prince ait pris à tâche de nous contredire en tout : Homère est un nigaud ; Pline, un sot fieffé ; les Chinois, les plus honnêtes gens de la terre, et ainsi du reste. Comme tous ces gens-là ne sont ni nos cousins, ni nos intimes, il n'entre dans la dispute que de la gaieté, de la vivacité, de la plaisanterie, avec une petite pointe d'amour-propre qui l'assaisonne. Le prince, qui a tant acquis de tableaux, aime mieux avouer qu'il ne s'y connaît pas que d'accorder le mérite de s'y connaître à aucun amateur.

Bonjour, mes bonnes amies ; agréez mon tendre respect, et me croyez tout à vous, comme j'étais et serai toute ma vie.

La Haye, le 3 septembre 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Mes caisses ont été embarquées hier pour Rotterdam ; il ne me reste ici de butin que ce qu'on enferme dans un sac de nuit pour un voyage de cinq à six jours.

Le prince et la princesse de Galitzin font tout leur possible pour me retenir jusqu'à la fin du mois : ils prétendent que je devrais attendre, à côté d'eux, la dernière résolution de la cour de Russie sur un projet dont l'impératrice même a fixé l'accomplissement dans le courant de ce mois ; mais il n'en sera rien ; l'édition de son ouvrage n'est pas encore achevée ; j'ai accordé dans ma tête une huitaine à l'imprimeur ; passé ce terme, finira la besogne qui voudra. Malgré toutes les attentions de mes hôtes, malgré la beauté du séjour de La Haye, je sèche sur pied ; il faut que je vous revoie tous. Qui m'aurait dit, lorsque je partis de Paris, qu'un voyage que j'imaginai de cinq à six mois serait presque trois fois plus long ? Je lui aurais bien répondu qu'il en aurait menti par sa gorge. Enfin, je vais regagner mes foyers pour ne les plus quitter de ma vie : le temps où l'on compte par année est passé, et celui où il faut compter par jour est venu ; moins on a de revenu, plus il importe d'en faire un bon emploi. J'ai peut-être encore une dizaine d'années au fond de mon sac. Dans ces dix années, les fluxions, les rhumatismes, et les restes de cette famille incommode en prendront deux ou trois ; tâchons d'économiser les sept autres pour le repos et les petits bonheurs qu'on peut se promettre au delà de la soixantaine. C'est mon projet dans lequel j'espère que vous voudrez bien me seconder. J'avais pensé que les fibres du cœur se racornissaient avec l'âge : il n'en est rien ; je ne sais si ma sensibilité ne s'est pas augmentée : tout me touche, tout m'affecte ; je serai le plus insigne *pleurnicheur* vieillard que vous ayez jamais connu. Adieu, mesdames et bonnes amies ; encore un petit moment et nous nous reverrons. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Madame de Blacy, on dit que, pendant mon absence, quelqu'un m'a coupé l'herbe sous le pied. Si vous êtes restée ce que vous étiez, vous auriez tout aussi bien fait de me garder. Si vous vous

êtes déparée de la rigidité de vos principes, je vous félicite de votre perversion et de votre inconstance. Comme je vais être baisé de Mme Bouchard si elle a conservé son goût pour l'histoire naturelle ! J'ai des marbres, et tant de baisers pour les marbres ; j'ai des métaux, et tant de baisers pour les métaux ; des minéraux, et tant de baisers pour les minéraux. Comment fera-t-elle pour acquitter toute la Sibérie ? Si chaque baiser doit avoir sa place, je lui conseille de se pourvoir d'amies qui s'y prêtent pour elle : mes baisers, comme vous pensez bien, seront les plus petits que je pourrai ; mais la Sibérie est bien grande. Vous auriez fait la même faute que moi, si vous m'aviez laissé oublier de M. et Mme Digeon. Dites encore un petit mot de moi à M. Gaschon, si vous le revoyez avant moi. Il n'aura pas encore résigné sa charge de satellite du plaisir, la plus excentrique de toutes les planètes, qui le promène avec elle sur toutes sortes d'horizons. Adieu, mes bonnes amies ; adieu ; je reparaitrai bientôt sur le vôtre, et pour ne plus m'en éloigner.



DEUX POÈMES

LE CODE DENIS

Dans ses États, à tout ce qui respire
Un souverain prétend donner la loi ;
C'est le contraire en mon empire ;
Le sujet règne sur son roi.

Diviser pour régner, la maxime est ancienne ;
Elle fut d'un tyran : ce n'est donc pas la mienne.
Vous unir est mon vœu : j'aime la liberté ;
Et si j'ai quelque volonté,
C'est que chacun fasse la sienne.

Amis, qui composez ma cour,
Au dieu du vin rendez hommage :
Rendez hommage au dieu d'amour :
Aimez et buvez tour à tour,
Buvez pour aimer davantage.
Que j'entende, au gré du désir,
Et les éclats de l'allégresse,
Et l'accent doux de la tendresse,
Le choc du verre et le bruit du soupir.

Au frontispice de mon code
Il est écrit : Sois heureux à ta mode,
Car tel est notre bon plaisir.

Fait l'an septante et mil sept cent,
Au petit Carrousel en la cour de Marsan ;
Assis près d'une femme aimable,
Le cœur nu sur la main, les coudes sur la table.
Signé : DENIS, sans terre ni château,
Roi par la grâce du gâteau.

LA POSTE DE KÖNIGSBERG A MEMEL

Placez-vous bien dans cet endroit.
Là des Tritons c'est la demeure humide ;
Ce sont ici des monts d'un sable aride ;
Entre deux un sentier étroit
Laisse fort strictement passage à la voiture.
Nous le suivions pendant la nuit,
Importunés du long murmure
De la mer qui faisait grand bruit.

Mon camarade d'infortune,
Rendu bon chrétien par la peur,
Se reprochait et la blonde et la brune,
Confessait qu'il est un vengeur
Et des mères qu'on a dupées
Et des filles qu'on a trompées
Et de l'époux qu'on fit cocu ;
Joignait les mains, s'épuisait en prière,
Se résignait, et convaincu
Que des cieux la juste colère
Avoit dans ce funeste lieu
Arrêté son heure dernière,
Recommandait son âme à Dieu.

Quel est le passager sur la terrestre plage
Ou si stupide ou si distrait
Qu'il n'ait de son pèlerinage
Tenté, chemin faisant, de percer le secret ?
Séparé de tout ce que j'aime,
eul, accablé d'un plus grave souci,
M'interrogeant, je me dis à moi-même :
D'où viens-je ? où vais-je ? et pourquoi suis-je ici ?

Mêlant alors ma voix plaintive
Au bruit du flot brisé sur cette rive,

Le cœur traversé de douleurs,
Le visage inondé de pleurs,
Dans les ténèbres je m'écrie :

O mes amis ! ma femme ! ô fille trop chérie !
Cruel enfant !... Hélas ! peut-être en ce moment
Tu chasses de ton sein, et tu deviens la mère
D'un enfant plus cruel qui vengera ton père !

Éloigne ce pressentiment,
Dieu juste ! Je t'invoque ; accorde la sagesse
Au nouveau-né : donne-lui la santé ;

Qu'en avançant en âge, il s'accroisse en bonté,
Afin que sa mère sans cesse
Tienne sur lui son regard enchanté ;
Qu'il fasse de son père, entre tous respecté,
Jusque dans l'extrême vieillesse,
La gloire et la félicité.
Prix de ses soins et fruits de sa tendresse.

Ainsi tous deux à l'unisson
Nous soupirions, lorsque le crépuscule,
Tel qu'on voit au sortir de sa triste cellule,
Quand la cloche au matin l'appelle à l'oraison,
Le trappiste aux yeux creux, le blême camaldule,
Le front caché dans sa cucule ;
Dom Crépuscule ainsi parut sur l'horizon.

A la lueur de sa lanterne
De corne ou de vélin, mais d'un vélin fort terne,
Les flots dont jusqu'à ce moment
Je n'avais entendu que le mugissement
Développèrent à ma vue
Leur fureur et leur étendue,
Des monts sur des monts entassés,
A se surmonter empressés,
Semblaient aller chercher la nue.

J'admirais et je frissonnais ;
En frissonnant je raisonnais :

Voilà donc la coupe profonde
Où, depuis que le monde est monde,
Les fleuves sont venus s'abimer sans retour !...

Ce n'est pas toi que j'interpelle,
Passe, Rhône fougueux ; ô paisible Moselle,
Quels féconds réservoirs ont pu jusqu'à ce jour
Conserver à ton lit sa richesse éternelle?...

Gouffre avare, élève la voix ;
Apprends-moi sur quel mont ou dans quel précipice
Réside le vaste orifice
Du siphon qui reprend tout ce que tu reçois...

Nature a dit : Ta marche est limitée,
Sois attentive, ô mer ! ta rive, la voilà.
Nature a dit à la vague irritée :
Vague, tu te briseras là.

O nature ! ô Buffon ! toi qui sais sa pensée,
Comment le flot aveugle et la vague insensée,
Dociles à sa voix, n'ont-ils pas effacé
Le sillon que son doigt sur le sable a tracé?

Mais peut-être... Qui sait de cette rêverie,
Qui sait quand j'aurais vu la fin ?
J'en avais pour jusqu'à demain.
Jusqu'à demain ? Jusqu'à Pâque fleurie
Sans le fait singulier, le fait prodigieux
Qui dérouta ma tête, en attachant mes yeux.

N'allez pas, mon ami, traiter ceci de fable,
Je vais dire la vérité ;
Et dans le temps, et pour l'éternité
Ame et corps je me donne au diable
Si j'en retranche ou si j'y mets.
A la rigueur je me promets
Tacitement, de votre courtoisie
Et de ce goût exquis que je connais fort bien,
Qu'un petit grain de poésie
Me sera pardonné, car il ne nuit à rien.

Cela dit, commençons. L'Aurore aux doigts de rose
(J'en atteste le vieux Titon

Qui les mordait, ces doigts, quelquefois, nous dit-on,
Car les vieux libertins sont sujets à la chose),

L'Aurore, donc, lestement cheminait
Dans son cabriolet, éclatant par derrière,
Brun par devant ; elle tenait
Dans sa droite une belle aiguière,
Dans sa gauche une panetière.
De son aiguière elle laissait
Tomber la goutte étincelante

Qui ranimait la terre et la rafraichissait.
Sur sa panetière brillante
Le zéphyr passait, repassait,
Battait de l'aile et dispersait
Un pourpre qui vers la crinière
De ses coursiers s'obscurcissait,
Et dont la rougeâtre lumière
Vers leur croupe resplendissait.

Tout de ce pourpre avait pris des nuances
Dans l'inverse rapport du carré des distances
A partir de son char. Alors au fond des eaux
J'entends un bruit assez étrange.
Tel aux champs ou dans les hameaux
On l'entend, quand mille animaux
Enfoncent leurs pieds dans la fange ;

Ou lorsque de guerriers vingt escadrons épais
Accélèrent leur marche à travers des marais :

La sole du cheval avec effort s'arrache
De la vase qui crie, et les fréquents éclats

Du limon quand il se détache
Annoncent de la troupe et le nombre et les pas.

J'aurais pu raccourcir cette similitude ;

De l'allonger ai-je eu tort ou raison ?

Ma foi, je vous réponds de son exactitude

Et ris des froids échos de l'abbé Terrasson.

J'ai vu de l'élément humide

La surface au loin bouillonner ;

J'ai vu ses eaux en pyramide

S'élever et tourbillonner.
J'en jure Pinde et le poète
Qui chanta les maux d'Ilion,
(Sur mon nez j'avais sa lunette)
J'ai vu l'immense tourbillon
De son sommet toucher la nue.
J'ai vu de ses flancs entr'ouverts
Du souverain maître des mers
La majesté sortir, un peu sale et fort nue.

Se dégageant du lit bourbeux
Où s'enfonce le corps de la belle Amphitrite,
(Le dieu des mers est pituiteux)
Ici, tous les matins, il vient seul et sans suite
Prendre l'air frais et rendre sa pituite.

C'est lui, c'est son front lumineux ;
J'ai reconnu sa tête chevelue,
Sa poitrine large et velue,
Ses bras et ses flancs sinueux,
Les sillons de son ventre et ses cuisses ridées,
Ses genoux et ses pieds fangeux.
Il a plus de mille coudées,
De la coudée à l'usage des dieux ;

Mortels, vous n'en avez que de faibles idées.
Autant d'eau que l'Oder, le Danube et le Rhin,
S'échappant de leur lit étendu sans mesure,
En jettent dans les mers à leur vaste embouchure,
Autant en prend le dieu dans le creux de sa main.
Il y trempe sa barbe, il se frotte, il s'éponge,
Il plonge, il nage, il se replonge ;
Quelquefois immobile, il s'abandonne aux flots ;
Etendu sur le ventre ou couché sur le dos,
Il occupait tout le parage.
Voilà sa toilette d'usage,
Sans rien omettre, excepté seulement
Qu'un peigne fait artistement
De cent mâchoires de baleine,
Embrassant ses cheveux aussi noirs que l'ébène,
Les retroussait fort galamment ;

Et qu'à l'aide d'un gros cordage
Le grand mât d'un grand bâtiment,
Qui la veille avait fait naufrage,
Emmanchait un petit trident

Qu'en sifflant et rêvant le badin personnage
Tient au coin de sa bouche ainsi qu'un cure-dent.

Son corps bien décrassé, sa bouche bien lavée,
Ses cheveux bien peignés,
Ses ongles bien rognés,
Sa toilette achevée,

Il appelle, et, semblable au bruit de cent canons,
Son cri s'est fait entendre aux abîmes profonds.
Tel, et moins effrayant, le courroux du tonnerre,
Lorsqu'il semble, en grondant, se rouler vers la terre.
Avez-vous écouté, quand la clameur des vents
Emplissait la forêt de longs mugissements ?
Eh bien, du dieu des mers la voix vous est connue.
Il se lève, et son front est caché dans la nue.
Il commande, et bientôt les gouffres entr'ouverts
Au pilote éperdu découvrent les enfers.
Il commande, et des eaux la surface aplanie
Étendant sous ses pieds une glace infinie,
Il voit dans un miroir brillant et spacieux
Et le bassin des mers et la voûte des cieux ;
Il voit se réunir dans la cour azurée
Les banquets de l'Olympe aux danses de Nérée.

Spectacle grand, spectacle merveilleux
Pour un mortel ! Chose commune
Pour un poète et pour Neptune.

Le poète en avait assez
Lorsque du dieu, par aventure,
Les regards sur nous abaissés,
Il aperçoit notre bizarre allure.

Dans son cerveau profond et creux,
Il croit que de Japet les arrière-neveux
Osent lui préparer une seconde injure.
« Sur ma rive une roue ! une autre dans mes eaux !
Qu'est-ce que cela signifie ?

De leur audace et de leur industrie,
Sont-ce quelques essais nouveaux ?
Par le Styx !... » A l'instant il soulève ses flots,
Il écume, il s'élance, il crie ;
Et j'ai vu Neptune en furie
Laver les pieds de nos chevaux.

J'en frémis encor de détresse,
Et sur mon Dieu je vous promets
D'aller tous les jours à la messe,
Et deux fois le mois à confesse,
S'il m'arrive d'user jamais
D'un palfrenier de cette espèce.

Et, de confesse revenu,
Chausses basses et le cul nu,
Je consens, je veux qu'on me fesse
Comme un âne rétif sous le fouet du meunier,
Si, quelque raison qui m'en presse,
J'use d'un pareil palfrenier.

L'insidieux Plutus, m'étalant sa richesse,
M'offrirait l'or à plein panier,
Et d'autant de rubis couvrirait sa promesse,
Qu'après la Saint-Martin, sur son vaste grenier,
Dans la farineuse Gonesse
Ou le fromentacé Créteil,
L'Agricole a serré de blés et de météil,
Oui, j'en fais le serment, au pied d'une muraille
J'aimerais mieux coucher, et mourir sur la paille,
Que d'accepter encore un palfrenier pareil.

ENVOI

C'est l'Amitié qui vous adresse
Ces vers qu'elle écrivait pour vous ;
Moins bien servi par la tendresse
J'en ai fait, soit dit entre nous,
De plus mauvais pour ma maîtresse.

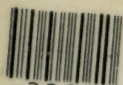
TABLE

Ceci n'est pas un conte.	7
Est-il bon ? est-il méchant ?	27
Observations sur Garrick.	115
Paradoxe sur le Comédien.	131
Satire I sur les Caractères	191
Éloge de Richardson.	205
Lettres à Mademoiselle Volland	221
Deux poèmes	233

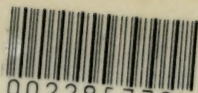
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 02 1997.
AVR 17 1997.



a39003



002285772b

CE PQ 1103

eT6 V060 1913 V002

C00 DIDEROT, DEN CHEFS-D'OE

ACC# 1455379

